

LE VISAGE DES ABÎMES

LE VISAGE DES ABÎMES

DU MÊME AUTEUR

LA MISÉRICORDIEUSE COURONNE DU TANTRA, *Editions Ethos*, Paris, 1978.

IMPERIUM, *Editions Les Autres Mondes*, Paris, 1980.

TRAITÉ DE LA CHASSE AU FAUCON, *Editions de L'Herne*, Paris, 1984. DIANE DEVANT LES

PORTES DE MEMPHIS, *Editions Catena Aurea*,

Padoue et Paris, 1986.

LA SPIRALE PROPHÉTIQUE, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris, 1986, Grand Prix National de La Place Royale.

LA SERVANTE PORTUGAISE, *Editions L'Age d'Homme*, Lausanne et Paris, 1987, Grand Prix Continental des Editions des Nouvelles Littératures Européennes et du Comité des Sept.

LE MANTEAU DE GLACE, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris, 1987.

LE SOLEIL ROUGE DE RAYMOND ABELLIO, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris, 1987.

INDIA, *Editions Style*, Paris, 1988.

LES MYSTÈRES DE LA VILLA « ATLANTIS », *Editions L'Age d'Homme*, Lausanne et Paris, 1990.

JOURNAL DE L'ILE DE PAQUES, *Praeceptum*, Louvain, 1990.

L'ÉTOILE DE L'EMPIRE INVISIBLE, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris, 1993.

LES FONDEMENTS GÉOPOLITIQUES DU GRAND GAULLISME,
Guy Trédaniel éditeur, Paris, 1995.

RAPPORT SECRET À LA NONCIATURE, *Guy Trédaniel éditeur*,
Paris, 1995.

LA GUE DES LOUVES, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris, 1995.

LE RETOUR DES GRANDS TEMPS, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris,
1997. VERSAILLES, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris, 1998.

LA CONSPIRATION DES NOCES POLAIRES, *Guy Trédaniel
éditeur*, Paris, 1998.

UN BAL MASQUÉ À GENÈVE, *Guy Trédaniel éditeur*, Paris, 1999.
Prix des Treize.

RENDEZ-VOUS AU MANOIR DU LAC *jean Curutchet éditeur*,
Hélette, 2000.

JEAN PARVULESCO

LE VISAGE DES ABÎMES

Roman

L'AGE D'HOMME

© 2001 by Éditions L'Age d'Homme, Lausanne, Suisse.

*Notre plus grand avantage est de marcher la nuit; car les lumières
de la nuit la plus obscure sont mille fois plus sûres que celles du jour
dont vous vous vantez et sur lequel vous vous appuyez : car ce sont
vos pas qui vous conduisent; le grand jour n'empêche pas que vous
ne vous égariez; mais notre abandon, la nuit de la foi et le pur
amour, ont une sûreté infaillible.*

Madame Guyon

UN CERTAIN JOUR DE JUILLET, L'ACTE DE CHAIR AVEC VIOLENCES

François d'Espart approchait la trentaine, et il ne savait vraiment plus quoi faire de sa vie, chose passablement navrante. Mais il y a des retournements.

Après avoir accompli son service militaire dans les commandos des paras, et après avoir, par nonchalance plutôt, rempli pour quatre ans, il était revenu à la vie civile avec une certaine désaffectation rêveuse et, surtout, un certain dégoût profond pour tout, qu'il ne s'avouait d'ailleurs qu'à lui-même, estimant que l'étalage de ses états d'âme eût fait preuve d'un exhibitionnisme des plus inconvenants.

François avait entendu, un jour, lors d'une réception diplomatique fort parisienne, sa sœur, Jenny, qui parlait de lui à une de ses amies, ce qui, à ce moment-là, l'avait fait bien sourire. « Vous me demandez, disait Jenny, comment il est, mon frère François d'Espart? Il se tient caché quelque part, ici même, tout près du buffet sans doute, je vais donc vous le montrer tout à l'heure. Ainsi que vous aurez donc l'occasion de le voir, il est assez grand, mince, les cheveux blonds coupés court, avec des beaux yeux verts et un visage avenant ou, comme on dit maintenant, *intéressant*. Apparemment que du banal, n'est-ce pas, mais de la classe quand même, il faut le reconnaître. S'habillant avec une fort discrète élégance, sachant très bien se tenir, il en impose, et même beaucoup, c'est un fait, mais il n'attire pas. Car il y a en lui quelque chose de distant, de sauvage, de déplaisant même, pourrait-on dire, qui finit

toujours par faire barrage. Et puis il ne se lie pas, à personne, si ce n'est, peut-être - et encore — à certains de ses anciens camarades de l'armée.

C'est un solitaire né, un solitaire prédestiné : une sorte de mystique si l'on veut, un mystique à sa façon. Mais il est aussi un homme d'action.

Et peut-être même n'est-il qu'un homme d'action tout court, si vous saisissez ce que cela veut bien dire. Aussi j'espère qu'il ne vous fera pas peur, car c'est aussi ce qui arrive assez souvent avec lui, quand on ne l'aborde pas du bon côté. Mais ne vous en faites pas ma chère, avec moi vous ne risquez rien, je me le connais sur le bout des doigts mon sauvageon de frère, qui a fait pourtant tourner beaucoup de jolies têtes, croyez-moi. Je ne vous le cacherai pas, c'est bien ce que l'on appelle un cas, une forte tête. Quelqu'un, en fait, de très à part, de très spécial et, finalement, d'assez extraordinairement *différent*-, qui, souvent, exerce un pouvoir de fascination assez dangereux, et qui peut mener loin; qui a déjà mené loin, et je ne m'attarderai pas là-dessus, vous pouvez bien comprendre mes raisons ». C'est à l'intention de son amie Bernadette Sladek, l'épouse d'un haut fonctionnaire de l'ambassade des États-Unis à Paris et, disait-on, responsable local de la CIA, que la charmante Jenny avait ébauché ce portrait, quelque peu ambigu, de son frère François d'Espart que, par ailleurs, d'évidence, elle adorait plus ou moins secrètement, et dont elle n'était somme toute pas que peu fière.

De retour donc à Paris, après un assez long malgré tout passage par les armées, François d'Espart avait fait du cinéma, tâté du grand journalisme, géré une boîte de nuit de haut luxe, songé même -

finallement - à rejoindre les affaires de la famille, dans la banque et dans

l'immobilier, pour qu'au bout du compte il se résigne à se retrouver, en quelque sorte malgré lui, en oisif supérieur, avec un appartement discret hameau Boileau à Auteuil, une BMW dernier modèle, bleu foncé, et sans aucun souci d'avoir à gagner sa vie. Souvent il se rendait en Italie, en Espagne, en Autriche, au Maroc. Sa sœur Jenny

était mariée avec un diplomate britannique, Howard Bedell-Jamieson, et son frère Jean-Louis d'Espart était député gaulliste de Paris, et très certainement futur ministre.

D'évidence, tout, pour François d'Espart, aurait-on pu le dire, baignait. Et pourtant non, pas du tout.

Il venait de rompre une liaison de deux ans, aussi passionnelle que tumultueuse et trouble, avec une jeune femme mariée mais séparée de son mari, et après avoir commencé par vivement apprécier sa nouvelle liberté, le fait de pouvoir enfin, comme il le disait, « pouvoir respirer à son aise », sa belle solitude semblait déjà lui peser insupportablement.

Ajoutons à cela qu'il ne buvait pas tellement, ne se droguait pas et ne jouait pas, et que les sports - tous les sports - l'écoëraient autant que l'écoëraient les articles conventionnels de la vie mondaine (« et il ne fume même pas », disait sa sœur Jenny, laquelle, assez mystérieusement, comptait quand même beaucoup pour lui, de laquelle il se sentait bien plus proche que de son frère Jean-Louis).

Cependant, la nostalgie lancinante d'un certain héroïsme, dont il avait déjà eu à en connaître les brûlures vives, ou d'une certaine haute violence se suffisant parfois à elle-même, le dévorait secrètement, hantait la suite de ses jours et de ses nuits de plus en plus vides. En fait, François

d'Espart espérait quelque chose, mais il ne savait pas très bien quoi; et sans se l'avouer, ce vide devant lui, en lui, il le vivait à bout de souffle, pris à la gorge, chaque jour, par la même course aveugle vers l'inattendu tant attendu, vers l'« autre vie ». Il marchait dans sa propre vie les yeux fermés, comme on marche dans le désert, de plus en plus absent à soi-même, et à tout. Que cette situation n'allait plus pouvoir durer, cela il en avait le pressentiment, une sorte de certitude inconsciente, mais cela ne lui suffisait plus; une dangereuse crispation le travaillait, le troublait en permanence, d'une

manière de plus en plus insoutenable. Tout dans sa vie allait ainsi, fatidiquement de plus en plus, et il fallait que cette dramatique escalade finisse. A n'importe quel prix. Reconnaissons-le, la situation intime de l'existence de François d'Espart devenait on ne saurait pas plus tendue, à la limite même de la rupture.

Or ce qu'il attendait si avidement, François d'Espart le rencontra un certain après-midi de juillet, où le soleil tapait très fort sur Paris, où sous la canicule la ville semblait sur le point de prendre feu, de s'auto-incendier; une violente lumière blanche, incandescente, dure, nue, impitoyable, baignait tout, hallucinante, poussant subversivement à la folie, aux gestes inconsidérés, au suicide; c'était, précisons- le, un 22

juillet, vers les quatre heures de l'après-midi.

François venait de finir un long déjeuner, fortement arrosé d'arak, avec des journalistes arabes, Hassan el Mastani et Mohan Selim - des «

journalistes » plutôt, si l'on entend par là des agents secrets - déjeuner ayant eu lieu à l'excellent restaurant libanais de la rue Guichard, à Passy.

Or comme ils faisaient quelques pas ensemble, avant de se séparer,

Mohan Selim était revenu à l'attaque, reprenant à nouveau le thème de ce qui avait constitué l'essentiel de leurs entretiens pendant le déjeuner, à savoir l'invitation que celui-ci insistait à transmettre à François d'Espart, de la part de l'« organisation » - de l'« Al Queda », de la « Base » —

pour qu'il accepte de se rendre en un « voyage d'étude et de fraternité »

en Afghanistan, du côté des « étudiants en Islam », du côté des Talibans.

Ce à quoi François s'était vu dans l'obligation d'opposer, d'une manière

- forcément - assez contournée, un refus cependant tout à fait intraitable.

A vrai dire, tout cela finissait par devenir assez vaseux.

Mais déjà les pensées de François se trouvaient-elles à mille lieues de tout ce qui avait pu se dire pendant son déjeuner avec Hassan el Mastani et Mohan Selim, les deux « journalistes » arabes, sollicité comme il se trouvait, d'une manière pressante, ardue, par la pente fatale qu'insinuaient en lui, déjà, les effets de l'arak, et derrière ceux-ci - à la fois provocation et couverture - par la mise en œuvre souterraine — mais il ne le savait pas encore - du premier acte de son destin final. Car le mécanisme occulte venait de se trouver enclenché à ce moment même de ce qu'allait devoir être l'épreuve fondamentale, décisive, de toute sa vie.

Le compte à rebours était commencé.

L'arak, chose notoire, quand il est bien frappé, et que l'on s'en est envoyé des quantités supérieures, provoque une lucidité des plus particulières, une sorte de dédoublement de soi exalté, de conscience seconde, glaciale, limpide, qui invite sournoisement à sortir des chemins réguliers de la réalité, à s'engager dans des situations irrationnelles, imprévues, dangereuses, à céder à la folie que chacun porte cachée en

soi.

C'était très précisément, ce jour-là, le cas de François d'Espart, et la canicule qui battait son plein venait, elle aussi, y ajouter sa part d'exacerbation, de provocation, d'aveuglement à vide; l'extrême blancheur de la lumière ayant été pour beaucoup dans les choses étranges qui devaient arriver ce jour-là, apocalyptiquement en

quelque sorte; car ce jour- là n'allait absolument pas être comme les autres.

François d'Espart était donc en train de descendre à pieds le boulevard Beauséjour, vers Auteuil, pour rejoindre son appartement du hameau Boileau (veste noire d'été, légère, chemise bleu marine, pantalons jaunes, mocassins noirs; lunettes de soleil noires et, dans la poche de sa veste, son 38 cobra à canon ultracourt, dont il ne se séparait jamais en ville).

Ainsi se fit-il qu'en arrivant, dans sa marche plus ou moins en état second, à la hauteur de la rue Oswaldo Cruz, il obliqua brusquement sur sa gauche - sans nulle raison apparente - pour s'arrêter, interdit, devant une sorte d'impasse, correspondant aux numéros 12 et 12 bis de la rue, tout à fait désertique, et qui se trouvait à ce moment-là plongé dans un silence extraordinaire.

Dans la lumière aveuglante du jour, sous la chaleur torride, brûlante, l'impasse correspondant aux numéros 12 et 12 bis de la rue Oswaldo Cruz constituait, en effet, un étrange havre d'ombre et de fraîcheur saisissantes, un espace presque hors de la réalité immédiate des choses.

Et pas d'âme qui vive, et comme un soudain renfort du mystérieux silence environnant. « Il va sûrement s'y passer quelque chose », vint

alors à penser François, soudain sur ses gardes.

A l'abri de quelques buissons étiques de lauriers-roses, les fenêtres du rez-de-chaussée du numéro 12 bis se trouvant largement ouvertes, laissaient apparaître en arrière comme des espaces intérieurs faits d'ombre obscure, intense, de fraîcheur porteuse comme d'on ne sait quelles mystérieuses profondeurs apaisées, pacifiées. Or, avant même qu'il ne se soit lui-même vraiment rendu compte de ce qu'il était en train de faire, François, cédant, sur le coup même, à une soudaine impulsion de démence - ou de quelque

chose comme cela — vint alors à s'introduire, d'un seul bond par dessus le rebord de la fenêtre ouverte, à l'intérieur de la maison qui semblait l'y avoir provoqué à le faire de par la muette invite même du piège de ses fenêtres ouvertes sur les ombres, le vertige palpitant et les mystères insoupçonnables qui semblaient s'y tenir comme en attente de sa propre venue (de son aventureuse décision, de son geste sans retour).

Car, aussitôt à l'intérieur, dans un soudain accès de lucidité - ou de super-démence, ce qui se valait presque - François dut comprendre qu'en aucun cas il n'allait plus pouvoir reculer en rien, qu'il lui fallait aller de l'avant, jusqu'au bout final de ce à quoi il venait ainsi de s'engager à en éprouver les chemins et tous les périls, la redoutable aventure déjà en route. Il n'y avait plus rien à faire, il lui fallait finir ce qu'il venait de commencer, même - et surtout - s'il s'agissait d'un geste de folie pure, ce qui de toute évidence était bien le cas.

Première impression, l'appartement où François venait de pénétrer semblait être vide ; mais de toutes les façons il fallait y aller voir. En

faisant bien attention. Pas de mouvement erroné, pas de faux pas. Tout à la perfection, au quart de poil.

François avait atterri, pour commencer, dans un vaste salon, tout en longueur, plongé dans la pénombre. Il passa, ensuite, dans un étroit couloir aux fenêtres en vitraux de couleur, qui menait à une spacieuse salle à manger; mais, avant, sur la gauche, une porte légèrement entrebâillée laissait filtrer la lumière du jour.

François y pénétra en poussant silencieusement la porte, tous les sens en éveil : c'était une grande chambre claire, en pleine lumière du jour, ses fenêtres donnant sur la cour intérieure.

Il vit un lit bas, pour deux personnes, aux draps bleu foncé en désordre où, entièrement dévêtue, dormait une jeune femme blonde, étendue sur le ventre, les bras en croix; un corps superbe, d'une allure vraiment royale, et dont il émanait une grâce infiniment

émouvante, comme une aura de force limpide et douce, préraphaélite. Ses longs cheveux recouvraient l'oreiller comme une écharpe d'or, aux vagues lueurs cendrées.

Et comme François avançait dans la pièce, celle-ci se réveilla à moitié et, en se retournant pour se mettre sur son séant, s'écria, effrayée, tout en se réveillant pour de bon, et révélant à François interdit par le spectacle quelle lui offrait, un visage d'une beauté exceptionnelle, et une poitrine tout à fait affolante, alors que les mots qui lui sortaient de la bouche prouvaient son désarroi, la grande peur qui s'était saisie d'elle :

—... mais qu'est-ce que... mais qui êtes-vous, que voulez-vous...

comment êtes-vous entré ici... arrêtez, n'avancez plus... là, arrêtez-vous...

vous ne comprenez donc pas, arrêtez-vous, n'avancez plus...

François, exhibant brusquement son 38 cobra, lui répondit alors fort calmement, en la regardant tout droit dans les yeux :

-

... attention, si vous criez, si vous faites le

moindre geste de résistance, si vous bougez seulement... je vous colle aussitôt une balle entre les yeux... faites donc très attention à vous... pas d'imbécillités...

-

... mais encore une fois, qui êtes-vous

donc... et que me voulez-vous...

-

... qui je suis, aucune importance...

mettons que je suis celui qui à un flingue à la main, un flingue braqué sur vous... quant à ce que je veux, c'est tout simple : je veux vous faire l'amour et, si vous ne faites pas d'histoires, ensuite je vais m'en aller, tout comme je suis venu... tout comme si de rien ne s'était passé...

réfléchissez, vous avez le choix entre quelques moments de soumission amoureuse, d'abandon passionnel, et le risque d'une éternité de ténèbres... alors... mais n'hésitez pas trop longtemps, cela risque de m'indisposer...

-

... comme si j'avais le choix... baissez

votre flingue, et... qu'y puis-je, venez... mais ne me faites pas du mal, je vous en supplie... ne soyez pas inutilement brutal, je ferai de mon mieux... vous pouvez venir...

Il y eut alors quelques moments d'un très intense silence, un bref espace d'attente vraiment décisive qui s'installa entre eux, l'espace même du destin en train de se constituer en une étroite tranchée noire à passer. Et qu'ils passèrent, chacun de son côté et, finalement, ensemble.

Une étroite tranchée noire, la fatalité de l'inéluctable en cours.

Ensuite, François, qui s'était déshabillé, vint s'emparer d'elle et, pendant une heure et plus, se laissa aller à une véritable crise de démence amoureuse, exigeant d'elle beaucoup, presque tout, avec une rage inassouissable, la faisant crier de plaisir à plusieurs reprises, et la laissant, à la fin, complètement rompue, à demi-inconsciente, gémissant doucement les lèvres entrouvertes dans les draps complètement mouillés, la jambe gauche saisie d'un léger tremblement, qui persistait.

Elle eut ensuite comme un long sanglot qui la secoua brusquement, un sanglot comme une vague de souffrance se propageant tout le long de son corps - de souffrance ou peut-être aussi bien d'autre chose - en disant, d'une voix presque en train de s'éteindre, à peine audible : « ...

Ah, qu'avez-vous donc fait de moi... et comment vais-je pouvoir... ah, je ne sais plus, je ne sais plus... ». Elle respirait avec difficulté, les cheveux dans les yeux, incapable de bouger, de réagir. Mais comme François s'éloignait du lit en titubant, il s'adressa à elle depuis la porte, car il s'apprêtait déjà à disparaître, lui disant, d'une voix - lui aussi - incertaine, troublée, assombrie :

— ... et vous rouspétez encore... qu'ai-je fait de vous ? Mais j'ai fait de vous ce qu'il fallait que je fasse, tout justement... et ne croyez surtout pas qu'entre nous tout soit fini, non, pas du tout... il n'en est absolument pas question de cela... en réalité, cela ne fait que commencer à peine...

maintenant que je vous ai rencontrée, je ne vous lâcherai plus... plus jamais, m'entendez-vous, plus jamais... car je viens de vous reconnaître, à présent je sais parfaitement qui vous êtes... vous êtes celle-là même que j'ai cherchée toute ma vie, que je venais de désespérer d'attendre... mais finalement vous êtes apparue, vous êtes entrée dans ma vie tout comme

moi je suis entré dans la vôtre, et tout va bientôt, et même très bientôt, totalement rentrer dans l'ordre... vous ai-je fait violence, aujourd'hui?

Non, pas du tout... je ne vous ai pas fait violence, je vous ai fait connaître notre nuit de noces mystique... c'est nuptialement que je viens de vous prendre, et pour l'éternité... vous devez me comprendre, il y va de toute ma vie et de la vôtre, inconditionnellement... aussi je vais donc revenir, attendez-moi... au

revoir donc ma belle chérie inconnue et connue depuis toute l'éternité... je reviendrai, vous verrez, dans quelques jours...

attendez-moi...

En sortant, François rafla le sac à main de la jeune femme, qui se trouvait sur la table aux pieds du lit, et s'empressa de quitter les lieux en empruntant la même voie que celle de sa venue, à savoir la fenêtre ouverte sur le devant. Une fois à nouveau dehors, il s'éloigna calmement, en prenant le passage souterrain pour gagner le parc du Renelagh.

François savait déjà, et il le savait parfaitement, que ce qu'il avait attendu pendant ces dernières années venait enfin de lui arriver, encore que sur le coup même il ne parvenait pas à bien déceler le faisceau de toutes les implications - certaines fort dissimulées encore - de ce qu'il venait de faire; il se trouvait trop sous l'emprise directe, violente, de son propre vécu immédiat. Un vécu qui, pourtant, avait aussitôt pris l'allure distante, protégée - et même, déjà, quelque peu effacée — d'un rêve, de quelque chose qui semblait se situer à côté de sa vie réelle, dans un espace à juridiction spéciale, de quelque chose dont il ne se sentait pas vraiment ni entièrement responsable, mais dont il n'en ressentait pas moins, à présent, au tréfonds de lui-même, la brûlure incendiaire et désormais tout à fait certaine, la conscience de l' *avoir quand même fait*,

ce saut dans l'inconcevable dont il avait porté en lui le pressentiment secret et même, en quelque sorte, comme déjà - si on peut dire - le souvenir. Le souvenir donc profondément dissimulé en lui de ce qui allait devoir lui arriver le jour prévu pour que cela vienne à se faire; inéluctablement.

Mais, se souvenir, ainsi, de son propre avenir comme si c'était déjà du passé, et même du passé antérieur, n'est-ce pas en même temps y projeter d'une manière visionnaire ce qui, dans son propre passé -

dans son propre présent aussi - appartient depuis toujours à cet avenir perpétuellement en attente, et qui correspond à ce que l'on pourrait appeler, mystiquement, le *présent éternel*?

De toute les façons, on pourrait considérer que François d'Espart vivait en permanence à un double niveau : celui de sa vie courante, conventionnelle, extérieure, immédiatement avouable, et celui, en même temps, de ses propres précipices intérieurs, maintenus dans l'ombre, interdits à sa propre conscience éveillée. Mais, qui, en ce qui le concernait, étaient appelés à décider de la marche même de son existence, et qui, occultement, y commandaient tout, y disposaient tout suivant une cohérence qui leurs était propre, aussi imprévisible que suractivante sur le terrain. Retenons-le : François d'Espart était conduit par ses propres gouffres.

François d'Espart n'était donc en rien l'homme de ce qu'il semblait être en surface, il était inconditionnellement l'homme de ses propres abîmes occultes, interdits, « maintenus dans l'ombre ».

Et, d'autre part, et en même temps, alors que François avait repris, à travers le parc du Renelagh, sa marche interrompue - par l'épisode de son

aventure amoureuse - sa marche à pieds vers Auteuil, et son appartement du hameau Boileau, la succession affolante des images récentes qui revenaient, en lui, sans cesse à l'attaque, de la jeune inconnue soumise par lui dans ses draps bleus, et à toutes les violences nuptiales qui s'y étaient consommées, incandescentes, n'arrêtait pas de lui dévorer les sangs, le faisant trembler de tout son corps, de tout son souffle. Il marchait dans la rue comme ivre, ne voyait même plus rien devant lui, avançant comme dans un couloir d'embrasement obscur.

Cependant, malgré son état, François put vite se rendre compte qu'il se trouvait pris en filature par deux mecs - qui s'y connaissaient - un maghrébin chauve, costaud, et un grand blond maigre (assez

étonnement, ce dernier ne lui semblait pas inconnu). Il parvint néanmoins à les semer rue Erlanger, en entrant par la porte de derrière de la Résidence d'Auteuil pour sortir rue Chanez. Fallait-il s'en inquiéter? Cela devait-il être mis en relation avec le déjeuner qu'il venait de faire avec les deux journalistes arabes, ou bien — et aussi inconcevable que cela eût pu paraître - avec l'épisode amoureux qu'il venait de vivre rue Oswaldo Cruz? Pour le moment, il n'avait aucune envie d'y penser (« ... qu'ils aillent se faire foutre, ces deux enculés », se disait-il).

II

UNE JEUNE FEMME TUÉE À LA PLACE D'UNE AUTRE?

Rentré chez lui, François se jeta sur le lit pour s'endormir pesamment, et ne se réveilla, encore que fort difficilement, que bien tard dans la nuit. Il s'était rendu compte alors du fait qu'une joie étrange, qu'une grande joie, comme il n'en avait peut-être jamais eu à connaître

de toute sa vie, s'était furtivement installée en lui, telle une intense et ardente lumière, qui persistait à vouloir s'y maintenir.

Plus tard, sorti sur le balcon, étendu dans sa chaise longue, il resta longtemps à contempler la nuit étoilée au-dessus de lui, au-dessus de la ville scintillante, et aussi à regarder en lui-même, et ce qu'il y vit lui sembla passionnant au plus haut degré : il savait qu'il venait de rencontrer ce qu'il avait cherché depuis tant d'années vides, qu'il était déjà en train de vivre la seule grande aventure qui vaille encore d'être connue en cette fin atroce, hallucinée, d'un monde irrémédiablement condamné, et condamné d'avance, sans espoir, à savoir l'aventure totale -

voire même totalitaire - de ce qu'il est convenu d'appeler l'« amour absolu ». Ce qu'il avait tant attendu, et tant voulu, à présent il l'avait : mais encore fallait-il que cet amour, il puisse l'arracher aux conditions équivoques de son émergence dans sa vie, à toutes les

ombres noires qu'il pressentait s'amonceler subversivement au-dessus de sa mystérieuse, de sa providentielle trouvaille nuptiale.

Un assez terrible travail l'attendait, se disait-il, non sans raison. Mais il était loin, bien loin de se douter de l'embrouille tragique dans laquelle il venait ainsi de donner la tête la première, du piège mortel qui venait de se refermer sournoisement sur lui, et dont il ne s'échappera pas tout à fait indemne.

En fouillant dans le sac à main de la jeune femme à laquelle il venait de faire si abruptement violence, sac à main qu'il avait emporté en la quittant, il apprit quelle s'appelait Laurence Mercier-Duvernois, qu'elle avait vingt-trois ans, qu'elle était directrice administrative d'une société,

et qu'elle habitait une villa à Marne-la-Vallée. La société dont elle se trouvait être la directrice administrative était, en fait, une chaîne de boîtes de nuit de classe supérieure, dont il paraissait que les bureaux se trouvaient établis dans une des boîtes de la chaîne, la *Rose Noire*, dans le quartier de la Porte Maillot. Laurence possédait une Safrane, et une carte de crédit à portée illimitée; il y trouva aussi un carnet d'adresses fort bien fourni, et l'ébauche d'une lettre de rupture qu'elle semblait être en train de préparer à l'intention d'un certain Bruno, et quelle y traitait plus bas que terre. C'était à peu près tout ce que, pour le moment, François voulait savoir de sa chère inconnue, et qui, d'ailleurs, inconnue ne l'était déjà plus tellement après l'exploration attentive de son sac à main qu'il venait d'entreprendre.

Et, le lendemain, François fit aussi téléphoner, sous un prétexte quelconque, chez Laurence, à Marne-la-Vallée - ce qu'il fit faire par sa cousine Diane, qui habitait l'appartement au-dessus du sien, hameau Boileau — pour vérifier si elle y était déjà rentrée, ou si elle se trouvait encore rue Oswaldo Cruz. Il apprit ainsi que Laurence, en effet, se trouvait à ce moment-là chez elle, à Marne-la-Vallée. Ce qui, assez étrangement, lui parut de bon augure.

François se rendit ensuite chez un grand fleuriste, avenue Paul Doumer, pour commander un bouquet - une gerbe plutôt - de 113 roses rouges feu aux longues tiges, qu'il eut toutes les peines du monde à pouvoir faire livrer à Marne- la-Vallée sur l'heure, bouquet auquel il attacha une carte, écrite à la main, qui disait :

« Laurence, votre terrible présence en moi n'en finit plus de me dévaster, je vous aime totalement, je vous aime éperdument, je vous aime

pour l'éternité. Cela, puissent-elles vous le faire comprendre, nuptialement, les 113 roses rouges feu de la couronne mystique ci-jointe, humble hommage à ce que je sais être votre secrète grandeur, dans le visible et dans l'invisible.

Que dois-je donc pouvoir faire pour que vous me pardonniez mes violences ardentes de l'après-midi d'hier, notre première rencontre amoureuse? Car je sais, mon adorée chérie, que, désormais, rien ne pourra plus nous séparer, que votre existence et la mienne se sont rejointes à jamais. »

En même temps, il lui expédia dans un carton standard de la poste, son sac à main et tout ce qu'il contenait.

Mais il se trouvait encore dans un tel état de surexcitation que, pour se calmer, il s'imposa d'aller passer la journée à se promener au bois de Fontainebleau, et passa même la nuit sur place, à Fontainebleau, où il dîna, seul, très tard, à *Aigle Noir*, y ayant retenu sa chambre habituelle (car souvent François aimait à se retirer, seul, pour passer quelques jours, à l'*Aigle Noir*, rompre ainsi le train de sa vie, décrocher de tout, secrètement).

Deux jours plus tard - il était rentré à Paris depuis la veille - il eut subitement l'inspiration de refaire un passage, comme si de rien n'était, rue Oswaldo Cruz, pour retrouver les lieux où tout avait commencé, et d'une manière si aventureusement insensée, à vrai dire totalement démente; cela, croyait-il, pour mieux saisir, sur place,

le cours des événements tels qu'ils s'étaient passés l'après-midi du 22 juillet, le jour où tout avait basculé dans sa vie, où le destin avait parlé, et sans retour.

Seulement, une fois sur place, rue Oswaldo Cruz, les choses semblèrent se gâter fort dangereusement. Trois voitures de police banalisées se trouvaient en station devant l'impasse constituée par les numéros 12 et 12 bis, une à l'intérieur même de celle-ci et les deux autres sur le trottoir, qui en barraient complètement l'accès. Quatre inspecteurs en civil s'y tenaient en faction et, sur le trottoir d'en face, de l'autre côté de la rue, il y avait un groupe assez fourni de gens qui guettaient la suite des événements. « Us se tiennent là depuis des heures, ces charognards, collés au trottoir, dans l'attente d'un détail, d'une nouvelle filtrant au sujet du meurtre abominable de cette pauvre jeune femme violée, abattue dans son lit », disait une concierge du voisinage et, en entendant ses propos, François se sentit brusquement la poitrine prise comme dans un étau en fer, pressant le pas pour qu'il ne se sente mal et défaille là, sur place; son cœur était devenu comme un bloc de glace, le jour s'obscurcissait devant lui.

Pour quelques instants il crut qu'il allait perdre la raison, i sur le coup même. La peur, une peur horrible, insoutenable, ' s'était soudain emparée de lui. Car, se disait-il, «... c'est moi qui l'ai fait, c'est sûr...

c'est moi qui l'ai fait... j'étais saoul, je ne savais plus ce que je faisais...

complètement ; inconscient, je l'ai violée et, ensuite, je l'ai flinguée...

tout bascule dans un vertige démentiel, je suis perdu... mais, en même temps, ce n'est pas du tout, non, pas du tout le sou; venir que moi j'ai gardé en moi de tout cela... il y a quand •i même quelque chose qui cloche, tout cela ne tient pas ' debout... pas du tout... il y a méprise, il faut voir tout cela i de plus près... considérer la situation lucidement, ne pas

me ; laisser emporter par la peur... les apparences peuvent être trompeuses, il y a là des coïncidences insensées, il faut voir... oui, il faut voir, mieux considérer les choses... quelles que puissent en être les apparences immédiates, ne pas céder au vertige, ne pas se laisser glisser, il faut absolument que je j

reprenne mes esprits... allons,

dégage mon pote, va

ailleurs... ensuite, on verra bien... non, cela ne peut absolument pas être ainsi, je le sens... non, je n'ai absolument pas < pu faire cela... au contraire... oui, moi c'est tout le contraire, cette fille-là moi je l'ai adorée, je veux la retrouver, je veux que nous restions ensemble... c'est le souvenir que j'en ai... le reste c'est un cauchemar, un cauchemar qui n'est pas,

qui ne saurait en aucun cas être le mien... ».

; Se traînant jusqu'au kiosque à journaux de la place de la Muette, François se jeta alors sur le *France Soir* du jour, qui, en effet, titrait sur toute la première page :

« Meurtre mystérieux à la Muette. Alexia Champetier, la - : belle-fille de l'ancien ministre Raoul Champetier, criblée de balles, nue, en plein après-midi, dans son propre appartement.

Drame sentimental, affaire de mœurs, voire meurtre politique ? »

Les renseignements détaillés par l'article de *France Soir* étaient quand même assez fournis, allaient tout droit à l'essentiel, s'en tenaient exclusivement aux faits.

« La victime, Alexia Champetier, vingt-quatre ans, que des familiers avaient, en effet, trouvée, nue, dans son lit, criblée de balles, était rentrée,

la veille même, des Etats-Unis où, à ce qu'il paraît, elle s'y était trouvée en voyage d'affaires depuis plus d'un mois déjà. Les premiers éléments de l'enquête ont conclu que la jeune femme, vraisemblablement surprise dans son sommeil, avait été brutalisée avant d'être violée, par plusieurs personnes, et ensuite tuée de quatre balles tirées à bout portant. Comme personne dans l'immeuble n'avait entendu les quatre coups de feu, on a conclu que le — ou les — meurtriers avaient fait usage d'un silencieux, preuve qu'il s'agissait de professionnels. On avait également cru devoir comprendre que les agresseurs de la jeune Alexia Champetier étaient entrés dans l'appartement de celle-ci par une fenêtre ouverte, la porte de l'entrée étant fermée à clef, de l'intérieur.

Alexia Champetier était mariée à un PDG du secteur de pointe de la pétrochimie française, mais vivait, depuis deux ans, séparée de son mari, qui demeure, lui, à Neuilly, et qui pour le moment s'est refusé à toute déclaration dans l'attente des conclusions de l'enquête entreprise par la PJ parisienne.

Alexia Champetier était une jeune femme bien tranquille, disponible exclusivement aux exigences très prenantes, suractivantes, de sa carrière, tout en poursuivant, dans la mouvance de son beau-père, l'ancien ministre Raoul Champetier, certaines activités politiques en relation avec les groupements intégristes catholiques opposés à l'avortement et aux actuelles démarches "progressistes" à l'œuvre "au sein du catholicisme français à la dérive", comme ils disent.

Avec le soutien d'un certain nombre de grandes entreprises françaises, Alexia Champetier était en train de mettre sur le rail une chaîne internationale de groupes de publicité par minitel, dont le siège

central devait être situé à Paris; d'où, aussi, ses fréquents séjours aux États-Unis, où elle cherchait des appuis.

C'est au commissaire Patrick Landes, de la PJ parisienne, que revient la charge de l'enquête sur cette épouvantable et, jusqu'à présent, tout à fait incompréhensible affaire, dont les dessous risquent, à coup sûr, de porter sur des révélations i excessivement dérangeantes. »

La photo d'une fort belle jeune femme blonde accompagnait l'article, ce qui fit comprendre à François qu'il ne s'agissait en aucun cas de Laurence Mercier-Duvernois, sa chère victime à lui, dont il avait pu établir l'identité à partir du passeport et de la photo du passeport qu'il avait trouvé dans le sac à main de celle-ci. La photo de la victime du meurtre de la rue Oswaldo Cruz, publiée par *France-Soir* — j malgré une certaine ressemblance quand même — n'était pas ; du tout le portrait de l'amoureuse forcée que François avait 1 connue lors de sa propre escapade sur les lieux. Là au moins ' il pouvait respirer tranquille, le pire n'était pas vrai ; mais il restait quand même la suite, et ce n'était pas rien, la suite de i ceux qui avaient pris la relève, sur place, et l'imitation, en quelque sorte, de ce qu'il y avait fait lui-même.

Circonstances, malgré tout, fortuites? Il n'empêche : les conditions immédiates du meurtre étaient extraordinairement proches de celles de sa propre aventure là, sur place, avec Laurence; sauf, bien entendu, la conclusion. Alexia ; Champetier avait été tuée, alors que lui avait quitté les lieux i en avouant à Laurence sa violente passion naissante pour elle, et sa décision irrévocable de ne pas en rester là, de revenir, dans les jours suivants, pour la chercher, pour essayer de faire que, de toutes manières, quelque chose se mette en marche, définitivement, entre eux deux (1'«

amour absolu », et rien d'autre, bien entendu, s'était-il dit).

Le rapprochement qu'il était impossible de ne pas faire entre sa propre aventure amoureuse sur place, l'avant-veille, et les conditions mêmes du meurtre y ayant fait suite, dans les mêmes lieux, de l'autre jeune femme, d'Alexia Champetier, était quelque chose

d'inouï, en effet; quelque chose de tout à fait renversant, « à ne pas y croire ». Et c'était, pourtant, tout ce qu'il y a de plus certain.

Les choses en étaient pour le moment là, et elles étaient épouvantablement embrouillées, constituant un vrai mystère, impénétrable. Un mystère n'offrant pas la moindre piste d'approche, aucune éclaircie ni ouverture, aussi tenues fussent-elles, nulle direction de recherche. Le vrai pot au noir.

Un mystère, cependant, que François était déjà décidé à résoudre, coûte que coûte. Ne serait-ce que parce qu'il y allait du sort même de son irrévocable attraction amoureuse pour Laurence. Autrement dit, parce qu'il y allait de sa vie même, de toute son existence à venir. Car, une fois pour toutes, son choix était fait, et il entendait s'y tenir, c'était pour lui une question de vie ou de mort.

Aussi, pour François, n'y avait-il pas le moindre doute : sa vie, désormais, était étroitement, inextricablement, fatalement liée à celle de Laurence. Et il n'avait pas non plus le moindre doute quant aux sentiments qui, à la fin, seraient ceux de Laurence à son égard. Car, mystérieusement, leur amour - et François ne le savait que trop bien -

n'était pas à faire, en aucun cas pas à inventer, mais à *retrouve* : il venait là depuis les gouffres occultes de leur propre passé, de leur propre passé commun. Car déjà, en d'autres temps, ils s'étaient retrouvés, et ils avaient

été ensemble, longtemps.

Ce fut dans cet état d'esprit que François se permit la faiblesse de se rendre à Marne-la-Vallée, pour guetter Laurence devant sa villa : il brûlait de la voir, de la regarder marcher dans la rue, bouger, respirer, qu'elle *fût là, devant lui, vivante*, ne serait-ce que l'espace de quelques instants. Or il eut de la chance, François : une heure à peine après le début de son guet amoureux devant la villa de Laurence, il la vit sortir de chez elle, moulée dans une robe blanche

courte, les cheveux relevés en chignon, des grandes lunettes de soleil. Mais elle n'était pas seule, une autre jeune femme l'accompagnait, une brune mince, vive, des longs cheveux dans le dos; et un jeune homme aussi, très grand, celui-ci, en costume de soie noire légère, cravate rouge et, lui aussi, des lunettes de soleil. Ils se dirigeaient vers leur voiture, rangée plus loin dans la rue, tout en discutant bien vivement, s'arrêtant de temps en temps; ils criaient presque, parlant en anglais, et le sujet de leur discussion devait être, d'après leur attitude, des plus brûlants; quelque chose de pressant, quelque chose de grave, quelque chose sans doute en relation avec un meurtre inexplicable et les conséquences confidentielles de celui-ci.

François fut si pris par le spectacle de Laurence et du groupe qui l'accompagnait qu'il n'eut même pas l'idée de les prendre en filature, de voir où ils se rendaient, ce qu'ils allaient : faire. Toute leur attention se concentrait sur Laurence.

:

Mais ce fut alors que François reconnut le jeune homme

! qui accompagnait Laurence, Franck Banister, un diplomate de l'ambassade des Etats-Unis à Paris, qu'il savait de science ; certaine

travailler pour la CIA, parce qu'il était l'adjoint de John Sladek. « Putain, cette histoire se complique donc vertigineusement, on dirait, ne voila-t-il pas que la CIA aussi s'en j mêle », s'exclama-t-il, en démarrant à son tour pour rejoindre, à Paris, quelqu'un qu'il se proposait de mettre confidentiellement sur cette affaire, et avec lequel il avait précisément rendez-vous.

Il s'agissait de Tony Richmond (mais était-ce bien son nom), un ancien camarade de régiment devenu, depuis, divisionnaire à la DST, et qui n'arrêtait plus de monter, beaucoup ; plus par une

intelligence supérieurement adéquate au travail tout spécial qui était le sien que par la chance, encore qu'il eût, lui, tendance à prétendre le contraire, préventivement. Tony Richmond était, en fait, le seul ami que François se connaissait - il sait, un ami secret et ombrageux, difficilement maniable.

in

LAURENCE DISPARAÎT EN ESPAGNE

Au bar du George V, lieu habituel de leurs rencontres, et où René Richmond l'attendait déjà, François n'hésita pas à attaquer d'entrée de jeu, bille en tête :

-

... est-ce que tu voudrais me parler du meurtre

de la jeune Alexia Champetier, rue Oswaldo Cruz...

-

... ah, c'est donc cela... c'est pourquoi tu

voulais me voir, n'est-ce pas... sale, très sale affaire, en effet... mais quant à moi, pour l'instant tout au moins, je n'en sais pour ainsi dire rien, c'est la PJ qui s'en occupe, ce ne sont pas nos oignons...

-

... et si moi je te disais que tu te trompes, qu'au contraire... que c'est une affaire très exclusivement de votre ressort à

vous autres, ceux de la ST... tu verras, je suis là pour t'en parler...

-

... comment cela? Qu'est-ce que cette nouvelle

salade que tu es en train de me sortir là... soyons sérieux, il s'agit de choses très graves... on ne sait pas où tout cela peut mener, il faudrait même prévoir, peut-être, le pire...

-

... le pire, oui... tu ne sais pas si bien dire, en effet... tiens-toi bien, mon vieux... je vais tout te raconter, et tu vas en rester baba... super-flashé...

Et, s'en tenant à l'essentiel, François déballa toute l'histoire, telle qu'il l'avait lui-même vécue, en finissant par lui faire part, aussi, de l'épisode final de Marne-la-Vallée, où il avait surpris Laurence en compagnie de Franck Banister, l'homme de la CIA, et de la secrétaire de celui-ci, une italienne de New York, sans doute sa maîtresse...

-

... putain, on dirait vraiment que tu as le don

spécial, que ce sont les histoires les plus super-tordues qui te poursuivent à la trace, à moins que tu ne sois toi-même qui les cherches par vice inconscient, par je ne sais quelle vocation maboule...

enfin, de ce même pas je m'en vais donc, de mon côté, aux renseignements, je vais voir ce que je suis capable de te trouver là-dessus, mais n'espère quand même pas trop... je dois m'avancer comme sur des œufs, au moindre faux pas les mecs de la PJ - même ceux que je connais de près, qui m'en doivent - vont tout de suite se mettre à se demander ce qui m'y amène vraiment, s'il n'y a pas anguille sous roche et, du coup, tout risque de se gâcher, sérieusement... c'est que l'on se surveille les uns les autres comme des malfrats... rendez-vous donc ici même, demain, à la même heure... et entre temps, tâche de ne pas trop faire des conneries, de trop de mêler de ce qui apparemment ne te regarde en rien... si tu

mets un seul pied dans l'engrenage en cours, ce sera par la suite la croix et la bannière pour f en sortir, et encore... allez mon vieux, salut... putain, comment que tu les cherches ces foutues histoires d'embrouille, à chaque coup tu me sidères...

Mais ne pouvant pas tenir en place, dès qu'il avait quitté René Richement, François rentra chez lui pour engager sa cousine Diane à l'accompagner, avec son copain Maurin, étudiant en médecine et écolo plus ou moins frappé, le soir même, à la *Rose Noire*, la boîte où vraisemblablement Laurence avait ses bureaux. Et, une fois sur place, table retenue, ; champagne, etc. laissant seuls Diane et Maurin, bien chapitrés, François, qui veillait aussi à ce que tout se passe avec la plus certaine discrétion, que l'on ne remarquât en rien sa présence là, parvint à entreprendre une longue discussion en i aparté et de traviole avec le barman, Monsieur Max. Entretien finalement des plus fructueux, pendant lequel il put ! quand même apprendre que Laurence y passait régulièrement , toutes ses nuits, à tout surveiller, invisiblement, depuis les j coulisses, et parfois même qu'elle n'hésitait pas à descendre en i salle, à se rendre à la table des clients significatifs, et qu'elle ne < rentrait se coucher qu'à l'aube, souvent même avec le plein jour; quelle avait eu

une liaison, il y avait de cela quand même un certain temps, avec André Veyssières, le propriétaire de la chaîne des boîtes de nuit à laquelle appartenait aussi la *Rose Noire* et dont Laurence était l'administratrice, mais, que, depuis, cela s'était peu à peu calmé, pour finir par expirer de sa plus belle mort; quelle, Laurence, était aussi extrêmement appréciée par l'ensemble du personnel, malgré le fait qu'elle savait garder ses distances, ou à cause de cela précisément; quelle jouait sûrement au tapis du troisième étage, mais pas trop quand même, de temps en temps; quelle aimait bien le champagne, et quelle disait qu'elle aurait voulu avoir une maison à elle, en Espagne, un endroit où elle puisse se réfugier, seule, quand elle se sentait pas trop accablée par les glissements de sa vie; enfin, quelle entretenait certaines relations avec la police, peut-être même assez suivies, mais comment aurait-elle pu faire

autrement dans sa situation. Et que, d'ailleurs, si elle ne se trouvait pas présente, ce soir, à la *Rose Noire*, c'est bien parce qu'elle était partie, le matin même, en Espagne, où elle prenait ses vacances jusqu'au 15

septembre. « Vous pourriez peut-être prendre langue avec Mademoiselle Olga, sa remplaçante, une polaque, toute jeune, fort jolie, extrêmement avenante et rieuse, une très chic fille », lui conseilla, pour finir, et en quelque sorte pour le consoler, Monsieur Max, qui commençait peut-être à *s'attacher*.

Longtemps encore Monsieur Max va-t-il se souvenir de sa propre stupéfaction quand il s'était rendu compte du montant du pourboire que François lui avait filé en échange de son baratin sur les secrets frelatés de la maison.

Ils quittèrent la boîte les derniers, vers les quatre heures du matin. Maurin complètement beurré, tenant à peine sur ses guiboles, et Diane folle de rage.

Malgré le tournant inattendu, dramatique, de la situation - Laurence disparue en Espagne, d'après Monsieur Max personne, même André Veyssières, ne pouvant

savoir l'endroit où elle se trouvait - François, lui, s'amusait pas mal, Mademoiselle Olga s'étant jointe à eux, elle aussi, et d'une fort belle humeur. De son côté, Monsieur Max avait fait toute une histoire pour qu'ils acceptent, après la fermeture, qu'il offre le champagne et le caviar - une boîte d'un kilo, il fallait le faire - tout en paraissant en pincer pour Maurin (« serait-il un tantinet de la jaquette, ce Maurin », avait fini par se demander François).

Pour François, cependant, les choses étaient au plus mal : Laurence, ainsi qu'il l'avait appris par Monsieur Max, venait de disparaître en Espagne. La donne de l'affaire changeait donc du tout au tout, pour ce qu'il y avait de son intérêt à lui, qui ne concernait que Laurence. Tôt ou tard, François allait devoir essayer de

retrouver sa trace, et l'y rejoindre, pour assurer sa sécurité rapprochée et la tirer du guêpier en folie dans lequel elle s'était fourrée. Et finalement, bien sûr, pour tenter de la faire venir avec lui, *conclure*. Tâche singulièrement difficile, mais qu'il avait choisi de faire sienne, inconditionnellement. Non, les choses n'avaient vraiment pas l'air de s'arranger, au contraire plutôt, elles allaient en s'embrouillant de plus en plus, il y avait maldonne. Et, disons-le tout de suite, il n'avait encore rien vu de ce qui l'attendait déjà au prochain tournant.

Dans l'après-midi du même jour - François avait dormi toute la matinée, en rentrant de son escapade à la Rose *Noire* — le commissaire Tony Richmond vint au rendez-vous convenu, au *George V*, mais non sans presque une heure de retard, et choisissant de ne pas s'excuser, parce qu'un < homme ne s'excuse pas, il assume. D'entrée de jeu, François ne manqua pas de lui trouver un petit air suspect, comme s'il savait quelque chose dont il ne voulait pas trop parler mais \ qui n'en modifiait pas moins son attitude du moment à l'égard non pas tellement peut-être de François lui-même mais de l'ensemble de l'affaire qui était en train de

les pré- i occuper si vivement tous les deux. Tony Richmond entra i tout de suite dans le vif du sujet :

— ... certes, j'ai pu en apprendre des choses, et déjà pas mal de choses... mais je ne te dis pas avec quelles difficultés... de toutes les façons, l'affaire - toute l'affaire - m'a l'air extraordinairement pourrie... figure-toi mon vieux que la chambre où la jeune femme, Alexia Champetier, s'est fait flinguer, était pourvue d'un dispositif secret de caméras enregistreuses qui, braquées sur le lit, devaient s'occuper de tout ce qui s'y passait. .. c'est qu'il devait donc forcément s'y passer des choses pas tellement catholiques... dans tous les cas, les cassettes avaient déjà été relevées avant, il n'y en avait pas trace... alors, on se perd en conjectures : putanat supérieur, endroit piégé par les services spéciaux à des fins qui les regardent, voyeurisme à titre privé, entreprise de chantage sur grand pied, tout

est possible... on attend donc voir, on continue à chercher... d'autre part, j'ai aussi dû devoir comprendre qu'Alexia Champetier travaillait très secrètement avec la DGSE, et que ta propre amoureuse, Laurence, entretenait des relations suivies avec la PJ et même, figure-toi, avec nous autres, avec la ST... étrange, étrange...

fort troublant tout cela, je l'avoue...

- ... oui, en effet... ce n'est pas moi qui dirais le contraire... et je m'aperçois qu'en plus, on en apprend chaque jour... jusqu'où tout cela ne va finalement pas aller, je me le demande, lui répondit François.

Pour qu'ensuite il lui fasse un compte rendu succinct de sa soirée de la veille à la *Rose Noire*, en mettant l'accent grave sur le renseignement, tout à fait capital pour lui, concernant la disparition de Laurence en Espagne, événement qui datait de la veille : tous ses plans d'action en étaient modifiés, mais avant qu'il n'aille essayer de la rejoindre en Espagne, il reconnaissait qu'il y avait encore un certain

nombre de choses à résoudre impérativement sur place, à Paris, et il se disait décidé à s'y atteler sans plus attendre, avec, disait-il l'espérer, l'appui confidentiel de Tony Richmond personnellement si ce n'est, peut-être, de celui de ses services aussi. Car tôt ou tard il fallait en venir là, c'était évident.

-... cependant, poursuivit-il, je viens d'arriver, en y réfléchissant, à une conclusion qui me paraît immédiatement décisive : à savoir, qu'Alexia Champetier s'est fait abattre à la place de Laurence... je ne sais pas encore comment, ni d'où elles se connaissaient, ces deux-là, mais le fait est, j'en suis désormais certain que, pendant l'absence d'Alexia Champetier partie aux Etats-Unis, chaque matin en finissant son travail à la *Rose Noire* Laurence venait se coucher dans l'appartement dont celle-ci lui en avait laissé l'accès... rompue de fatigue, Laurence, au lieu de rentrer chez elle à Marne-la-Vallée,

en dehors de Paris, se rendait rue Oswaldo Cruz, à un quart d'heure en voiture de la *Rose Noire*, à la Porte Maillot, et roupillait jusqu'au début de l'après-midi... ce que n'avaient pas dû manquer d'observer ceux qui étaient en train, précisément, de préparer sa liquidation... sauf que, le 23 juillet dernier, tôt le matin, Alexia Champetier rentrait des Etats-Unis, et rejoignait son appartement où, Laurence, prévenue de cela, ne s'y était plus rendue... d'où la méprise des tueurs : le même appartement, le même lit, la même grande fille blonde à poil dans les draps, en train de dormir dans l'après-midi... c'était en quelque sorte fatal qu'il arrivât ce qui est si malheureusement arrivé... et c'est ainsi qu'Alexia Champetier est morte à la place de Laurence, ce qui ne veut surtout pas dire que Laurence n'est plus - et à plus forte raison désormais - en permanent danger de mort... et c'est là qu'il me faut - qu'il nous faut, mon cher, si j'ose dire - intervenir nous autres, pour que nous mettions hors d'état de nuire ceux qui en veulent à la vie de Laurence, et quelques puissent être

leurs raisons...

—

... oui, il se peut bien que tu aies raison sur toute la '

ligne, répondit Tony Richmond, un peu rêveur... mais il ' n'empêche que des recherches doivent être faites en profondeur, et de toute urgence... ce qui n'est pas si simple, me

i semble-t-il, vraiment pas si simple...

—

... de toutes les manières, fit alors, tout à son obsession, François, de toutes les manières, le problème est là : ce qu'il i nous importe désormais, c'est identifier les tueurs, et trouver i les raisons qui les poussent à agir... ceux qui se trouvent dans ; les coulisses, et qui

mènent leurs jeux impunément... les i meneurs occultes... tant qu'on n'arrivera pas à les anéantir, '

ceux-là, et ceux-là avant tout, rien n'aura été fait, tout continuera comme si de rien n'était... ce sont donc les meneurs occultes qu'il faut viser en priorité... ceci dit, le nœud du problème reste toujours celui du double secret de la véritable identité des deux filles, je dirais même le problème de leur double identité abyssale, de l'une et de l'autre... une série de questions se pose, auxquels il faudra répondre aussi vite que possible... car, encore une fois, l'urgence extrême qu'il y a à faire ce que nous comptons mener à bout devient de plus en plus un écueil décisif de notre action en cours... il faut donc savoir (1) qui était, en réalité, Alexia Champetier, qui est-ce qui se cachait derrière ce quelle faisait, qui la tenait et qui la manipulait et, aussi, (2) qui est Laurence Mercier-Duvernois, qui est-elle en réalité, qui est-ce qui se cache derrière ce qu'elle fait, qui la tient et qui la manipule et, enfin, comment s'étaient-elles connues, qu'est-ce qui les tenaient ensemble, et qu'est-ce qu'elles faisaient ensemble, si tant est-il quelles eussent été en situation de travailler ensemble, ce qui n'est pas du tout prouvé... d'autre part, il faudra arriver à savoir

qui, ou quoi voudrait-on atteindre en tentant de liquider Laurence, parce que l'on ne s'attaque jamais à des simples exécutants, pour des raisons circonstanciées, et c'est bien ce qui se trouvait - et se trouve sans doute encore - visé à travers Laurence qui constitue le dernier mot, la *clef opératoire* de toute l'affaire en cours... et tout cela me ramenant directement à la conclusion suivante : si la caméra secrète de l'appartement de la rue Oswaldo Cruz marchait l'après-midi du 22 juillet dernier, où il s'était passé ce que je t'ai dit entre Laurence et moi, les poursuivants de Laurence doivent se trouver à l'heure actuelle en possession de la cassette respectueuse, et sur cette cassette je me trouve moi-même présent, en premier plan... aussi les autres ne peuvent-ils absolument pas ne pas s'intéresser à moi aussi, et, désormais, de très près même... à ce sujet, il y a, aussi, l'étrange épisode des deux mecs - des professionnels — qui m'avaient pris en filature au moment où je quittais 1 appartement de

Laurence, le 22 juillet dernier... rue Oswaldo Cruz... ainsi le plus sûr moyen de les approcher reste-t-il, pour nous autres, celui de *renverser la situation*... de ne pas du tout me cacher, au contraire, de les laisser me serrer de près, et de faire cela, bien entendu, très à dessein... que je me mette moi-même en situation d'appât... que je les chasse en m'en faisant chasser... qu'ils m'aient pris en filature rue Oswaldo Cruz, l'après-midi du 22

juillet, peut vouloir dire qu'ils étaient déjà en planque sur les lieux, et qu'ils s'étaient aperçus de mes manèges... dont ils avaient par la suite eu tout loisir d'en vérifier les détails sur la cassette qu'ils avaient récupérée l'appartement une fois vidé par Laurence... j'en viens même à me demander s'ils ne s'en étaient par la suite inspirés pour mettre au point leur propre action meurtrière, dont la victime imprévue aura été Alexia Champetier... cependant, si je veux bien jouer la carte de l'appât, tu comprendras aussi que cela je ne puisse quand même pas envisager

sérieusement de le faire tout seul... il faut que je puisse me faire couvrir, soutenir dans cette action par un groupe, une organisation, un service opérationnel... c'est donc bien là que je voulais en venir : est-ce que toi tu ne pourrais pas essayer de m'arranger cela avec la ST, ou même avec les barons teigneux de la DGSE... et même, éventuellement, avec une structure analogue, mais plus dissimulée encore, carrément occulte, comme je sais qu'il y en a quelques-unes...

-

... je t'y voyais venir, allons... fit Tony Richmond, tout pensif... tu as d'évidence raison d'y avoir songé, mais je ne me sens pas en état de te garantir - tout au moins sur le coup même — le soutien opérationnel que tu me demandes de te trouver... je verrais néanmoins ce que je pourrai faire... en même temps,

; il est vrai aussi que cette affaire prend déjà une tournure qui devrait quand même alerter les nôtres, je vais donc essayer ' d'enclencher d'urgence un dispositif de soutien, de surveillance et d'intervention axé précisément sur ce que tu es en train d'essayer de faire de ton côté, pour l'instant tout seul...

—

... et tout cela, ajouta François, me maintenant encore loin de Laurence, en train de se planquer Dieu seul sait où en Espagne, dans quelles conditions et avec l'aide de qui... je sens que je deviens fou, si je n'entreprends pas de faire quelque chose tout de suite je ne sais pas ce qui peut m'arriver, je déjante... et je t'assure — crois-moi, je t'en supplie — que je n'exagère en rien... je fonce, où je me défais comme une loque... et en plus de tout-j 'y pense - Laurence peut aussi se trouver raisonnablement en train de penser que c'est bien moi qui, le lendemain de notre rencontre amoureuse, j'aurais refait, avec Alexia Champetier, le même coup qu'avec elle, la veille, avec la différence que, Alexia, je l'aurais vraiment tuée... s'ils savaient ce qu'ils ne faudrait absolument

pas qu'ils sachent, même les flics de la PJ pourraient le penser, et alors c'en serait vraiment fait de moi... s'ils savaient, je veux dire, ce que j'avais fait avec Laurence, cet après-midi là... je veux dire qu'ils ne douteraient pas un seul instant que, le lendemain, j'avais essayé de refaire le coup avec Alexia Champetier aussi, sur les lieux même de mon exploit de la veille, et qu'Alexia, elle, se serait fait tuée... et c'est peut-être Laurence, elle-même qui, après tout, pourrait les rencarder là- dessus si, comme tu le prétends, elle serait plus ou moins en relations suivies avec eux... j'avance comme un somnambule sur la corniche, seule une chance aveugle, totale, inespérée peut encore me tirer d'affaire...

-

... d'autre part, l'interrompt, alors, Tony Richmond, j'espère bien que tu te rendes compte des risques insensés que je prends personnellement en me tenant à tes côtés comme je suis en train de le faire en ces occurrences super-pourries... le fait seul que je te dis ce que je te dis, que j'en parle avec toi, que nous agissions plus ou moins ensemble, clandestinement, peut à tout instant - si par un biais quelconque cela arrivait à se savoir — me faire immédiatement foutre en l'air ma situation professionnelle, toute ma carrière... en fait, soyons clairs : je n'en finis plus de trahir, pour tes beaux yeux, le service auquel j'appartiens... tu avoueras qu'il n'y a pas là une mince combine... que j'agis comme un détraqué, comme un irresponsable... tu avoueras que c'est la combine mahousse, du vraiment jamais vu, une sorte de miracle à l'envers, de contre-miracle suspect, super-tordu... c'est bien mon lot, va... on est des maudits, tu sais, nous deux... des clandestins prédestinés, des nés pour l'ombre...

-

... oui et non, lui répondit François, qui refusait de se laisser troubler... tous les flics c'est la même chose, des mecs forcément bornés, essentiellement dépourvus de génie, sauf les *flics supérieurs*... ceux-là mêmes qui

sont capables de voir en avant — de voir, littéralement, en voyants - la marche des choses, qui saisissent, de l'intérieur, la vraie importance des événements et de ce qui se tient, secrètement, derrière, et qui se situent, personnellement, toujours au-delà de la seule vérité apparente, dans l'invisible, où agissent les forces réellement décisives, les forces mêmes du destin... or toi tu es essentiellement un flic supérieur, et ceux qui ne le savent pas encore sont sans doute en train, tous, de le soupçonner, l'un derrière l'autre... que tu le veuilles ou pas, tu ne peux quand même pas te cacher, *on sait qui tu es*... et si tu es à présent à mes côtés, c'est parce qu'en l'occurrence tu saisis, d'inspiration supérieure, que là est le vrai combat, là est aujourd'hui la bataille décisive... le nœud

occulte des actuelles confrontations finales du pouvoir - car il n'y a jamais qu'un seul pouvoir - la délinquance suprême et la légitimité suprême se faisant face, et toutes les deux clandestinement... car, par les temps qui courent, c'est la clandestinité qui nous rend libres...

-

-

IV

LE PIÈGE DU DEUXIÈME SOUS-SOL DE LA VILLA DE MARNE-LA-VALLÉE

Héritant du don de sa grand-mère, célèbre voyante qui avait beaucoup travaillé, à Paris, pendant l'occupation, quand venaient la consulter, nuitamment, von Choltitz, Otto Abetz, ainsi que Jean Moulin, et Jean Cocteau, et Jean Marais, et Jean Jardin, et Véronique Rebatet, et Constantin Brancusi, et Maillol, et Danielle Darrieux, et Georges Soulès, et André Malraux - il s'agissait, on l'a compris, de la grande Nelly Dalimier - François d'Espart était, lui aussi, de toute évidence — encore que, souvent, avec des longues éclipses - un voyant, ce que l'on appelle un « voyant extra-lucide »; il atteignait, parfois, à des sommets, « que

cela en venait à vous faire trembler comme une feuille, vous remplissait d'un trouble dangereux et noir », avait dit, un jour, l'épouse volage d'un professeur de la Faculté de Médecine de Paris, personnalité mondaine de premier plan, à laquelle François avait consenti de quelque peu dévoilé « son don », pour la punir, car elle l'excédait de ses sollicitations effarouchées, avides, singulièrement morbides.

Ce don, François le retournait souvent sur lui-même, ce qui, paraît-il, ne se fait pas, ne devrait pas se faire. Mais il n'empêche. Ainsi savait-il d'avance que, dans les circonstances actuelles de sa vie, il

allait avoir à faire face, incessamment, à une terrible épreuve, épreuve de captivité et d'effroyables supplices, pendant laquelle il risquera de subir les pires avanies, des intolérables sévices corporels, durant un temps indéterminé, voire même d'y laisser sa vie. Mais, tout en le sachant, il avait décidé de ne pas en tenir compte, d'aller au devant de ce qui devait lui arriver, de faire face avec toute la rage du sombre acharnement qu'il portait en lui depuis le jour où il avait appris la mort ignominieuse de la jeune Alexia Champetier tout en n'ignorant pas le sort auquel se trouvait promise, aussi, Laurence Mercier-Duvernois, son « amante mystique ». Car ce qui se tenait tapi dans l'ombre derrière la vague des derniers événements de sa vie, événements incompréhensibles, terrifiants, porteurs de quelles ténèbres secrètes, il lui fallait à tout prix l'affronter directement, le ramener à la lumière du jour pour l'y anéantir, sacrificiellement.

Dans l'étonnante bagarre que depuis quelques jours déjà il menait aveuglement - et tout seul, malgré tout — contre des ombres insaisissables, contre des absences actives, François avait l'impression de plus en plus certaine qu'il était tenu de se mesurer, en réalité, au principe même du mal, que c'est une guerre

spirituelle qu'il avait entrepris de poursuivre ainsi, peut-être même ce que dans certains milieux vraiment avertis on aurait appelé la « grande guerre spirituelle », la très secrète « guerre sainte » que sont censés mener, occultement, certains prédestinés devant rester inconnus jusqu'à la fin de leur action en cours, et même bien au-delà de la fin de celle-ci.

Aussi, faute de pouvoir faire compliqué, ce qui dans tous les cas de figure eût été toujours chose plus passionnante, il lui fallait pour le moment se résigner à faire simple : François avait donc décidé d'aller visiter — ce qui voulait dire fouiller de fond en comble - seul, sans plus attendre, et en toute illégalité, la villa de Laurence à Marne-la-Vallée.

Malgré donc un fort inquiétant pressentiment négatif, tenace, vrillé au fond de lui, François s'était inconditionnellement investi dans ce projet : « ce sera pour cette nuit même, voilà », s'était-il dit, le matin, en se réveillant.

Ainsi fut-il fait, et par une incompréhensible aberration de son esprit sans doute trop sollicité sur le moment, il en vint — et sans savoir du tout pourquoi - à s'abstenir de faire connaître à Tony Richmond son projet de visite nocturne de la villa de Laurence à Marne-la-Vallée. Ce qui faillit lui coûter la vie.

François arriva en vue de l'objectif prévu vers les trois heures du matin, et gara sa voiture quelques rues plus loin. A partir d'une étroite ruelle plongée dans le noir qui en longeait le jardin de derrière, investir la villa de Laurence, silencieuse et vide, ne semblait pas comporter de difficultés spéciales. Néanmoins, une fois à l'intérieur, le sentiment du danger, tenace, poisseux, qui le poursuivait depuis quelques jours se fit à nouveau présent en lui, avec, même, une certaine violence obscure, chose dont il aurait sans doute dû tenir compte d'une manière plus effective qu'il ne l'avait su faire sur le moment, tant qu'il en eût été encore

temps. Mais, difficilement, très difficilement évitable, ce qui est prévu dans l'ombre par les puissances négatives, arrive toujours, on le sait. Il n'y a rien à faire.

Première constatation sur place : de toute évidence, elle y habitait seule, Laurence. En passant d'une pièce à l'autre, François éprouvait de plus en plus un sentiment de malaise : tout y était d'une grande et belle élégance, dépouillée, sûre, hautaine, mais il n'y avait pas une photo, pas un livre, pas une toile sur les murs, pas la moindre note personnelle; il n'y avait pas de poste de TV, pas d'enceinte stéréophonique, même pas de radio, rien. Seul, sur la cheminée du grand salon du rez-de-chaussée, en masquant à moitié le miroir, son bouquet de 113 roses, assez étonnement toujours

fraîches, rangées dans un beau vase noir, y mettaient une touche de fraîcheur, de présence vivante.

Le parfum fortement exhibé des roses, qui se répandait partout, le silence profond, anormal, le froid étrange qui régnait dans toutes les pièces y provoquait une sorte d'atmosphère sépulcrale du plus mauvais augure. La chambre à coucher et la salle de bains, à l'étage, d'une élégance austère, spacieuse, gardaient quand même des légers effluves du parfum personnel, de la présence persistante de Laurence. Dans un vaste placard, il y avait un nombre insensé de robes, des dizaines de paires de souliers rangées dans un ordre parfait. Et pas le moindre papier, nulle part dans la villa.

Et malgré tout cela, François ne cessait de ressentir la présence exacerbée de Laurence comme si elle l'eût poursuivi, de chambre en chambre, derrière lui, invisiblement, pendant tout le temps qu'il prenait à exploiter délictueusement sa villa et en quelque sorte même ses intimités cachées, hostile en même temps

qu'attirée, et attentive à lui, à son lancinant désir d'elle. Etait-ce seulement une illusion?

En redescendant au grand salon d'en bas pour se rendre à la cuisine, François pu s'apercevoir du fait que le bar était fort richement pourvu, y inclus d'une rangée entière de bouteilles de tequila d'origine, et de toutes marques.

La cuisine était aussi élégante et neuve, aussi propre et aussi dépouillée, et vide aussi, que tout le reste de la villa, le frigidaire vide tout comme les étagères à provisions. Une petite porte en bois, peinte en rouge, s'y trouvant près de la porte vitrée du jardin, devait donner accès à la cave; François l'ouvrit en douceur, et se mit à descendre, tous les sens en alerte, l'étroit escalier en bois menant à la cave, qu'il trouva remplie jusqu'au plafond par des rangées de valises en cuir et en toile, à tel point que l'on pouvait à peine s'y déplacer. « Et cela serait donc quoi, tout cela, on dirait la cargaison

suspecte d'un yacht en course clandestine, quelque part entre Algésiras et Tanger », se dit-il, tout bas, mais ne tenta pas de s'enquérir du contenu de ces valises, parce qu'au même moment il venait de s'apercevoir qu'une seconde porte - en bois, peinte en rouge, tout comme la première - se trouvait cachée derrière les rangements de valises, ' qui allait sans doute donner accès à une seconde cave (et peut-être même à un souterrain, tant que l'on y était, ou à quelque chose comme cela, qui sait).

Or il faisait noir comme dans un four, dans l'escalier abrupt de cette seconde cave. Mais à peine François avait-il descendu quelques marches, qu'il se sentit soudain foudroyé par un coup violent derrière la tête et, perdant connaissance, tomba en avant la tête la première. « Il a eu son compte, celui-là », dit une voix dans le noir. Et ensuite : « Putain de sa mère, depuis le temps qu'il nous faisait chier ».

Un bon bout de temps passa avant que François ne revienne à lui, lentement.

Complètement dans les vapes, recroquevillé par terre, les mains menottées dans le dos, jeté par terre dans un étroit réduit sombre, la tête contre des toilettes bouchées, il s'efforçait péniblement de reprendre connaissance, mais il n'y arrivait pas tellement.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que l'on ne vienne ouvrir, brusquement, la porte du réduit où se trouvait retenu François, et qu'on ne le fasse sortir à coups de pieds. On le traîna, ensuite, sans mot dire, dans une autre pièce, plongée, aussi, dans l'obscurité; il étaient deux à s'occuper de lui; un troisième, à l'écart, semblait superviser les opérations en cours, l'air détaché, fumant sans cesse, et qui n'avait pas jeté un seul regard sur François écroulé par terre.

Ensuite, on projeta, en image agrandie, sur toute la surface du mur d'en face, la cassette avec François dans la chambre où se trouvait endormie, nue, Laurence, ainsi que tous leurs ébats amoureux, en

temps réel, et les adieux sentimentaux que celui-ci lui avait adressé en la quittant; le son, ainsi que l'image, étaient d'une qualité absolument exceptionnelle, on eût dit du vrai cinéma ; ce qui parvint à quelque peu troubler François, qui n'avait pas des souvenirs aussi nets quant à tout cela. C'est la projection de cette cassette qui acheva de lui faire *tout comprendre*.

A la fin, on ralluma, et ils se mirent à l'interroger, à tour de rôle. François eut juste le temps d'admirer leur professionnalité sans défaut, car, ensuite, les choses se gâchèrent vite; mais là aussi ils s'y connaissaient, indiscutablement. François dut comprendre qu'il allait avoir affaire à forte partie, qu'il lui fallait faire gaffe extrêmement. La vraie partie n'était pas encore commencée, mais elle allait l'être d'un instant à l'autre, et il savait d'avance tout ce qu'il lui fallait craindre, y inclus

le fait même qu'il risquait éventuellement d'y laisser sa vie.

Ils étaient donc trois, un arabe chauve, le violent placide, un colosse; un grand allemand, ou slave, blond, aussi grand que l'autre, mais sec, nerveux, extrêmement dangereux; et le « responsable idéologique » de l'opération, en costume d'alapage noire, chemise blanche, cravate en soie aux rayures noires- blanches-rouges, lunettes noires, « face d'ange », criminel génétique, mais se donnant des manières, minaudant presque.

Cependant, sans rien laisser transparaître, François avait tout de suite reconnu

- l'arabe chauve, le blond maigre — les deux mecs qui l'avaient pris en filature le 22 juillet dernier, quand il était sorti de l'appartement de Laurence, rue Oswaldo Cruz.

Ce fut le « responsable idéologique », son regard durement braqué sur François, qui prit la parole en premier, s'adressant à lui d'une voix basse, posée, calmement :

-

... tu vois, on sait tout. On a la cassette où tu te donnes en représentation, la preuve est indéniable. Alors, tu vas nous dire : pour qui tu travailles, que voulaient-ils que tu apprennes, que tu fasses ou que tu cherches rue Oswaldo Cruz. Si tu causes, on va te relâcher. Si non, on t'achève. Mais, en attendant, on va te travailler du feu de Dieu, jusqu'à ce que tu craques, jusqu'à ce que tu nous dises tout. Tout, tu m'entends? Nous, on veut tout savoir. Moi je veux tout savoir...

Ensuite, ce fut le grand blond qui intervint :

-

... alors, regarde-moi bien, toi... je te dis de me regarder...

tout droit dans les yeux... oui, comme cela... j'espère que tu l'as compris... alors, je te donne une chance, la dernière: cause... tu n'as plus que cela à faire, causer...

causer ou souffrir, causer ou clamecer...

François, ne sachant pas très bien ce qu'il pouvait avoir à dire - en fait, qu'avait-il à dire, sa vraie histoire semblait inacceptablement extravagante — se résigna à prendre le parti de la vérité la plus simple :

-

... je n'ai fait que ce qui est enregistré sur la cassette, je n'ai dit que ce qui s'y trouve dit... et pourquoi l'ai-je fait, je ne le sais pas moi-même... un caprice insensé, un coup de folie que moi-même je ne m'explique pas... c'est tout, que voulez-vous que je vous dise d'autre, il n'y a vraiment rien d'autre à dire...

Aussitôt que François eût parlé, le grand blond lui décocha un formidable revers de manchette en pleine gueule, le jetant par terre, et lui portant ensuite une longue volée de coups de pied :

-

... ça, c'est pour que tu te souviennes de ce qu'il semble que tu as oublié, connard... pour que tu te souviennes de tout, et pour que tu nous racontes tout, vraiment tout, tu m'entends... sinon je te massacre, je te fais péter les abattis...

Par terre, François, totalement sonné, saignait du nez et de la bouche, respirant avec difficulté; mais il n'en avait pas moins eu le temps de comprendre, aussi, autre chose. Autre chose? Quand le grand blond lui avait dit «je te dis de me regarder, tout droit dans les yeux », François l'avait tout de suite reconnu, Erin Lehnert, ancien adjudant-chef dans sa compagnie, camarade des « grands temps passés », et dans le regard de celui-ci il avait saisi un signe d'intelligence dissimulée, qui essayait de le rassurer, de lui annoncer une complicité active, une issue possible; de lui faire savoir que rien n'était encore perdu; qu'il était là, et qu'il allait essayer de l'aider à s'en sortir. « Laisse-moi dis donc que je lui fasse sa fête,

j'en ai vachement envie, il me fait suer cet enculé, tu vois pas que c'est une gonzesse, dis... », s'écria alors le chauve qui, se mettant debout, s'approcha, lentement, de François, le visage déformé par un épouvantable sourire, balbutiant tout bas des mots en arabe, les mains légèrement tendues en avant.

— ... je vais me le ramollir moi-même un bout, et ensuite je te laisse, va, mon gros..., s'exclama le grand blond - Erwin Lehnert, donc — tout en s'acharnant sur François, ou en faisant très bien semblant de le faire. Mais enfin ce fut aussi le tour du gros chauve, et commença alors une longue et épouvantable séance de tabassage, d'escalade dans la terreur et la violence déchaînée, aveugle, psychopathologique, sans aucun résultat, d'ailleurs, à la fin, puisque,

de toutes les façons, François n '*avait rien à dire*, ne sachant, en fait, *rien de rien*. Il n'avait même pas pu comprendre à qui il avait affaire, ni même ce que ces tortionnaires voulaient savoir de lui au juste; leurs questions étant, en fait, aussi vagues que ses réponses; sans doute ne savaient-ils pas, eux non plus, ce qu'ils leur fallait savoir, ils avançaient dans le noir tout comme François reculait dans le vide, dans le même noir qu'eux.

Cependant, ils semblaient s'enfoncer de plus en plus dans les replis obscurs de leur sale besogne. Tout cela risquait, maintenant, de mal finir.

Mais au paroxysme le plus noir de sa détresse, au plus noir de sa défaite du moment, François eut soudain comme un instant de répit intérieur, extatique.

Perdant connaissance, il eut une brève vision, secrète et lumineuse, comme un rêve à demi éveillé. François eut en effet l'impression de se retrouver brusquement sur la terrasse de la maison d'été de sa sœur Jenny en Haute Provence. Il y faisait grand soleil, midi venait de sonner. Alors, venant des jardins, Jenny apparut sur la terrasse, qui semblait très pressée, en une longue robe d'été, jaune pâle, haute

fendue, une grande brassée de roses blanches dans les bras. Elle lui dit : «... mais où étais-tu donc passé, tout à l'heure Laurence te cherchait. .. maintenant elle est partie, elle ne pouvait vraiment plus attendre... mais regarde donc par les fenêtres de derrière la maison, tu la verras peut-être en s'éloignant, qui marche encore là-bas, dans les grands champs... ».

—

... je regarde, oui... mais je n'y vois rien, lui répondit- il, déçu, inquiet... ah, si... peut-être bien une vague tache blanche qui poudroie dans le soleil...

-

... oui, mon chéri, fit alors Jenny, oui, mon chéri, tu ne peux déjà plus la voir, Laurence... il est bien trop tard, maintenant tu ne la trouveras plus jamais... elle est sortie de ta vie Laurence, et même de la vie tout court... et il n'en restera plus, désormais, comme tu viens toi-même de le dire, qu'une vague tâche blanche poudroyant dans le grand soleil de midi... cela, il est temps que tu le comprennes, il le faut...

1 Mais un coup de pied en pleine poitrine fit vite retrouver à François la réalité du moment. Le sang l'aveuglait, qui s'écoulait d'une large coupure ouverte au niveau des arcades, il suffoquait. Il se rendait compte qu'il n'allait plus pouvoir tenir pour longtemps.

Dégoûté peut-être, le « responsable idéologique » prétendit alors qu'il lui fallait s'absenter pour deux heures, mais, en partant, il dit, en chuchotant, aux autres deux, qu'« au point où en étaient les choses, il valait mieux qu'ils en finissent », qu'« ils l'achèvent, et qu'ils se débarrassent du cadavre par la procédure habituelle »; que, « d'évidence, il n'y avait rien à tirer de ce crétin, puisqu'aussi bien il se pourrait qu'il n'en sût vraiment rien de plus que ce qu'il ne cessait de dire »; qu'« ils avaient sans doute perdu leur temps sur ce coup merdeux, à la con ».

Mais à peine le « responsable idéologique » eût-il quitté les lieux, que François fit un formidable coup de boule à l'allemand, qu'il projeta à l'autre bout de la pièce et, en même temps, d'un coup de pied tournant, défonça littéralement le plexus de l'arabe, le tuant net.

L'allemand, alors, se relevant avec difficulté, s'exclama, le souffle court, la bouche pleine de sang, «... putain, on voit mon capitaine que t'as encore rien oublié de ce que l'on savait faire dans le temps ». Ensuite, il s'empessa de lui ouvrir les menottes, et lui donna à boire un grand verre de rhum. «... tu t'esbignes vite fait, dit-il à François, je vais jouer le demi-morts aux côtés de Carlos, qui, lui,

m'a tout l'air de l'être pour de bon... quand le chef arrivera, je me débrouillerai...

c'est Eugène Lambrichs, un ex-gendarme, chef d'escadron, qui fait maintenant dans la sécurité privée... c'est un redoutable, un ultra-dangereux... et je dois te dire que moi, chez eux, je suis un infiltré de la Sécurité Militaire, qu'on les tient à l'œil depuis pas mal de temps... si tu veux que l'on se revoie, rendez-vous dans trois jours à la serre d'Auteuil, à 14 heures... j'aurais bien de choses à te dire, tu t'en doutes... allez, ouste, l'autre peut se ramener d'un instant à l'autre... et fais gaffe en sortant, il se tient dans les parages avec deux autres affreux, faut l'éviter à tout prix... je te filerai bien un feu, mais je n'en ai pas, que le mien, dont tu comprends que je ne peux pas m'en séparer... allez, va, mon capitaine... salut, et prends bien garde... fais attention à toi, t'es pas encore vraiment sorti de l'auberge... »

François se souvenait de sa remontée, et du passage en retour, de chambre en chambre, dans la villa, comme d'un des pires cauchemars de sa vie; alors qu'il tenait à peine sur ses jambes, il risquait d'un instant à l'autre de tomber sur le «

responsable idéologique » et ses deux autres affreux; il y allait hypnotiquement, une force inconnue dirigeait ses pas, le poussant en avant pour le faire sortir du piège.

COMMENT DEUX JEUNES FEMMES DE LA HAUTE JOUAIENT AVEC

LA MORT

Heureusement que François avait pris l'habitude de planquer un double des clefs de la voiture dans la boîte à gants, ainsi put-il se tirer immédiatement des lieux (mais non sans avoir dû casser la glace de la porte avant).

Il n'allait pourtant pas pouvoir rentrer directement chez lui, le « responsable idéologique », qui s'était saisi de tous ses papiers,

disposait désormais de son identité, de son adresse personnelle, de ses dispositions bancaires, du relevé de ses relations immédiates, dont il avait sur lui les coordonnées confidentielles dans son agenda noir. François venait en effet de commettre une terrible erreur, « j'ai décidément perdu la main », se disait-il en y pensant : garder ses papiers sur lui alors qu'il s'était engagé dans une action spéciale; il en enrageait, il s'en sentait déchiré et en souffrait plus que des blessures dont il venait d'en faire la fort humiliante récolte, le visage tuméfié, méconnaissable, la chemise imbibée de sang lui collait sur le dos, salissant le siège de la voiture; des violents élancements dans la tête le laissait à moitié aveugle, il respirait avec beaucoup de difficulté.

Il n'empêche, le destin y était mystérieusement intervenu en sa faveur, c'est un vrai miracle qui venait d'avoir lieu avec la présence aussi imprévue que providentielle de son ancien camarade de régiment, Erwin Lehnert, dans le coup piégé de la villa de Marne-la-Vallée.

Où pouvait-il aller? Il se décida, faute de mieux, pour le domicile personnel de Tony Richmond, place Vauban. Pour commencer. Ensuite, on verra. Le matin

était déjà là, le ciel rougissait sur sa gauche, sans se rendre compte François roulait à presque deux cent à l'heure. Une forte envie de dégobiller le travaillait sournoisement.

Arrivé en bas de chez Tony Richmond, place Vauban, François appela celui-ci par son portable pour lui demander de descendre le trouver dans sa voiture et, surtout, pour qu'il apporte « un vieil imperméable usagé », et « un grand chandail, dont il serait disposé à s'en débarrasser ».

—

... c'est que tu fais dans la fripe, maintenant? Nouveau, cela, lui dit Tony Richmond, en lui tendant le paquet contenant ce que François

venait de demander qu'on lui trouve.

—

... charrie pas, l'imper c'est pour que je puisse sortir de la voiture et monter chez toi, le col relevé... tel qu'on m'a arrangé, je ne peux pas me montrer à découvert dans la rue... et le chandail, c'est pour cacher la grande tache de sang sur le siège de la voiture, que des passants risqueraient d'apercevoir depuis le trottoir... heureusement d'ailleurs qu'il fut si tôt, et que les rues soient vides...

—

... allez, montons mon vieux, tu me raconteras tout à la maison... ah, il se fait que pour le moment je ne suis pas seul, mais comme cela tu feras aussi la connaissance de Lise... elle est bien gentille cette gosse, tu verras, mais en même temps une vraie bête féroce, une femme de proie, une vraie, ce qu'à la belle époque on appelait, je crois, une « tigresse »... encore qu'elle n'en a pas l'air, du tout...

—

... mais qui est-elle donc cette Lise, une nouvelle, que je ne te connaissais pas? Tu aères ton harem, tu renouvelles dans les cages? La paille et

tout?

—

... là, surprise, mon vieux, surprise... il n'y a pas que toi qui en ramasses... souvent chance varie, tu verras...

Comme il entrait chez Tony Richmond, François se rendit compte qu'il ne pouvait plus tenir debout, qu'il n'allait pas tarder de s'écrouler. Ainsi se jeta-t-il dans le premier fauteuil, et ferma les

yeux, s'efforçant de respirer profondément; tout lui semblait se mettre à tourner autour de lui, de plus en plus vite.

— ... mais alors, François... cela ne va pas du tout, dis- moi.. . d'ailleurs, avec la gueule en compote que tu as, cela ne m'étonne guère... reste donc tranquille, je te fais un café très fort, avec du rhum... et je t'apporte aussi un casse-croûte au foie gras... bouge pas, attends-moi quelques instants... j'arrive...

Tony Richmond parti à la cuisine, François se rendit bientôt compte que, depuis l'autre bout de la pièce, quelqu'un le regardait furtivement; stupéfaite, apeurée, brûlant de curiosité, une belle grande rousse, habillée en tout d'une chemise d'homme, qu'il reconnut aussitôt comme la jeune épouse d'un fort important homme politique du jour. Elle n'osait pas lui adresser la parole, violemment frappé sans doute par son redoutable aspect de réchappé sanglant d'une usine d'équarrissage clandestin.

Mais Tony Richmond arriva avec un plateau bien garni, et dès que François eut fini de se restaurer, l'amena à la salle de bains.

- ... bon, avant tout un long bain brûlant, et ensuite on verra... je crois que je vais t'installer provisoirement dans une des planques du service, dans un coin tranquille du XIVe, rue d'Alleray... car c'est pour cela que c'est fait, merde... en attendant, si tu t'en sens capable, raconte... depuis le début, et sans rien omettre...

j'espère qu'à présent tu as compris que les cachotteries habituelles ne sont

vraiment plus de mise entre nous... *l'heure de la vérité est là...* nous on n'y peut rien, c'est ainsi... reconnais-le... et tu remarqueras aussi que je m'abtiens de te reprocher le fait que tu m'aies caché l'expédition secrète dont tu viennes de me rentrer en pièces détachées... réduit en bouillie... passons...

Comme tous les grands professionnels, Tony Richmond savait écouter d'une manière *décisive*, étant fait pour > écouter; silencieusement, sans intervenir dans le discours de l'autre, sans faire de commentaires ni poser des questions; de faire entièrement sien le flot des paroles de celui qui se confessait à lui, d'en intensifier même le désir de le faire, de le surexciter, de le porter à l'incandescence; et ce, sans un mot de sa part; par la seule puissance de son regard, de son attention irradiante; hypnagogiquement, en quelque sorte. Et, toujours, jusqu'au bout.

C'est seulement quand François eût fini de parler, que Tony Richmond s'estima en droit d'essayer de conclure : la présence d'Erwin Lehnert dans les rangs de ceux d'en face était un coup de pot absolument inouï, tout à fait providentiel; et que ce sera lui, Tony Richmond, qui, le lendemain, allait se rendre au rendez-vous avec Erwin Lehnert, à la serre d'Auteuil; que dans l'état où il se trouvait à présent, François il n'était pas question qu'il puisse sortir, se montrer dans la rue; par contre, le rendez-vous avec Erwin Lehnert risquait à coup sûr de s'avérer comme une instance décisive, de porter à un renversement total les positions des uns et des autres, apportant un appui inestimable à leur camp, celui de François d'Espart et de Tony Richmond, dans lequel il fallait indure, aussi, Laurence Mercier-Duvernois; normalement, Erwin Lehnert allait devoir livrer à Tony Richmond, le lendemain, la clef ultime du mystère encore inentamé qui entourait les événements de l'appartement sanglant de la rue Oswaldo Cruz; et qu'il fallait donc que, par la suite, ils exploitassent, ensemble, par tous les moyens,

la « source active » que représentait Erwin Lehnert; «... tout est là, absolument », concluait Tony Richmond. Et il ajoutait : «... Erwin Lehnert, je le prends en charge, je le fais prendre en charge par nos services, je le fais même quitter clandestinement la France si c'est nécessaire; on lui trouvera une planque provisoire à l'étranger, auprès d'une de nos ambassades; mais il faut qu'il cause, et il me semble que c'est bien ce qu'il a l'intention de faire... maintenant, les

choses commencent donc, à ce qu'il paraît, à s'arranger pour nous... tout comme à marcher, soyons prêts... ».

Mais ce fut seulement en fin de l'après-midi que Tony Richmond put faire déplacer François dans la planque des services, un grand studio moderne dans un immeuble entouré de beaux jardins sur plusieurs niveaux. Entre temps, Tony Richmond avait dû, aussi, se débarrasser de Lise, affolée par l'état de François, et qui tenait à tout prix *se dévouer*, suppliciée par l'attrait inavouable de l'aventure clandestine, de la violence, de l'inconnu et du « mystère en action ». La bourgeoise en elle — la « grande bourgeoise » — était malade de curiosité, avait sombré dans un état d'excitation éperdue : 1'« envers de l'histoire contemporaine

», se figurait-elle, à la portée de la main, et on la renvoyait chez elle. Comment ne pas enrager? Et pourtant Tony Richmond se montra intraitable.

François passa une nuit de sommeil lourd, profond, obscur, abruti par le analgésiques. Le lendemain, en rentrant de son rendez-vous avec Erwin Lehnert, à la serre d'Auteuil, Tony Richmond en exultait. Les résultats immédiats de sa rencontre avec celui-ci avaient, comme il ne cessait de le dire, « dépassé toute espérance ». Ainsi qu'Erwin Lehnert l'avait déjà confié à François, il était, en effet, un agent de la Sécurité Militaire (SM) ayant pénétré sur ordre de ses

supérieurs, et en prenant des risques considérables, le groupement d'action spéciale, plus que douteux, constitué par celui que François avait appelé le «

responsable idéologique » et qui était, en réalité, l'ex-chef d'escadron de la gendarmerie nationale Eugène Lambrichs, dirigeant, en effet, à présent, une entreprise de « sécurité et de recherches » d'un profil des plus particuliers, travaillant surtout avec les représentations diplomatiques arabes à Paris, et allant fort loin

dans la qualification des services qu'il se reconnaissait le droit de proposer à ses employeurs

habituels, et qui, eux, le rémunéraient en conséquence.

D'après les renseignements d'Erwin Lehnert, les deux , jeunes femmes impliquées directement dans l'affaire de la rue Oswaldo Cruz, Alexia Champetier et Laurence Mercier; Duvernois, travaillaient, ensemble, pour une déviation opérative de la DGSE, qui avait pris sur elle de sensibiliser l'appartement d'Alexia Champetier, rue Oswaldo Cruz, avec les appareillages à la pointe ultime de la sophistication technologique pouvant permettre à celles-ci d'en faire une planque suractivée, dirigée - tout comme l'était, d'ailleurs, aussi, la société de « sécurité et de recherches » d'Eugène Lambrichs — sur le milieu des représentations diplomatiques arabes à Paris (mais d'autres qu'arabes aussi, à l'occasion, dont, récemment encore, celle des Etats-Unis).

Assez étrangement — toujours d'après Erwin Lehnert — ni Alexia Champetier ni Laurence Mercier-Duvernois ne travaillaient pour de l'argent, elles en étaient même, parfois, jusqu'à y aller de leurs propres deniers, quand l'occasion se présentait, étant, toutes les deux, si ce n'est elles-mêmes tout au moins de familles fort riches; non, elles agissaient exclusivement par la fascination du danger et de l'aventure de limite, du travail souterrain, du désir de se prouver à

elles-mêmes quelles étaient secrètement des rouages d'importance d'une société qui, en surface, les écoeurait insupportablement; pour Laurence Mercier-Duvernois, fille et sœur de militaires — son père était amiral, son frère commandait un des bâtiments de pointe de la marine nationale — il se pourrait qu'il y eût, aussi, le goût — l'ancien goût - de *servir*, qui persiste encore dans certaines vieilles familles catholiques, de tradition nationale.

Elles s'étaient donc dévouées avec une ardeur peu commune à leurs tâches spéciales, et cela malgré le caractère quelque peu

répugnant de certaines de celles-ci. Alexia Champetier était précisément en train de travailler — voire de conclure -

sur une liaison - dans des buts d'influence secrète - avec un des fils Kennedy, John John, qui semblait sur le point d'aboutir, et cela malgré le fait qu'il s'agissait d'un jeune mariage, et lui, fort épris, apparemment, de sa jeune épouse. Alors que, de son côté, Laurence Mercier- Duvernois venait-elle de s'engager, furtivement, dans une affaire tout aussi considérable, si ce n'est bien plus encore.

On sait que les structures diplomatiques syriennes, et en général de l'ensemble de l'organisation diplomatique arabe, persistent à reproduire — assez en retard par rapport à l'évolution de l'actualité politique réelle - ce qu'avaient été, en d'autres temps, les modalités administratives spéciales de la diplomatie de combat souterrain direct de l'ancienne Union Soviétique, qui laissait à l'ambassadeur titulaire du poste une situation de représentation formelle, de surface, ne comportant aucun pouvoir de décision réel, pour placer tout le poids politique et activiste de fond sous la responsabilité de ce qu'ils appelaient, eux, le

« contrôleur », celui-ci ayant rang — habilitation — de « deuxième secrétaire d'ambassade », mais qui, lui, était le chef incontestable de la représentation

diplomatique dans son ensemble, en relation permanente et active avec le « centre

» occulte de Moscou.

Or — toujours d'après Erwin Lehnert - le « deuxième secrétaire d'ambassade

» de la représentation diplomatique syrienne à Paris, leur « contrôleur », beau-fils du Chef de l'État syrien, le Général Q+++ H+++, personnalité tout à fait fondamentale pour la conduite actuelle

de la grande politique secrète de Damas, s'était laissé prendre aux rets d'une passion éperdue, fatale, pour Laurence Mercier-Duvernois, dont il avait fait sa maîtresse mais qui, en réalité, le dominait d'une manière de plus en plus effective. Le général Q+++ H+++ , lui même fort bel homme - sa mère était allemande - avec beaucoup d'allure, de volonté, de vision même, personnalité magnétique, puissante, irrésistible, tout en étant conscient des dangers de sa liaison, se refusait obstinément d'y mettre fin, ou tout au moins de la rendre moins voyante, moins « scandaleuse ». Au contraire, il ne fit qu'exacerber ses *provocations*.

\ Cependant, quand vint le moment où les services spéciaux français passèrent directement à l'action, le sommant à une collaboration contrainte et forcée, l'équivalent d'un assujettissement voilé, en produisant comme argument décisif une série de cassettes exhibant ses ébats forcenés avec Laurence - matériel qui, parvenant au Chef de l'Etat syrien, son beau-père, eût eu, en effet, un effet explosif, catastrophique si ce n'est directement mortel pour le général Q+++ H+++

- celui-ci, ayant immédiatement compris que Laurence Mercier-Duvernois, qu'il avait fini par croire aussi passionnée que lui par leur liaison amoureuse, n'avait fait que se jouer, froidement — techniquement — de lui, avait basculé dans un état de rage folle, écumante, destructrice, et d'autant plus terrifiante qu'il s'était imposé le devoir de maîtriser totalement sa déconvenue, de ne rien laisser transpa-

raître au dehors. Aussi chargea-t-il, sur le coup même, Eugène Lambrichs d'organiser la liquidation physique de Laurence, et cela sur les lieux mêmes de leurs exploits passionnels commun, me Oswaldo Cruz, tout en exigeant, aussi, que celui-ci s'arrange pour que cela se fasse dans les conditions les plus scabreuses, comportant des sous-entendus évidents quant aux activités de celle-ci en tant que callgirl, ou plutôt en tant - comme il l'avait dit lui-même - que

« pute de luxe », de « prostituée aux prétentions de jeune fille de famille, pour se faire valoir plus ».

Ayant donc organisé ainsi la liquidation physique de sa maîtresse, Laurence Mercier-Duvernois, le général Q+++ H+++ se réservait en même temps le droit de mettre en piste, de mobiliser un contre-dispositif visant à neutraliser l'utilisation, par les services spéciaux français, des cassettes compromettantes en leur possession, ainsi que leurs velléités de chantage, déjà en cours, à son égard. Et à Tony Richmond de préciser : «... à mon avis, il se faisait des illusions vraiment fallacieuses, et somme toute fort périlleusement inutiles quant à ses possibilités de déjouer le piège tendu par la DGSE... quand on se fait ferrer comme il l'avait été, il n'y a plus rien à faire, il faut marcher... ou alors, n'est-ce pas, il reste le suicide, ce qui ne me paraît pas du tout correspondre au caractère du général... ».

Et en plus de tout, il y a eu la bavure du meurtre d'Alexia Champetier à la place de Laurence Mercier- Duvernois, et cette dernière, ayant vite tout compris, au quart de tour, s'étant sentie - à tort ou à raison - lâchée par la DGSE, choisit sur le coup même d'essayer de disparaître en Espagne, on ne sait toujours pas où, tout en décidant de prendre contact avec les services politiques de l'ambassade des États- Unis à Paris, dans le but de négocier, en échange d'une couverture de sécurité immédiate, ses connaissances, qu'il faudrait croire assez pointues, des

méthodes de terrain et des états de travail actuels de la DGSE; d'où, aussi, la décision de la DGSE de la laisser complètement tomber, pour le moment, dans l'éventualité d'entreprendre, ultérieurement, contre elle, les poursuites qui s'imposent en des cas pareils.

Imbroglia malsain, auquel venait s'ajouter l'inconcevable ingérence de François dans la situation si dramatiquement en cours, et cela au moment paroxystique même de leurs propres développements, à la veille même de la liquidation d'Alexia Champetier, ingérence absolument inexplicable, et prenant de court à la fois Eugène

Lambrichs et ses exécutants de terrain, et les éléments de contrôle sur place de la DGSE, sans parler, ultérieurement, le meurtre d'Alexia Champetier une fois découvert, des étonnements des services de la PJ qui, en toute innocence, se retrouvaient de devant un mystère indéchiffrable et qui, sans doute, pour eux, le restera à jamais.

Or, à présent, d'après les propres renseignements de Tony Richmond, qu'il venait d'avoir à partir de ses propres services, les choses plus ou moins éclaircies, une violente querelle de compétences devait éclater entre les services de la DGSE, dont, en fait, c'était très indiscutablement l'affaire, et ceux de la ST, qui poussaient en avant leurs habilitations exclusives concernant la sécurité intérieure du territoire.

-

... et j'ai aussi appris, par la même occasion, le nom en code que la cellule opérationnelle de la DGSE s'occupant directement de l'affaire du piégeage du général Q+++ H+++ avait choisi pour la désigner... c'était, figure-toi, 1'« opération confidentielle sombre miroir»... n'est-ce pas prémonitoire, vraiment lugubre... précisa Tony Richmond, s'attendant à : surprendre la réaction de François à sa révélation, dont il

savait qu'elle risquait de le troubler profondément.

-

... sombre miroir, en effet... on n'aurait pas pu mieux trouver... depuis le 22 juillet dernier, toute mon existence m'apparaît comme se réfléchissant en un sombre miroir, répondit François.

-

... et comme notre querelle de compétences avec la DGSE

approchait vite de sa limite de rupture, poursuivit Tony Richmond, nous avons fait fort, très fort... nous leurs avons envoyé, comme négociateur, le général Rondeau, et ils ont été forcément donc tenus à se plier, ou de faire semblant de le faire, ce qui, pour le moment, et en ce qui nous concerne, revient carrément au même. Nous avons donc investi la villa de Marne-la-Vallée, et mis en branle le dispositif nous permettant, à terme, de nous assurer confidentiellement des éléments ayant appartenu à l'organisation d'Eugène Lambrichs impliqués dans le meurtre d'Alexia Champetier... quant au sort final du dispositif en action autour de la personne du général Q+++ H+++, cela se passe à présent — d'après ce que j'ai cru comprendre — entre Matignon et l'Elysée... il m'est dans tous les cas d'avis que le général Q+++ H+++ a, désormais, devant lui, une longue période de tourments secrets et d'assujettissement à une certaine volonté souterraine française en relation avec ce qu'il est convenu d'appeler, dans certains milieux spécialisés, la «

ligne géopolitique arabe de Paris »... mais, continua Tony Richmond, il y a quand même un dernier os dans cette affaire, et de taille : et à ce qu'il me semble, cela te concerne directement toi-même... car, ayant appris la disparition de Laurence, sa fuite vers l'Espagne, Eugène Lambrichs, suivant de très près les instructions personnelles du général Q+++ H+++, s'est empressé d'expédier une nouvelle équipe de tueurs à ses trousse, avec l'ordre de se perdre dans la nature, et de la liquider à n'importe quel prix... équipe qui, une fois engagée dans l'action prévue,

n'a plus aucune possibilité de liaison et de contact, et encore moins de contrôle de la part d'Eugène Lambrichs : ils ont à lui courir derrière, et vont courir jusqu'à ce qu'ils l'attrapent et lui fassent son affaire... c'est donc là que je voulais en venir : si tes sentiments à l'égard de Laurence sont toujours ceux que tu prétendais nourrir il y a deux jours, c'est le moment que l'on tente d'y intervenir, pour empêcher que l'opération en cours de sa neutralisation physique ne puisse arriver au bout... pour cela, il n'y a désormais plus qu'un seul moyen : trouver l'équipe de tueurs à ses trousse, et les abattre

avant qu'ils ne l'abattent... or ce que nos services ne peuvent — ou ne veulent — plus faire, toi, personnellement, tu pourrais t'en charger... avec, bien entendu, tout soutien confidentiel de notre côté... voilà où en sont les choses, voilà ce que je pense qu'il me fallait te dire... à toi de choisir, et tout de suite...

En agençant indéfiniment la suite des renseignements qu'ils venaient de pouvoir rassembler là-dessus, cela faisait peut-être déjà trois heures que François et Tony Richmond étaient en train d'essayer d'éclaircir, ne fut-ce que partiellement, le problème des activités clandestines des deux jeunes femmes, Alexia Champetier et Laurence Mercier-Duvernois, du meurtre de la première et de la fuite en Espagne de la deuxième, et maintenant ils commençaient à fatiguer. Ils devaient faire une pause, il n'y avait rien à faire.

Dehors le temps avait changé, le ciel s'obscurcissait à vue d'œil, un petit vent froid s'était levé qui menaçait de tourner bientôt à l'orage, déjà les fenêtres claquaient et, au loin, au-dessus des collines de Saint-Cloud, on voyait les éclairs qui embrasaient soudain les cieux d'un violet sale, et les corbeaux qui s'envolaient.

—

... on va quand même se manger un morceau, dit Tony

Richmont, Lise va arriver d'un instant à l'autre, elle m'a imploré d'accepter qu'elle vienne nous apporter des bonnes choses... j'ai cédé, que veux-tu, je ne pouvais pas faire autrement...

—

... mais alors, dis, c'est du sérieux ton affaire avec celle-ci... je ne te reconnais plus, toi qui avec rage et décision tu . fuyais tout attachement...

,

— ... ah, si tu savais, mon pauvre vieux, à quoi j'en suis

' venu... je veux la faire divorcer, et je l'épouse... tous des victimes que l'on est... je suis fait... fait comme un kosovar qui tombe sur une patrouille de serbes, et j'en redemande...

—... c'est que, sans doute, on ne le sait que trop, c'est toujours les meilleurs qui se font alpaguer, et là, mon pauvre vieux, ton tour semblerait qu'il soit vraiment arrivé... dois-je t'en féliciter? Seulement si tu permets...

VI

LE SERMENT SECRET QUE FRANÇOIS FIT À SA SŒUR JENNY

Le lendemain matin, Tony Richmond vint prendre le petit déjeuner avec François, dans la planque de la rue d'Alleray, où celui-ci se trouvait; très tôt il fit son apparition; il avait l'air apaisé, la nuit semblait l'avoir lavé de toutes les inquiétudes qui le corrodaient la veille; la nuit, et sans doute aussi Lise, sur laquelle il n'arrêtait pas de fantasmer (« tigresse », « grande bourgeoise libérée »,

« inspirée », « perdue de volupté », « âme de petite fille », « amoureuse mystique

», et j'en passe).

Le café était tout à fait excellent, et ils étaient tous les deux des grands buveurs de café.

—

... a-t-on la moindre idée, lui demanda François, de

l'endroit en Espagne où elle aurait pu essayer d'aller se cacher?

—

... non, pas la moindre... si ce n'est que, d'après son père, l'amiral, que nous avons pu contacter, Laurence pourrait avoir gardé certaines relations dans la région de Gibraltar, du côté de la ville nouvelle de Sotomayor, et du Puerto de la Duquesa... et il y a aussi, peut-être, la piste de Franck Banister, l'américain avec lequel tu l'avais aperçue lorsque tu étais allé la première fois à Mane-la-Vallée, pour la revoir, ou la surveiller... les américains ont gardé leurs bases en Espagne, ils peuvent sûrement faire beaucoup pour elle s'ils le veulent...

Mais déjà François avait pris ses décisions, il allait partir pour l'Espagne :

— ... puisque l'équipe de tueurs d'Eugène Lambrichs est pour le moment hors jeu — encore qu'ils peuvent à tout instant mobiliser d'autres éléments à leur disposition, mais peu importe désormais — je vais commencer par rentrer chez moi... je dois y voir certaines choses d'urgence... car ma décision est prise, je pars cet après-midi même pour Madrid... est-ce que tu peux me retenir une place sur l'Iberia, tu me rendrais bien service... si tu veux, on peut se voir à Orly, juste avant mon départ... ah, autre chose... j'aurais bien voulu y amener avec moi Erwin Lehnert, est-ce que tu pourrais négocier cela pour moi... je sais que les temps sont très courts, mais si tu le voulais...

—

... j'essaierai, bien sûr... mais je ne te garantis rien... les militaires sont malgré tout extrêmement montés contre nous, mais je te promets de faire tout mon possible... après tout, nous nous sommes engagés à poursuivre cette affaire ensemble, il faudra voir...

—

... tu essaieras de faire tout ton possible, et surtout même un peu plus...

— ... oui, même un peu plus si tu y tiens...

Ces derniers jours François s'était assez souvent interrogé sur le mystère - on peut sans doute l'appeler comme cela - de l'amitié qui le liait à Tony Richmond.

Car c'est une règle de fer, il n'y a pas d'amitié qui tienne avec un flic. Or Tony Richmond était avant tout un flic, même si c'était un grand flic, un flic supérieur comme l'avait appelé François. Mais il y avait en lui, aussi, le souvenir encore vivant - bien enfoui, cependant, bien dissimulé, peut-être volontairement - des années de leur jeunesse, qui, pour eux deux, étaient aussi les années de l'armée.

C'est que sans doute l'âme militaire de Tony Richmond était finalement et malgré tout plus forte, en lui, que sa nouvelle âme de flic. D'ailleurs, la manière inhabituellement engagée, militante — sacrificielle pourrait- on même dire, si l'on s'entendait bien sur le sens du terme — de ses activités secrètes de grand flic prouvent chez lui une disponibilité tout à fait supérieure, une classe, d'emblée, différente. Tony Richmond est un grand seigneur qui sait très bien effacer ses traces.

Depuis longtemps déjà François avait compris qu'il lui fallait lui faire entièrement confiance, ce que l'on appelle une *confiance aveugle*.

François quitta donc, discrètement, la planque spéciale de la ST, me d'Alleray, et rentra, seul, chez lui, hameau Boileau.

Une fois sur place - plusieurs appels téléphoniques 1 attendaient sur son répondeur, mais silencieux, comme si 1 on n'avait appelé que pour vérifier s'il était là - François se mit à tourner un peu dans l'appartement comme si, soudain, il ne savait plus tellement ce qu'il voulait et, ensuite, s'habillant tout en blanc, entassa des choses dans un grand sac de voyage en toile et s'arrêta, réfléchissant, devant le téléphone.

Finalement, il appela sa sœur Jenny, qui heureusement se trouvait bien chez elle. «... C'est moi, lui dit-il, tu vas bien? Quelle impudente chaleur, n'est-ce pas...

écoute ma chérie, je m'embarque incessamment pour Madrid, et alors j'ai pensé qu'il me faut t'appeler pour te dire quelque chose... quelque chose de la plus extrême importance, vois-tu... aussi je te le dis abruptement : je m'en vais en Espagne pour tenter de sauver la vie d'une jeune femme qui se trouve en danger de mort... on veut attenter à sa vie, on veut la tuer... une jeune femme qui s'appelle Laurence Mercier-Duvernois, tu as je suppose récemment dû entendre parler d'elle... enfin, je ne sais pas... or cette jeune femme, Laurence, je l'aime éperdument. .. c'est la seule femme que j'ai vraiment aimée de ma vie, et s'il lui arrivait malheur, si je ne suis pas capable de la sauver, d'empêcher qu'on l'abatte, j'ai décidé de me tuer moi-même, j'évite le mot suicide, qui me paraît singulièrement scabreux... tu es donc, ma chérie, le seul être en ce monde dont je me sens encore proche, infiniment proche... alors j'ai pensé qu'il fallait que je te le dise, que tu saches quel est mon secret, mon dernier secret peut-être... je suis, je te supplie de me croire, on ne saurait pas plus calme, on ne saurait pas plus lucide, mais, aussi, on ne saurait pas plus décidé... je sais très bien ce que je veux, ce que je suis en train de tenter de faire, et ce que dans tous les cas je ferai... c'est une volonté de fer qui m'emporte en avant, rien ne m'arrêtera... mais en même temps tu sais, à présent, quelle suite j'entends donner à tout cela si j'étais malgré tout amené à rater mon coup; s'il ne m'étais pas donné de pouvoir sauver la vie de Laurence... sait-on jamais, le destin c'est le plus souvent comme s'il nous fallait regarder dans un sombre miroir... »

—

... non, non, attends... écoute-moi, François, s'écria, alors, Jenny... écoute-moi... tu viens de me dire que tu me confies ton secret, ton dernier secret peut-être... mais dans ce cas permets-moi, aussi, de te dire quel est mon

dernier secret... mais non, non, je ne peux pas te le dire, tout te dire, là, tout de suite... pas comme cela, non pas comme cela... alors, écoute-moi bien François mon chéri, écoute-moi bien : je ne t'ai de toute ma vie rien demandé d'important, laisse- moi donc te faire, à présent, une demande à laquelle, crois- moi, crois-moi je t'en supplie, je tiens plus qu'à ma vie, infiniment plus... il faut que tu me jures, non, que dis-je, il faut que tu me donnes ta parole, que tu t'engages sur l'honneur, que, si jamais tu étais amené à prendre la décision négative dont tu viennes de me parler, tu n'en feras rien avant de m'avoir vue une dernière fois... comme j'ai moi aussi un grand, un très grand secret même à te confier — car ce n'est qu'à toi seul que je doive le faire, et à personne d'autre en ce monde - tu dois accepter de m'entendre te le dire, moi- même, de vive voix... promets-le moi... quelle que puisse être par la suite la marche fatale des choses, tu viendras me voir avant de faire quoi que ce soit dans le sens de ce que tu as voulu m'en parler à présent...

promets-le moi, oui, je t'en supplie, promets-le moi... car toi seul, à la fin de tout, tu peux, tu dois même connaître mon grand secret à moi... le grand secret de ma vie, le secret aussi de ma mort, de ma mort secrète de tous les jours de ma vie, depuis tant d'années...

—

... oui, je te le promets ma chérie, oui je te le promets, répondit François, après quelques instants d'hésitation... oui, je m'y engage sur l'honneur, et tu sais que j'ai toujours tenu mes engagements d'honneur... je viendrai te voir, quoi qu'il advienne... au revoir donc ma chérie, à bientôt je l'espère... et saches que je penserai beaucoup à toi... tout le temps je penserai à toi...

Arrivé à Orly, François eut la surprise d'y trouver non seulement Tony Richmond, mais aussi Erwin Lehnert, que celui-ci était parvenu à trouver là où il se

cachait juste à temps pour pouvoir obtenir qu'il puisse accompagner François en Espagne, chargé, ainsi, en quelque sorte, par les siens, par ceux de la SM, d'une mission confidentielle en marge de son travail habituel.

En attendant l'embarquement, un violent orage éclata, de la manière la plus inattendue - ces derniers jours, c'était tout le temps comme cela, l'orage se déclarait d'un seul coup, pour s'en aller, aussitôt, comme il était venu — le ciel brusquement rempli de ténèbres et de feu, la pluie tombant à verse, comme avec des rafales de plombs, un vent glacial s'était levé qui balayait tout devant lui, avec une rage aussi soudaine qu'inexplicable; pour qu'un quart d'heure après, tout revienne à la normale, le soleil brillant de la plus belle, l'azur éclatant du ciel lavé de toute tentation d'obscurcissement.

François, dans la brusque venue de cet orage, se plut à y voir un signe de bon augure, et il le dit aussi à Tony Richmond et à Erwin Lehnert qui, tous les deux, lui répondirent avec un sourire entendu. Et il y eut des adieux assez ambigus, cachant difficilement les appréhensions, l'angoisse qui les hantait tous, et qu'aucun ne se résignait à reconnaître.

Pendant le vol, alors que le soleil déclinait déjà et qu'ils devisaient tranquillement en chuchotant entre eux, Erwin Lehnert se décida, non sans avoir longtemps hésité, à parler à François de ce qu'il avait sur le cœur, qui lui pesait péniblement.

—

... allons, mon capitaine, c'est pas la peine de le cacher... je sais moi pourquoi tu restes si sombre, malgré tes efforts pour le dissimuler, pour donner le change...

—

... dis donc, Erwin... je te prierai de ne plus me donner du

mon capitaine... il y a belle lurette que je ne le suis plus ton capitaine...

—

... qu'est-ce que cela peut vraiment faire, pour moi tu seras toujours mon capitaine... moi j'ai une longue mémoire, je n'oublie jamais rien...

alors, comme je te le disais, je sais pourquoi tu es tout le temps si sombre... c'est que tu crois que tu ne trouveras pas ta paix avant d'en avoir fini avec tous ceux qui ont été de la tuerie de la jeune femme, Alexia Champetier, qu'ils s'étaient faite à la place de l'autre, ta chère Laurence... or là, je veux t'affranchir, moi : tu l'as déjà crouni, celui qui s'était vraiment chargé du coup... c'était Carlos, le bognoul auquel tu as fait le coup du pied dans la poitrine, dans le sous-sol de la villa de Marne-la-Vallée... c'est bien lui qui l'avait tuée, Alexia Champetier, moi je faisais le pet dehors... la veille déjà, nous t'avions suivi quand tu étais sorti de l'appartement de la rue Oswaldo Cruz... on n'en finissait plus de se demander qui tu pouvais bien être, ce que tu étais venu faire là, envoyer par qui... de quel autre groupe tu fais partie... au sujet d'Alexia Champetier, tu sais... je n'avais strictement pas le droit d'intervenir, ma mission était celle d'être sur place, de voir ce qu'ils faisaient, ce qu'ils voulaient... c'est tout... pas la moindre initiative de ma part, rien...

— ... là, oui, mon vieux... tu viennes de m'enlever un lourd poids du cœur... il n'empêche qu'ils restent encore les autres, Eugène Lambrichs et sa nouvelle équipe de tueurs... ainsi que le grand patron dans l'ombre, le général Q+++ H+++

lui-même... c'est peut-être de la folie furieuse, je ne l'ignore pas, mais crois-moi je n'aurai de cesse avant que je ne me les farcisse tous... c'est mon pacte occulte avec le Diable, ou peut-être avec Dieu lui-même, va savoir... leurs cadavres, il me les faut tous, l'un

aux côtés de l'autre, comme à l'abattoir... je n'y peux rien, c'est ainsi...

j — ... je ne dirais pas que je ne te comprends pas, non, je ne le dirais pas... je suis de toutes les façons entièrement à tes côtés dans cette affaire, tout comme, je le crois bien, Tony Richmond... lui aussi c'est un bon, des comme on n'en fait plus... il n'y a plus la race, elle s'est éteinte... mais avec ton permis, il me semble qu'il y a une autre chose encore, dont il me faut t'en parler, tu m'excuseras... c'est ce que tu ne t'es peut-être pas encore rendu compte à quel point Laurence Mercier-Duvernois ressemble à votre propre sœur, Jenny... que c'en est vraiment troublant, on dirait pour le moins des sœurs... ou bien alors, il faut penser à des histoires d'occultisme, du dédoublement des êtres, à des choses surnaturelles, qui font peur... est-ce que tu me comprends, je suis on ne saurait pas plus sérieux, tu dois me croire... tout cela commence à prendre une allure spéciale... et quand je dis spéciale, n'est-ce pas... je me comprends...

—

... mais voyons, Erwin, qu'est-ce que tu me racontes là...

mais après tout, pourquoi pas... tu as peut-être finalement raison... que c'est étrange, je ne m'en étais en effet pas rendu compte, du tout... mais à présent que tu m'en as parlé... oui, cela m'apparaît à moi aussi comme une assez troublante évidence... j'y réfléchirai... Laurence et Jenny, Jenny et Laurence, c'est tout comme... je ne sais vraiment quoi en penser... sur le coup même, j'en suis tout interdit...

—

... cela doit bien vouloir dire quelque chose, cette ressemblance si... comment dire, si surnaturelle... il y a quelque chose là, après tout...

on ne sait jamais, il faudra voir la suite... il y a parfois de ces rencontres, de ces accointances du destin qui laissent rêveur... et,

en l'occurrence, cela me semble bien être le cas... songes-y mon capitaine... peut-être même que toute cette affaire qui nous mobilise à présent, le meurtre de la rue Oswaldo Cruz et tout cela, n'en

est en fait que le vestibule de ce qui doit en venir après... plus tard, quand les choses auront vraiment mûri... quand tout sera prêt...

Une fois arrivés à Madrid, ils descendirent au *Velasquez* — pour une nuit —

et aussitôt leurs affaires déposées dans leurs chambres et la douche de rigueur prise, ils sortirent dans la grande nuit madrilène, agitée, torride, parfumée, invitant follement à l'aventure dangereuse, à l'inconnu, à tous les débordements rêvés ou auxquels on n'ose même pas rêver. L'air était brûlant, on sentait, derrière toute chose, une profondeur secrète, une invitation, un souffle retenu par l'attente de ce qui à tout instant risquait de se donner à vivre, et même éventuellement à mourir, d'une manière aérienne, élégante, limpide, mais dont on sentait la violence comme une haleine chaude, intime, douceuse, à la fois attirante et équivoque, un peu scabreuse quand même; on comprenait vite quel envoûtement que cela était, et quel danger aussi, mais comment s'en abstenir; comment ne pas se laisser prendre.

Ainsi va la perdition, comme un coup de couteau que l'on attrape au coin d'une ruelle pleine d'ombre, comme un rêve, comme l'appel terrifiant d'un beau visage, d'une pâleur extrême, à peine entrevu dans l'entrebâillement d'une porte cochère.

— ... attention à la nuit madrilène, elle est dangereuse comme un glissement somnambulique le long d'une corniche incertaine... avant toute autre chose, dit François, on va rendre visite à don Ceferino Cortez y Malagar... on est obligés à le faire, il faut que l'on se remette dans le bain, et il faut aussi que l'on trouve du matériel... on va donc faire ' un tour à sa boîte, *El Caballero de Plata*... tu verras,

don Ceferino Cortez y Malagar, truand de haut vol - de très . haut vol
- patron -

sans doute en première couverture - de la boîte la plus huppée de Madrid, marqué avec une jolie américaine, Jennifer- elle n'a peut-être même pas vingt ans, cette catiche de super-luxe - est en même temps un de nos ' plus vieux camarades de

combat des années héroïques, si tu vois ce que je veux dire... il est de la classe introuvable d'un ony Richmond, et là c'est tout dire, n'est-ce pas... tu m'as j compris... avec lui, on est entre nous, il est des nôtres à part ! entière... il l'est et, je le sais, il le restera jusqu'à la fin... on ' est comme ça, nous autres les derniers...

Or, à peine se firent-ils admettre au *Caballero de Plata*, que François et Erwin Lehner basculèrent tout droit aux j Enfers : un bruit apocalyptique - ce que l'on y appelait, sans i doute, de la musique, mélange hallucinant de techno et de ; rock hard - englobait, faisait tanguer en masse, gigoter spasmodiquement, comme sous les assauts d'une mer déchaînée, ; entrée en folie, une foule en pleine démence, sautant sur ' place, hurlant, s'empoignant avec rage et indifférence à la fois, rendue déjà inconsciente, bestialisée, crétinisée, le tout dans l'impitoyable tournoiement des spots aveuglants, dans l'odeur âcre de la transpiration forcée, des parfums équivoques, de ceux qui ont la faveur aguichante des putes d'occasion, jusqu'aux lourds relents d'alcools forts et des effluves de la marijuana et d'autres saloperies du même genre, le tout sur fond de cadavres en décomposition avancée; puanteur d'égouts bouchés et de fosse commune clandestine, dans laquelle on ne survivait qu'en dégénérant, en état de sous-asphyxie permanente; et de cette nappe stagnante, des cris frénétiques jaillissaient de temps en temps, comme des sombres éclairs.

Après avoir traversé laborieusement, et non sans péril, ce magma infrahumain en effusion infernale, François et son camarade Erwin Lehnert parvinrent, en empruntant un étroit escalier dérobé, et fort

raide, situé derrière le bar qui scintillait de ses mille lumières, au deuxième étage, aux bureaux privés de la direction, où ils étaient attendus par don Ceferino Cortez y Malagar en personne, qui leur fit la belle amitié de s'y trouver accompagné par la jeune Jennifer, qui, souriante, excitée, servit aussitôt le champagne.

Le bureau personnel de don Ceferino provoquait non pas l'étonnement, mais la stupéfaction : on s'y serait cru brusquement ramené d'un demi-siècle en arrière, autour d'une immense toile à huile au cadré doré d'Alphonse XIII en uniforme blanc d'été tout y était d'origine, datant des débuts du XXe siècle royal espagnol, meubles, tapis, miroirs, rideaux, lustres, peintures, verreries et photos, d'un goût absolument parfait et d'une authenticité, d'évidence, non moins parfaite. C'est que don Ceferino Cortez y Malagar vouait ouvertement un culte obsessionnel à la mémoire d'Alphonse XIII, de la « décade merveilleuse » espagnole des années 1920-1930, les années de la dictature du général Miguel Primo de Rivera, père de José Antonio, pendant lesquelles s'était épanoui le règne à la fois précaire et fastueux d'Alphonse XIII. Allongés sur un vaste tapis bordeaux en haute laine, deux jeunes dobermanns surveillaient attentivement les nouveaux venus tout en faisant semblant de sommeiller. Et aussi de grands bouquets de fleurs fraîches, partout, et le champagne servi, par Jennifer, lentement, dans une cristallerie aux feux changeants, qui fascinaient.

Bel homme, don Ceferino, grand, mince, brun, les cheveux un peu trop longs quand même, était habillé d'un smoking blanc, alors que la jeune Jennifer n'était, pourrait-on dire, pas habillée du tout, presque nue sous sa mini robe du soir violette qui, décollée à outrance, lui couvrait à peine le haut des cuisses tout en lui laissant à l'air les épaules et le dos. Mais elle était fort charmante avec ses longues jambes minces et sa chevelure flamboyante, avec ses taches de rousseur et ses grands yeux verts, avec ses gestes au

ralenti, sophistiquée au possible et cependant rieuse, espiègle, ne pouvant pas trop cacher sa jeunesse ni les émouvants travers de

celle-ci. Une terrible passion unissait ce couple étrange, dont il était hors de doute que don Ceferino maîtrisait la conduite et les secrets, peut-être assez redoutables.

Toute vie privée, en Espagne, dissimule un abîme, il ne faut pas en douter. Les hommes, après avoir échangé les *abrazos* de rigueur, attaquèrent directement, François faisant un exposé succinct mais relativement exhaustif sur l'affaire qui les amenait en Espagne, en livrant y inclus les renseignements concernant la possible planque désespérée de Laurence dans la région de Gibraltar, du côté de la ville nouvelle de Sotomayor ou dans les environs du Puerto de la Duquesa.

Don Ceferino semblait assez songeur, s'abstenant de tout commentaire. A la fin, il dit : «... Je comprends qu'il vous faut quitter Madrid dès demain matin, que vous n'avez plus un seul instant à perdre... je vais faire quelques coups de fil, j'y passerai la nuit s'il le faut... mais je ne pense rien pouvoir ' vous garantir pour le moment... tout, pour vous, dépend en , bonne partie de la chance... et la chance on l'a ou on ne l'a ! pas... je suppose aussi qu'il vous faut du matériel... quant à cela, il n'y a pas de problème, j'ai tout ce qu'il vous faut... il reste le problème de mes contacts personnels là-bas, sur place, dans la région de Gibraltar... là-dessus, venons tout de suite aux faits : un de mes hommes tient en effet une boîte d'importance au Puerto de la Duquesa, précisément... quelqu'un qui entretient des relations très suivies avec Tanger... je suis d'avance certain qu'il pourra parfaitement vous éclairer sur tout ce qui se passe là-bas, dans la région... il s'agit d'un ancien légionnaire, Pedro Zubrowski, un polak... un vrai dur... son établissement, qui est en réalité un boxon clandestin, s'appelle *La Madrugada Verde*... je vais l'appeler tout à l'heure, et vais lui donner toutes instructions vous concernant... fiez-vous à lui, c'est un de mes meilleurs, je l'ai vérifié

en maintes occasions... quant au matériel, je peux vous filer deux Korber autrichiens 9

millimètres court, avec quatre chargeurs supplémentaires chacun... je crois que c'est la meilleure arme du genre existant actuellement dans le monde, et il est pratiquement impossible de l'avoir... et maintenant, mes chers camarades, amusons-nous un peu, ou tout au moins faisons un peu semblant de le faire, buvons avec grâce quelques coupes ensemble... plus tard si vous voulez j'enverrai Jennifer chercher deux minettes de super-luxe pour quelles égayassent gentiment votre fin de nuit... alors, mon cher François, racontez-moi tout de votre vie, tout ce que vous avez pu faire ces dernières années... et laissez-moi vous le dire, je pense beaucoup à vous... oui, mon cher, vous ne saurez pas vous figurer à quel point je regrette qu'il y a trois ans vous ne vous étiez pas établi à Madrid, ainsi que vous manifestiez alors le désir de le faire... tiens, va, il y a déjà trois ans de cela, c'est à ne pas y croire... comme ce putain de temps il passe... mais on ne le sait que trop, tout le monde rêve de s'établir à Madrid, et personne ne le fait, jamais... Madrid est une ville à laquelle on rêve, mais où l'on hésite de s'établir... Madrid n'est qu'un rêve, le rêve d'une longue nuit d'été... une nuit de folie et de volupté, mais hors du temps, et hors de ce monde... la ville royale par excellence, la ville magique des Bourbons... cela, nous sommes heureusement encore quelques-uns à l'avoir compris... mais rassurez-vous, dans la nouvelle Grande Europe de nos prochaines années, Madrid saura retrouver sa vraie place... »

François et Erwin Lehnert restèrent presque trois heures encore avec don Ceferino et Jennifer, qu'elle savait fort bien tenir le champagne, en parlant avec à la fois beaucoup de ferveur et beaucoup de désinvolture feinte des choses les plus secrètes de leur vie et de leur propre amitié, intacte celle-ci, et qui le restera. Car toute grande amitié est un pacte que l'on vous impose de l'extérieur, une prédestination occulte. L'amitié, comme on le voit, tient une place de choix dans

ce récit; ce qui est un signe.

Et comme ils partaient, Jennifer descendit pour leur amener deux jeunes filles d'en bas, avec lesquelles ils se rendirent au *Velasquez*, dans la voiture avec chauffeur de don Ceferino, une Rolls gris bleu métallisé, l'une ayant à peine seize ans, et l'autre dans les dix-huit, Vera et Andy, des andalouses comme leurs noms ne l'indiquait pas, avec lesquelles ils se déchaînèrent, ensemble, jusque vers les neuf heures du matin - sans avoir donc, finalement, pas dormi un seul instant, de toute la nuit - quand il leur fallait se remettre au travail qu'ils avaient encore à faire à Madrid. C'est ce que l'on appelle, avec une expression de la « belle époque

» et un zeste de nostalgie, « les nuits blanches de Madrid », rituel auquel on n'échappe pas.

' François, malgré tout, n'avait pas pu s'abstenir de penser, pendant toute la fin de la nuit, à un épisode ayant eu lieu pendant qu'ils se trouvaient, tous ensemble, dans le bureau de don Ceferino, qui concluait, précisément, à ce moment- là, ses propos lyriques concernant leur amitié, les sentiments qu'il nourrissait à l'égard de François : «... et puis dites- moi, mon cher François, je m'en vais vous faire une offre de service, je viens d'y penser à l'instant même, disait don Ceferino... je m'y engage formellement, avait-il ajouté... je suis ' à l'heure actuelle très confidentiellement en pourparlers avancés avec une grande entreprise allemande d'investissement extérieur... des pourparlers concernant le montage i d'un réseau de lignes aériennes reliant l'Espagne à l'ensemble de l'Afrique du Nord... Alger, Maroc, Tunisie, Libye, ; Soudan, Égypte... *Aerolíneas Mediteraneas Espagnolas*, l'AME... et si pour le moment c'est encore un secret, ce ne ! l'est pas pour vous, au contraire : l'affaire est presque déjà conclue, on doit signer sous vingt-quatre heures... aussi, quelque sera l'issue de votre actuelle

affaire de sauvetage de cette jeune femme que vous supposez se planquer quelque part de Gibraltar, et qu'une équipe de tueurs suit à

la trace, je vous offre déjà, d'avance, la direction générale de l'AME, des *Aerolíneas Mediteraneas Espagnolas* pour une première période de six ans... vous me connaissez assez, mon cher

François, pour savoir que si je m'engage à faire une chose, je m'y tiens... mon offre est valable, bien entendu, si vous vous établissez à Madrid pendant toute la durée de votre mandat... réfléchissez-y, c'est une occasion que l'on ne rencontre pas tous les jours... et sachez-le surtout, si je le fais, si je vous propose cela, c'est en fait uniquement pour vous avoir avec nous à Madrid... que voulez-vous mon cher, on vous aime... demandez donc à Jennifer si je ne lui parle pas souvent de vous... quand cela me vient, c'est comme une vraie crise de dépression, le cafard me prend à la gorge... »

En descendant donc le matin dans le hall de l'hôtel, François et Erwin Lehnert eurent la surprise d'y trouver Jennifer, qui les y attendait, avec, de la part de don Ceferino, deux adresses supplémentaires à vérifier en priorité, là-bas sur place, dans la région du Puerto de la Duquesa, Laurence ayant pu, d'après les renseignements que don Ceferino avait su recueillir durant la nuit, y chercher effectivement asile, alors que l'équipe de tueurs à ses trousses pouvait, de son côté, l'y intercepter également, une fois sur les lieux.

D'après les renseignements que venait ainsi de leur transmettre don Ceferino, il s'agissait, avant tout, d'une clinique de désintoxication pour drogués au stade terminal, la clinique *Serenidad*, tenue par un médecin suisse, le Dr Adolfo Neuhaus dans le haut du pays, à Castellon el Alto, établissement ultra-huppé, de classe internationale, mais dont la réputation dissimulait, sous sa façade de

respectabilité ombrageuse, hautaine, des dessous singulièrement douteux si ce n'est même criminels, dans tous les sens du terme et même — et peut-être surtout

— dans le premier sens de celui-ci.

Il y avait aussi, ensuite, la propriété d'un richissime anglais, le jeune héritier dissolu d'une importante fortune dans l'électronique, James Vesper Willoughby, à Los Ferreos, villa *Maragarita*, où celui-ci s'amusait depuis des années à recevoir en permanence le gratin interlope du grand pognon et de la sous-culture européenne actuelle, dépravée et subversive, qui s'active à faire la mode du jour tout en ne

réussissant qu'à alimenter par en dessous la grande conjuration en piste pour la prochaine liquidation de la société occidentale depuis longtemps déjà à l'agonie

: la villa *Margarita* était, en effet, un des bunkers suractivés du front actuel de l'auto-dissolution en marche d'une civilisation invitée à disparaître, d'urgence, de la face de la terre. Et qui, en plus de tout, ne savaient même pas ce qu'ils étaient en train de faire, ou plutôt qu'on leur faisait faire, « médiumniquement ». Drainant, dans la région même où l'on savait que Laurence risquait d'être allée chercher refuge, des quantités impressionnantes de jeunes gens plus ou moins interlopes venus de tous les coins de l'Europe et des États-Unis, les deux endroits signalés par don Ceferino étaient en effet des foyers

1 de fixation pour toute recherche à entreprendre sur place pour retrouver la trace de celle-ci, tout en n'oubliant pas un seul instant qu'il s'agissait, en fait, d'une course de vitesse ; entre eux-mêmes et l'équipe de tueurs lancée à ses trousses. C'est par là qu'il leur fallait commencer leurs investigations, i aveuglement, en désespoir de cause, misant tout sur la chance et même, faut-il le craindre, sur la chance seule.

Ce même matin, il leur fallait encore passer voir un autre contact madrilène prévu, le Père Martin Acevedo y Genscher, de la Société de Jésus, le propre frère de l'actuel Chef de la Province Espagnole de la Société, et lui-même responsable du service de renseignements politiques clandestin de celle-ci pour toute

l'Espagne. Celui-ci, ne pouvant pas les recevoir, pour d'évidentes raisons de sécurité et de discrétion, à la maison madrilène de la Société, ils étaient convenus d'un rendez-vous, pour les dix heures du matin, au palais de la princesse Sturdza, place Nunez de Bilbao, une des grandes amies mondaines du Père Martin Acevedo y Genscher et, par ailleurs, et sans aucun doute, une des pointes d'appui extérieurs de la Société ainsi qu'un de ses plus importants canaux actuels d'influence en Espagne, car on la savait familière de l'entourage immédiat du roi Juan Carlos.

Le Père Martin Acevedo y Genscher les reçut donc au palais Sturdza, dans un petit salon blanc et or, qui donnant sur ses jardins intérieurs, montrait, par ses fenêtres grandes ouvertes, ses longues rangées de rosiers lourdement chargés de fleurs jaunes et rouges, vision, dans le grand matin ensoleillé, presque paradisiaque.

Et de nouveau François dut exposer les raisons de leur présente descente en Espagne, sans rien cacher à l'attention de plus en plus éveillée du Père Martin Acevedo y Genscher, auquel le liait — tout comme avec don Ceferino Coertez y Malagar — des vieilles complicités politiques et autres que l'on pourrait dire abyssales, car elles allaient jusqu'au fin fond des dessous occultes de la récente histoire européenne dans ses dimensions les plus décisives (on n'a pas encore eu l'occasion de parler, sérieusement, de la double vie de François d'Espart, de certaines de ses activités inconnues de tous, et même de ceux qui n'eussent pas dû ne pas les connaître).

Et au Père Martin Acevedo y Genscher de parler, en conclusion, lui aussi, tout comme don Ceferino Cortez y Malagar, de la chance, dont il disait que les choses étant ce qu'elles semblaient être, il leur fallait compter, surtout, sur la chance, faire confiance à la chance. « Quant à la Divine Providence, ajouta-t-il, elle suivra ses propres chemins, dont nous autres nous ne saurons rien. Les chemins de la Divine Providence, quoi que puissent en penser certains, restent, toujours, interdits à notre intelligence, gardés à part, occultes ».

Il s'empessa néanmoins de leur fournir un certain point d'appui dans la région du Puerto de la Duquesa, qui, d'après lui, pourrait bien s'avérer, sur place, tout à fait décisif, à savoir le Père Luis Saenz, supérieur de la *Comunidad del Sagrado Corazon de Jesús y del Corazon Immaculado de Maria*, communauté installée à Ventador el Viejo, dans la montagne, le Père Luis Saenz étant censé de

« tout savoir, absolument tout, de ce qui se passe dans le pays, y inclus les choses les plus dissimulées, les secrets que l'on eût voulu les mieux gardés... il est là pour cela, le Père Luis Saenz... », devait-il conclure.

Le Père Martin Acevedo y Genscher les amena ensuite faire une brève visite de courtoisie à la princesse Sturdza dans ses appartements personnels, que François pria de bien vouloir porter son salut au Roi Juan Carlos, auquel, de passage à Madrid, il ne pouvait pas ne pas transmettre ses plus fidèles respects.

Cela arriva à une quarantaine de kilomètres de Madrid. Ils s'étaient arrêtés pour faire le plein, à un poste d'essence situé sur une hauteur isolée, à la sortie d'un village qui blanchissait sous le soleil. Vers les trois heures de l'après-midi, sous un ciel immense, sans un seul nuage.

François était allé aux toilettes, et il s'apprêtait à en sortir, quand il sentit que quelque chose n'allait pas. Par la porte entrebâillée des toilettes, il vit qu'une autre

voiture venait de s'y arrêter, parallèle à la leur, et qu'Erwin Lehnert se tenait debout, les deux mains sur la tête. Un type le braquait avec une Uzi réduite, et il vit qu'il y avait aussi un autre, derrière, ainsi qu'un troisième qui, le flingue à la main, essayait de voir où il était passé lui, François; et comme celui-ci regardait vers les toilettes, François le reconnut aussitôt, c'était Eugène Lambrichs, tout de blanc vêtu, avec des lunettes noires.

François sauta dehors par la fenêtre de derrière, et alla se cacher dans les rangées de maïs qui s'étendaient loin derrière les toilettes, et dans lesquelles le vent soufflait avec un violent bruit métallique, ininterrompu, assourdissant.

S'y éloignant d'une quinzaine de mètres, il s'accroupit et tira deux fois de suite : la première balle abattit celui qui braquait Erwin Lehnert, et la deuxième blessa Eugène Lambrichs, qui répondit au jaugé, en tirant trois fois dans la direction d'où il avait entendu venir les deux coups de François; celui-ci, sans s'arrêter, tira encore trois fois, et là il l'eût en plein, en lui faisant exploser la tête, à Eugène Lambrichs, qui s'en trouva aussi projeté en arrière, avec force, d'un seul coup. François, cependant, se tenait toujours à l'abri, derrière les rangées du maïs, que le vent faisait s'agiter en continuité, violemment.

Le troisième type plongeant par terre, derrière leur voiture à eux, Erwin Lehnert, tirant une rafale de quatre coups par dessous les deux voitures, ne le manqua pas. «... tu peux te montrer, s'écria-t-il à l'intention de François... je viens de me le farcir celui-là aussi, c'était le troisième... on les a tous eus, c'est fini...

allons voir... ».

L'échange de coups de feu n'avait pas duré plus de trois ou quatre minutes, et maintenant tout était fini, comme venait de le dire Erwin Lehnert.

Un profond silence s'y déclara alors sur les lieux, comme une grande dalle

d'air qui se serait soudain posée sur eux, essayant de les immobiliser sous sa masse translucide, vibrante encore, invisiblement présente-là, terrifiante.

Laissant les choses en l'état, ils s'en allèrent sans toucher à rien, reprenant le chemin de Madrid où ils allaient pouvoir s'y perdre,

évitant ainsi de se faire contrôler, sur les routes, par la Guardia Civil, une fois l'alerte donnée, ce qui n'allait pas tellement tarder.

En fait, ils ne risquaient rien, il n'y avait pas la moindre trace de leur passage

; « ni vu ni connu », le vrai idéal.

—

... Ils avaient dû nous trouver depuis Madrid, et ils nous ont suivis en guettant le meilleur moment... ils comptaient nous flinguer à la première occasion... cet Eugène Lambrichs, c'était, lui, un ultra-rapide, il n'y a pas à redire... mais pour ce que cela lui aura servie... » disait Erwin Lehnert, qui conduisait, et il ajouta : «... le pompiste aussi a salement morflé... je crois qu'il est passé... putain de misère, le pauvre mec...

—

... Oui, toute l'affaire c'est décidée en quelques secondes, répondit François... on a eu une chance folle, enchaîna-t-il, et j'espère bien que cela durera...

Ils passèrent la nuit à Madrid, enfermés dans leurs chambres de la Residencia don Ramon de la Cruz, pour repartir le lendemain matin, par un autre itinéraire, faisant un grand détour pour laisser de côté le voisinage de l'endroit où s'était passée leur rencontre meurtrière de la veille, où les contrôles battaient sûrement leur plein. Ils avaient perdu une journée, mais au moins s'étaient-ils reposés, ils en avaient grand besoin.

L'élimination d'Eugène Lambrichs et de sa nouvelle équipe de terrain avait, à mieux y réfléchir, quelque chose quand même de fort imprévu, d'« anormal », on

avait de la peine à vraiment y croire : cela s'était passé en quelques secondes, comme un rêve, et alors que l'on ne s'y attendait pas.

Et un autre problème se posait aussi : comment Eugène Lambrichs avait-il fait pour trouver leur trace, pour les intercepter à Madrid sans qu'eux-mêmes ne s'en rendissent pas compte du tout? Oui, comment? Par quelles complicités dissimulées?

VII « LE TANGO À KALI »

Une fois arrivés sur place, à Puerto de la Duquesa, et ayant pris contact avec Pedro Zubrowski, à son bar *La Madrugada Verde*, sur le front de mer, qui leur avait vite fait trouvé un hôtel situé à Puerto de la Duquesa même, et ce malgré les sollicitations scandaleuses de la saison qui battait son plein, François avait décidé qu'ils allaient investir, le soir même, discrètement, le domaine de James Vesper Willoughby, la villa *Margarita*, où celui-ci venait d'annoncer qu'il allait donner une *fiesta grande*.

François se le tenait pour lui, mais il avait trouvé, dès qu'il en avait fait sa connaissance, que Pedro Zubrowski était plus ou moins le double d'Erwin Lehnert, qui, lui, ne semblait se douter de rien; ce que François prenait comme une occurrence des plus réjouissantes; or, dès les premiers moments de leur rencontre, François avait ressenti entre les deux hommes une attirance en même temps qu'une hostilité également intenses, et qui s'exacerbaient de la contradiction même qui en régissait la confrontation à la fois permanente et souterraine; état de fait qu'ils essayaient tous les deux de ne pas laisser transparaître, voire même de se dissimuler à eux-mêmes, peut-être inconsciemment. François, qui en voulait un peu quand même à Erwin Lehnert à cause de la doctrine que celui-ci lui avait exposée, dans l'avion qui les amenait à Madrid, sur la mystérieuse ressemblance

entre Laurence et sa sœur Jenny, doctrine impliquant des sous-entendus inavouables, dramatiques, ayant fortement troublé

François, n'était donc que trop content de pouvoir à présent lui rendre la pareille, à Erwin Lehnert, en relevant sa propre ressemblance, à vrai dire plutôt équivoque, avec Pedro Zubrowski; mais il n'en fit pas le moindre commentaire ni allusion, préférant s'en abstenir pour mieux jouir, secrètement, de sa revanche. Car c'était vraiment quelque chose de les voir ensemble, Erwin Lehnert et Pedro Zubrowski, qui, par moments, paraissaient chacun le double de l'autre. Quel signe fallait-il accepter de surprendre dans cette ressemblance, peut-être fortuite mais, dans tous les cas, surprenante et même, en quelque sorte, fascinante? Car les failles de la nature seront toujours fascinantes, par où parfois transparaît, comme à peine voilé, le surnaturel. Oui, il y avait là un signe, qu'il allait falloir déchiffrer. Ultérieurement, je veux dire suivant la marche des événements. Car sans aucun doute cela finira par se faire, à un moment donné.

Aussi vers minuit s'y présentèrent-ils, à la villa *Margarita*, pour se perdre aussitôt dans la foule tumultueuse des invités, personne n'ayant eu le moindre souci de vérifier qui ils étaient, ni qui les y avaient fait venir : la fête était à son comble. Une centaine au moins de *beautiful people*, pour la plupart déjà ivres morts, faisaient plus ou moins semblant de danser en se trémoussant, ensemble ou chacun pour soi, aux rythmes subliminaux et crétinisants de la techno d'avant-garde, d'autres se promenant, hagards et surexcités, un verre à la main, à travers les pièces spacieuses - toutes portes et fenêtres grandes ouvertes - des deux étages de la villa, ou dans les jardins où des zones violemment éclairées succédaient à des zones d'ombre noire.

Au vu de certaines têtes, qui se la jouaient à l'extra-lucidité accélérée,

givrante, de leurs propres habitudes fictionnelles, se rendant de par cela même dupes d'eux-mêmes, de leur propre débilité exaltée, il semblait que la coco aussi s'y trouvait, par là, à la discrétion, et quoi de plus régulier en fin de compte : cela trouvait sa place à part

entière dans la mythologie profondément imbécile de ce genre de réjouissances demi-mondaine, des rituels frelatés du grand suicide final d'une race atteinte jusque dans ses moelles ultimes. Et sur cela, tenant le rôle de la crème fouettée, à la Chantilly, la coco qui s'étendait à profusion, comme de la neige, dont l'épaisseur ne cachait pas la tenue aérienne, légère, glaciale. James Vesper Willoughby avait de ces générosités.

Se gardant bien de goûter, eux aussi, à tout cela, François et Erwin Lehnert s'utilisèrent ainsi à passer au peigne fin, pièce par pièce, groupe par groupe, et dans les jardins chaque allée et chaque buisson dans l'ombre, et jusque sur les toits mêmes de la villa, à la recherche de Laurence, pour qu'à la fin - vers les quatre heures du matin - ils dussent s'avouer à eux-mêmes, la mort dans l'âme, qu'ils venaient de faire chou blanc : pas la moindre trace de Laurence à la villa *Margarita*, cette nuit-là.

Or, comme assez sérieusement éreintés ils comptaient rentrer à leur hôtel s'offrir trois ou quatre heures de sommeil, puisque le matin même ils avaient rendez-vous, dans le haut du pays, à Ventador, avec le Père Luis Saenz, le supérieur de la *Comunidad del Sagrado Corazon de Jesús y del Corazon Inmaculado de Maria*, François se sentit brusquement envahi par un pressentiment funeste, qu'il ne s'en serait pour rien au monde avoué, mais qui ne le tourmentait pas moins d'une manière angoissante, qui lui noircissait l'âme; car il s'agissait d'une angoisse finale, qui, sur le coup même, avait tendance à tout clôturer en lui.

François avait en effet été très fortement persuadé - une sorte de certitude

intérieure, de prémonition, n'était-il pas reconnu voyant - qu'ils allaient à coup sûr rencontrer Laurence à la réception de la villa *Margarita*, et le fait de leur trop évident échec agissait sur lui d'une façon singulièrement négative : il était à présent certain qu'ils avaient épuisées leurs dernières chances de trouver celle qu'ils cherchaient,

qu'une mystérieuse « erreur fatidique » venait d'être commise de leur côté, que Laurence était perdue, et qu'ils n'y pouvaient déjà plus rien faire; quelle sera abattue par ses suiveurs, que, maintenant, ils ne la retrouveraient que morte. Cette atroce certitude intérieure s'installait insidieusement en lui, l'investissait irréversiblement, comme si elle lui eût été secrètement imposée, en fin de compte, depuis l'extérieur, sous une influence étrangère, hypnagogiquement.

Or, pour essayer d'enrayer cette obsession déstabilisatrice, François dut se mettre à échanger ses impressions, avec Erwin Lehnert, au sujet de leurs errances au sein de la cohue des déjantés de la vie qu'ils avaient eu à traverser dans tous les sens pendant les dernières heures de la nuit qui finissait. Erwin lui raconta donc comment il était tombé, dans une pièce retirée, au deuxième étage de la villa sur un groupe de quatre jeunes en train de faire l'amour ensemble ; deux des garçons entre eux, et la fille suçant le garçon alors que celui-ci la branlait frénétiquement.

Une cassette jouait, pendant ce temps, très fort, l'enregistrement d'une messe chantée orthodoxe. La fille qui faisait avec le garçon, il n'avait pas manqué de la reconnaître, c'était une jeune actrice italienne de cinéma, déjà une star, dont pour le moment il n'arrivait pas à se souvenir le nom (« ... mais cela me reviendra, et je te le dirai »).

De son côté, François raconta, lui, comment il avait rencontré, au milieu du grand escalier central de la villa, James Vesper Willoughby, et comment, celui-ci

l'ayant sans doute ; pris pour quelqu'un d'autre, il s'était fait apostropher dans ces termes : « ... Sachez, mon cher, que j'admire très fort votre nouvelle manière de peindre, que j'ai passé tout un après-midi, seul, à regarder les merveilleuses toiles de votre dernière exposition, à Londres, il y a une semaine...

mais sachez aussi que je n'apprécie guère la relation incestueuse que vous vous acharnez à poursuivre avec votre propre sœur, Marion Seymour... et cela non point pour des raisons soi-disant morales - vous vous en doutez bien, je l'espère - mais puisque je sais jusqu'à quel point mon pauvre ami José de la Fuentes, de l'ambassade de l'Espagne à Londres, est amoureux d'elle, amoureux fou, qu'il va finir par se suicider de désespoir à cause d'elle, alors que je sais - oui, je dis bien que je le sais, et vous savez, n'est-ce pas, que c'est parfaitement vrai — que votre relation particulière avec votre sœur ne vous dit déjà depuis belle lurette plus rien, ni à vous ni à elle... alors, qu'est-ce que vous comptez faire, dites-le moi... »

— ... Sincèrement, lui répondit alors François, décidé à entrer dans le jeu, prendre le parti de faire celui qu'il n'était pas, très sincèrement, je crois que Marion Seymour et moi, nous allons, maintenant, en finir... d'ailleurs, je peux déjà vous le confier, c'est presque fait... et c'est même tout à fait chose décidée... vous pouvez donc rendre ses espérances à votre ami de la Fuentes, la vie va bientôt pouvoir recommencer pour lui et qui sait, ses amours aussi... mais qu'il fasse bien attention, ma sœur Marion Seymour est quelqu'un d'extrêmement fantasque, entêtée au possible en même temps qu'infiniment inconséquente... les choses ne vont pas être simples pour lui, qu'il s'arme de patience... car s'il le veut, il l'aura...

c'est, si vous le permettez, mon message personnel à votre ami de la Fuentes...

enfin, vous pouvez aussi bien lui dire, de ma part, que s'il est celui que je crois, je sais qu'il est loin de lui être indifférent... qu'il a sans doute toutes ses chances, s'il

sait y faire...

James Vesper Willoughby s'était alors approché de lui, et — au milieu de l'escalier, et alors que, pendant ce temps-là, des gens

montaient et descendaient, continuellement - en le prenant dans ses bras, lui avait fait un long abrazo, tout en s'exclamant : « ... Merci, merci infiniment mon cher ami... je savais que vous étiez quelqu'un de bien, c'est pourquoi je vous ai parlé comme je viens de le faire... oui, vous êtes quelqu'un de très grand, vraiment... great, great... je suis infiniment heureux de vous avoir rencontré... ma maison vous est à jamais grande ouverte, vous êtes ici chez vous... de ce même pas, je m'en vais appeler Londres, je vais le réveiller en pleine nuit, ce cher de la Fuentes, et ce sera un grand moment, je le sais... ah, comme je le sais... et vous ne savez pas comme je m'en réjouis... ah, c'est une nuit dont je me souviendrai, la nuit de mon cher de la Fuentes, la nuit de sa délivrance... »

Pendant que François et Erwin Lehnert parlaient ainsi entre eux, un mouvement vint à se déclarer, progressivement, dans la masse des invités, qui paraissait se trouver comme magnétiquement drainée vers un endroit se situant au rez-de-chaussée, sans doute le grand salon dont les hautes portes-fenêtres donnaient en plein sur les jardins. « ... mais où est-ce qu'ils vont tous ces gens, que se passe-t-il », demanda Erwin Lehnert, dont l'attention avait été éveillée par la mise en marche de cet ébranlement tacite. «... on verra cela dans quelques instants

», lui répondit François et, continua-t-il, «... sur le coup même, il faut absolument que je te touche un mot au sujet de mon intermezzo fallacieux avec le jeune James Vesper Willoughby au milieu du grand escalier... dis-moi, cela ne te paraît-il pas inquiétant que — même en me prenant pour un autre - il vienne à me parler, précisément, de l'histoire de quelqu'un - que j'étais censé être moi-même - qui

entretient une relation particulière avec sa propre sœur, incestueusement... car, suite à ce que tu me disais toi-même sur l'étrange ressemblance de Laurence avec ma sœur Jenny, cela me paraît venir quand même un peu trop à propos... il y a la comme l'appel du pied d'un destin secrètement en voie d'accomplissement,

dont on ne saurait rien connaître pour le moment... comme l'annonce voilée qui sait de quelle chose inattendue, troublante, qui nous guette déjà, Jenny et moi... et quel sera-t-il alors dans tout cela le rôle personnel de Laurence... je ne veux pas trop y penser... mais il me semble que le mystère s'épaissit, que l'on comprend de moins en moins ce que l'on est en train de nous préparer dans l'ombre... ». La poussée en direction du rez-de-chaussée, cependant, s'accroissait, en entraînant avec elle François et Erwin Lehnert qui suivent un peu malgré eux, préoccupés par ce qu'ils étaient en train de se dire. «... ce n'est sûrement pas le moment que l'on en parle, de tout cela », lui répondit Erwin Lehnert, qui enchaîna aussitôt, «... la nuit est déjà trop avancée, il nous faudrait sans doute rentrer... mais, en même temps, quelque chose me dit que nous devrions quand même aller voir, nous aussi, à quoi s'attendent-ils tous ceux-là, que croient-ils qu'il va s'y passer... on ne sait jamais, tout peut arriver par une nuit pareille. ».

Peu à peu, ils finirent par s'y faire emporter eux aussi, et pour ainsi dire comme malgré eux. Le grand salon du rez-de-chaussée, où une certaine fraîcheur se faisait sentir à cause des hautes portes-fenêtres ouvertes sur la nuit du dehors et les frondaisons agitées des jardins, était éclairé par une multitude de hautes bougies jaunes, assemblées en des grappes, ce qui n'empêchait pourtant pas qu'une certaine obscurité y règne, faite d'ombres vacillantes.

Des haut-parleurs y diffusaient en force une suite ininterrompue de vieux

tangos, et la masse des invités se répartissait difficilement le long des murs pour libérer le centre de la pièce, dont le parquet luisait comme - se disait François - un

« sombre miroir ».

« Que se passe-t-il, qu'attend-on », finit par demander Erwin Lehnert à une jeune fille aux cheveux rouges qui était venue se ranger à

leurs côtés. « Comment?

Vous ne le savez pas? Mais c'est le Tango à Kali », lui répondit-elle, surprise par la question d'Erwin Lehnert, ou plutôt par son ignorance quant aux habitudes des lieux. Par la suite, elle ne cessera pas de les regarder furtivement, éprouvée peut-être par l'envie de lier conversation avec eux et n'osant pas le faire; ou peut-être les considérait-elle comme *suspects*.

Au fond du salon, tout un mur était pris par ce qui semblait être la représentation conforme d'un autel — parfaitement peint en trompe-l'œil -

consacré à la dévotion active de la déesse hindoue Kali, « la fille de la montagne », qui s'y trouvait montrée en des dimensions nettement supérieures à la normale, nue, peinte toute en bleu, un bleu profond, ardent, une masse de colliers rouges autour du cou, sur fond noir et or, et qu'entouraient spectralement ses attributs coutumiers d'effroi, de teneur et de mort. Une lourde profusion de fleurs s'amassait à ses pieds, recouvrant entièrement 1 estrade en bois qui s'y trouvait dressée pour recevoir les offrandes.

A partir d'un certain moment, et d'une manière de plus en plus accusée, le son clair des battements rythmiques, très forts, de toute une multitude de clochettes vint s'ajouter au fond musical originel des tangos, qui continuait, lui aussi. Avec l'intervention des clochettes et de leurs battements de plus en plus accélérés, un changement subtil parut se déclarer dans l'atmosphère du salon, qui, entre temps, s'était rempli de monde.

Au bout d'une demi-heure environ, et alors que l'atmosphère du salon commençait à devenir irrespirable à cause des nuages d'encens qui s'y trouvaient répandus à profusion, on entendit — soudain — un cri terrible, qui vous glaçait le sang, et une grande jeune femme, svelte, aux très longues jambes, avec une poitrine glorieuse, entièrement peinte en bleu, le visage y compris, fit un

bond prodigieux qui l'amena jusqu'au milieu du salon où, se tenant immobile, comme une statue, pendant quelques instants, dans une pose hiératique, fascinante, elle se mit ensuite à danser, à la manière hindoue, des clochettes aux chevilles et aux poignets, les lèvres légèrement entrouvertes, s'adonnant à des figures choréographiques d'une très haute puissance invocatoire et hypnotique, qui peu à peu réussissait à s'emparer du souffle collectif de l'assistance assujettie à son archaïque science, captivée sous les rets invisibles d'un enchantement abyssal. Ce qu'il fallait à tout prix comprendre, c'est que c'était Kali elle-même qui, incarnée dans l'être de la jeune femme inconnue, exécutait là sa danse sacrée, sa danse d'instruction nuptiale et cosmique dont la vertigineuse puissance d'invocation menait la contre-danse occulte des galaxies en mouvement, des soleils et des mondes entraînés fatalement dans la suite de son exhibition tragique, à la surpuissance dévastatrice et qui, recréait tout, à nouveau, d'une manière absolument nouvelle, *novissima forma*. Car n'est-elle pas, Kali, la Maîtresse du Grand Renouveau?

Sa danse, ensuite, s'intensifia, devint plus opérationnelle, se retournant contre elle-même, qui passa à une phase d'auto-exhibition célébrante de son propre être, de ses plus secrètes instances corporelles et de souffle : elle montrera son sexe entrouvert, son anus, le fond de sa gorge, des gémissements et des sanglots à la fois atroces et extatiques livrant le mystère de son intériorité même, le tout suivant

la spirale de plus en plus insoutenable de son appel à l'avènement de celui par qui sa divine féminité allait pouvoir s'accomplir en termes de son amoureux total, du *maithuna* cosmique et polaire menant à la fin d'un monde et au recommencement de celui qui devra lui faire suite. Elle le voulait éperdument et il fallait qu'il vienne. Et il vint.

Un hurlement suprahumain se fit - soudain - entendre, et un jeune homme apparut, au terme d'un bond non moins prodigieux que celui

qui y avait fait venir Kali là, sur place, un jeune homme aussi grand qu'elle, aussi svelte, et tout peint en noir comme elle était peinte en bleu. Aussitôt entré dans la danse, celle-ci devint suprêmement obscène, exhi

bant toute la rhétorique corporelle de l'acte

sexuel, de ses préliminaires et de ses assujettissements complémentaires, le jeune homme, qui présentait une érection maximale, venant se placer entre ses seins, dans sa bouche et entre ses fesses, pour qu'ensuite ils dansent ensemble la pénétration) finale, qu'ils célèbrent en exécutant l'acte ouvertement, et jusqu'à la fin, avec une intensité dans l'exercice du don de soi-même immédiatement suicidaire, démente, sacrée.

A la fin, en se séparant, ils disparurent, par les portes- fenêtres donnant sur les jardins, s'en allant chacun dans une ____ direction différente, en courant, en bondissant, en se) perdant dans la nuit, comme des ombres, comme des fantasmes mentales de ceux qui s'étaient trouvé invités à assister à leur exhibition archaïque, sacrée, suprahumaine.

Il fallait aussi retenir le fait que l'ensemble de la représentation s'était fait sur un fond musical de vieux tangos, et que , les figurations de la danse n'avaient pas un seul instant cessé de s'inspirer des positions originelles du tango, de son pathos secret et du travail de fascination violente qui lui sont /propres, de ce que l'on peut

appeler le mystère inavouable du tango. Cela avait été, en effet, le Tango à Kali.

En rentrant à son hôtel, ravagé par le spectacle piégé qu'il venait de voir, François essayait de se souvenir du titre et de l'auteur d'un roman, à la couverture bleu ciel, et dont il se rappelait qu'il était paru, dans les années quatre-vingt, aux éditions de l'Age d'Homme, et où il avait pour la première fois rencontré l'expression de Tango à Kali. Mais il n'y avait rien à faire, une étrange barrière mentale

l'empêchait d'y parvenir que c'en était enrageant, ces trous de mémoire, ces derniers temps, l'assaillaient de plus en plus souvent. Une conspiration contre lui-même dont il était secrètement responsable, à des fins impossibles à saisir.

Tout merdait.

Et puis, alors qu'il était sur le point de s'endormir dans sa chambre d'hôtel, un flash lui éclata dans la tête, aveuglant, mettant, soudain, tout à nu.

Comment avait-il pu être à ce point aveuglé par les circonstances, par la fascination d'une réalité trafiquée à dessein? Et trafiquée par qui, et dans quel dessein?

La danseuse de Kali, c'était à présent une évidence qui le suffoquait, n'était autre que Laurence elle-même : il l'avait eu pour ainsi dire sous la main, et il n'avait pas été capable de s'en rendre compte, de la *reconnaître*. Le désespoir glacial qui s'était emparé de lui le paralysait, il ne pouvait plus bouger, à peine pouvait-il encore respirer. Que faire, à présent? Il n'y avait plus rien à faire, personne, à la villa *Margarita*, ne connaissait l'identité de la danseuse de Kali, et encore moins l'endroit où elle vivait. Sans se rendre compte de ce qu'il était en train de faire, il en avait interrogé, longuement, autour de lui, sur place, les invités de James Vesper Willoughby, et aucun n'avait pas la moindre idée au sujet de celle-ci; elle y apparaissait de temps en temps, et puis disparaissait pour de

longues périodes; certains en était même arrivés à se demander si elle existait vraiment. Interroger James Vesper Willoughby lui-même au sujet de Laurence? Il savait d'avance que celui-ci ne parlera en aucun cas.

VII

LAURENCE, OU L'HOLOCAUSTE DE MIDI

François décida de ne pas faire part à Erwin Lehnert de sa fulgurante intuition de la nuit concernant l'identification qu'il avait été amené à faire entre Laurence et la « danseuse de Kali » : aussi intense quelle pouvait être sa conviction intime quant à ce qui lui était ainsi apparu, il ne pouvait pas solliciter l'adhésion d'Erwin Lehnert à quelque chose qui ne se basait sur la moindre preuve objective, sur rien.

Lui-même se voyait forcé de s'avouer que sa propre conviction ne se basait sur rien d'autre qu'une sorte d'impulsion visionnaire d'ordre intérieur, qui ne bénéficiait d'aucun support matériel, d'aucune assurance de fait. Il fallait donc attendre un peu, voir si quelque chose de nouveau ne venait renforcer son intuition, dont la persistance en lui le tourmentait en continuation, lui déchirait le souffle, sans répit; mais déjà il savait qu'il ne s'en débarrasserait plus, qu'il s'en trouvait comme *marqué au fer rouge*. Le « Tango à Kali », recommencement de la rue Oswaldo Cruz.

Et tôt le matin, avant de partir à leur rendez-vous avec le Père Luis Saenz, ils appelèrent Tony Richmond, à Paris, pour lui faire part de la situation sur place, et surtout pour le mettre au courant, à mots convenus, de leur rencontre avec Eugène Lambrichs et de la suite décisive de celle-ci. Muet de saisissement devant les nouvelles qu'il venait de recevoir au sujet de la liquidation d'Eugène Lambrichs et de sa nouvelle équipe, Tony Richmond leur parla, de son côté, de l'évolution de la

situation à Paris, où les choses commençaient doucement à se tasser dans l'affaire de la rue Oswaldo Cruz. Tony Richmond se disait, aussi, certain du fait qu'ils étaient partis pour retrouver Laurence dans les jours qui viennent, qu'il sentait, lui aussi, puissamment, sa présence sur place, à Puerto de la Duquesa, « ... je suis sûr qu'elle est là, que sans que vous ne vous en rendiez compte vous la frôlez dans la rue, en passant... ».

Le village de Ventador, vrai village de montagne, était tout en pierres taillées, aux ruelles défoncées, et marqué par des grands platanes; avec des fontaines glaciales, et beaucoup de fleurs aux fenêtres; encore que, hanté par des pigeons ramiers, il paraissait déserté par ses habitants, sauf quelques vieillards dissimulés dans les encoignures, déjetés, déjà absents, déjà ailleurs.

La *Comunidad del Sagrado Corazon y Jesús et del Corazon Inmaculado de Maria* occupait une maison ancienne, sur trois étages, la façade d'un ocre intense et avec une multitude de fenêtres aux lourds volets en bois peints d'un brun assombri, forestier. Les grandes portes de l'entrée se trouvaient surmontées par une sculpture en pierre représentant, enlacés, le Sacré Cœur de Jésus et le Cœur Immaculé de Marie avec, en dessous, la devise de la communauté, *Vestro in numine*, l'emblème ainsi que la devise dorées.

Attendus au troisième étage, où ils furent conduits par quelqu'un de paisible, de lumineux, vêtu d'une salopette douteuse, ils durent monter, pour s'y rendre, un haut escalier en bois, assez raide, ciré, briqué un maximum; comme ils passaient le deuxième étage, ils virent, au fond d'un couloir plongé dans la juste pénombre religieuse qu'il fallait, deux jeunes filles en train de - à ce qu'il paraissait - laver des vitres, et qui firent très bien semblant de ne pas faire attention à eux; c'est que la communauté était mixte, chose qui intéressa bien vivement François, et qui le

dit.

Tout de noir vêtu, brun aux yeux verts, au regard d'une intelligence extraordinaire, grand, maigre, mal rasé, et même assez crasseux, le Père Luis Saenz, supérieur de la *Comunidad del Sagrado Corazon de Jesús y del Corazon Inmaculado de Maria* avait déjà été prévenu, depuis Madrid, par le Père Martin Acevedo y Genscher, de ce qu'ils étaient venus chercher là sur place et, aussi, de ce qu'ils allaient attendre de lui au niveau des renseignements locaux et autres, plus

dangereux. Après avoir écouté avec attention le résumé de la situation fait par François, le Père Luis Saenz leur dit que, en fait, connaissant d'avance l'essentiel de l'affaire - par le coup de fil de Madrid, singulièrement exhaustif à ce qu'il semblait — il avait, depuis la veille déjà et de sa propre initiative, commencé son travail d'information appropriée sur les lieux prédisposés à leurs recherches. «...

avant toute autre chose, dit-il, en se mettant debout, avant toute autre chose il se fait que nous connaissions déjà, et même assez bien, la jeune femme mystérieuse que vous appelez du nom de Laurence Mercier-Duvernois et qu'ici nous avons connue, pour commencer, sous une toute autre identité... l'année dernière, elle avait passé quatre mois à la clinique du Dr Adolfo Neuhaus, pour subir une cure de désintoxication intensive... c'est que dans le cadre de ses activités spéciales, dont il me semble que vous ne devez pas ignorer grand chose, elle avait dû s'intégrer provisoirement à un groupe mondain de drogués soupçonnés de certaines activités subversives, et dont il lui avait malheureusement fallu faire siennes aussi les habitudes détestables... ce sont les services mêmes auxquels elle appartenait qui l'avaient envoyée à la clinique de désintoxication du Dr Adolfo Neuhaus... ensuite, en sortant de là, elle est venue passer un mois avec nous autres, ici, au sein de la Communauté... nous avons ainsi pu mieux la connaître, et je puis vous affirmer

que je considère votre - notre - amie Laurence Mercier-Duvernois comme un être d'une très haute classe spirituelle, d'une force de caractère et d'une volonté inouïes... il s'agit de quelqu'un à part, très à part, une âme d'élite, une âme royale... et puis il s'agit, aussi, de quelqu'un qui a la foi, une foi catholique puissante, intraitable, vivante et active, encore que, peut-être, d'une interprétation souvent par trop particulière — et c'est le moins que l'on puisse dire - de nos vérités catholiques... je m'avoue personnellement saisi, et bien profondément saisi, par le souvenir vivant de cette jeune femme héroïque, car c'est une existence entièrement héroïque, sans cesse

éprouvée, que la sienne, et qui a su faire de sa propre vie - et croyez-moi, je sais de quoi je parle - quelque chose comme un vrai cheminement initiatique... maintenant, vous venez pour me dire qu'elle se trouve en danger de mort, qu'on la poursuit à la trace, et qu'elle se cache dans la région...

que vous êtes là pour essayer d'empêcher qu'il ne lui arrive malheur... or, si telle est la situation, je suis quand même fort étonné - et même quelque peu peiné -

qu'elle n'est pas encore venue nous voir... mais elle doit avoir des raisons à elle, que nous ne pouvons pas connaître... de toutes les façons, je pense pouvoir être en état de vous livrer déjà certains renseignements, que je viens d'avoir, et qui peuvent sûrement vous servir : des hommes de la région avaient pu observer, et sont venus m'en faire part, du fait que trois jeunes étrangers, qui voyagent dans une grosse voiture noire, étaient depuis quelques jours déjà en train d'explorer -

discrètement, mais quand même — les alentours de la clinique du Dr Adolfo Neuhaus... un blond baraqué, avec une collier de barbe rousse, qui, lui, conduit la voiture, et deux autres jeunes, aux cheveux longs, en jeans crasseux et aux santiags, l'un d'entre eux avec des petites lunettes bleues sur le nez, et l'autre le visage balafuré, par une vilaine cicatrice, depuis l'œil gauche jusqu'aux lèvres,

entamées... ils parlent français entre eux... il s'agit à coup sûr de l'équipe de tueurs dont vous craignez les desseins à l'égard de Laurence... il faut absolument les intercepter avant qu'ils ne puissent agir, je pense que le temps va désormais nous manquer... je m'avoue moi-même extrêmement inquiet, je ne sais plus que croire...

il nous reste Dieu, à qui j'adresse toutes mes supplications d'assistance immédiate et de secours... oui, seul son secours... c'est

l'heure de Dieu, invoquons sa mystérieuse miséricorde agissante...
». Et, en ayant parlé ainsi, le Père Saenz s'assit.

Comme ils venaient d'apprendre tout cela, François et Erwin Lehnert se levèrent brusquement pour courir - après quelques mots d'adieu et de remerciements qu'ils adressèrent au Père Luis Saenz - rejoindre leur voiture dans la rue, dans l'intention de se rendre d'urgence dans les parages de la clinique du Dr Adolfo Neuhaus, où le drame en attente risquait fort d'avoir à se jouer d'un instant à l'autre.

Il était environ une heure de l'après-midi quand ils y arrivèrent, il faisait une chaleur épouvantable, mais ils commençaient à en avoir l'habitude. Il n'y avait personne dans les rues, et tout allait rester désertique jusqu'à la tombée du soir. Un petit vent frais venait néanmoins de se lever, le ciel semblait, lentement, s'obscurcir.

En contournant le parc de la clinique, qu'entourait une haute muraille au sommet garni de tessons de bouteilles, ils parvinrent à trouver, du côté des potagers de l'établissement, un endroit par où ils purent se faufiler, pénétrer dans l'enceinte de celle-ci, en définitive pas si bien gardée.

Entre temps, le ciel s'était brusquement couvert, un orage allait peut-être éclater (depuis leur départ de Paris, les orages n'en finissaient pas de les poursuivre).

Ainsi avançaient-ils, en faisant bien attention, dans la partie ensauvagée, laissée à l'abandon, du parc de la clinique, se tenant à couvert derrière les longues rangées de buissons de laurier-rose aux feuilles luisantes d'un vert foncé, presque noir, qui longeaient le sous-bois, et qu'ils décidèrent de traverser.

Or, comme ils arrivaient à la lisière du petit bois, de l'autre côté de celui-ci, qu'ils venaient ainsi de traverser, Erwin Lehnert s'exclama, brusquement surpris: «... putain, ne voila-t-il pas qu'il pleut déjà... je viens de sentir une goutte sur ma joie... mais non, c'est pas de la

pluie... nom de Dieu, c'est du sang... d'où qu'il nous en tombe-t-il dessus, c'est pas possible... est-ce que je débloque, ou quoi... ».

Et comme ils levèrent leurs regards, ils virent qu'un corps dénudé se trouvait accroché dans les hautes branches de l'arbre sous lequel ils se tenaient à ce moment-là. Une jeune femme blonde dont les longs cheveux pendaient parmi les feuilles que le vent agitait, et dont le sang s'égouttait lentement.

Ils n'osaient pas encore se rendre à l'évidence, mais quand ils l'eurent descendue, François dut reconnaître Laurence, qui venait d'écoper de quatre balles en pleine poitrine, et qui était morte.

90

A part une chemise blanche en lambeaux, elle était entièrement nue, et avait été violée par plusieurs personnes, son sexe, ses cuisses dégouлинаient encore de sperme, à moitié séché; le visage tuméfié, couvert d'ecchymoses atroces, elle avait également dû subir de violents sévices. On pouvait cependant distinguer encore des traces de peinture bleue en certains endroits de son corps, qu'elle n'avait pas eu le loisir de faire partir, la peinture bleue de sa danse de la veille, du « Tango à Kali ».

Erwin Lehnert s'agenouilla auprès d'elle, et il dit, en lui caressant le visage : «... elle est morte, il n'y a plus rien à faire... c'est extraordinaire l'idée qu'ont eu ces déments, que de l'accrocher au faite d'un arbre... qu'est-ce qu'ils voulaient dire par là... de toutes les façons, ils ne doivent pas être bien loin... on pourra peut-être les attraper tout de suite, allons-y... laissons-la, Laurence, nous ne pouvons absolument plus rien faire pour elle...

mais pour eux, oui... on peut encore faire beaucoup pour eux...

leur faire voir le fond des Enfers... ».

Ils l'allongèrent, telle qu'elle était, nue, suppliciée, sur une dalle de pierre taillée, datant sans doute du néolithique, toute blanche, qu'ils avaient trouvé à l'instant même dissimulée dans les grandes herbes de l'endroit même où ils l'avaient descendue de l'arbre, et la couvrirent ensuite d'une multitude de branches vertes de laurier-rose, arrachées dans le voisinage.

Erwin Lehnert était blême, il paraissait saisi d'un tremblement spasmodique de tout son corps, sur le moment il ne parvenait plus à maîtriser son chagrin et sa honte cuisante. Leur défaite était totale, sans appel ni le moindre faux-fuyant, une défaite définitive, qui mettait en question jusqu'à leurs êtres mêmes, qui les annulait et les déshonorait, misérablement.

Quelque chose s'était fermé au-dessus d'eux, comme une lourde, comme une sombre chape de plomb et de ténèbres. Et leur punition, maintenant, n'allait plus tarder. Une punition du niveau de leur terrible échec. Une punition cosmique, légendaire.

Les yeux pleins de larmes, sanglotant, François se mit alors à genoux auprès du corps piétiné de Laurence, et

91

déposa un long baiser d'adieu sur la bouche entrouverte de celle qui venait de connaître le mystère de l'holocauste de midi; car c'est très certainement à midi qu'elle était morte; à midi juste, *ainsi qu'il le fallait*.

Ensuite, François se mit à courir lui aussi, derrière Erwin Lehnert qui déjà avançait dans les hautes herbes du pré faisant face au bois de malheur, ayant sans doute identifié la trace de ceux qu'ils cherchaient à présent avec la rage dévastatrice de qui seul le spectacle du sang coulant à flots peut encore assouvir la démence. La chasse au sang commençait.

Cependant, les traces dans l'herbe s'arrêtèrent, tout d'un coup, à la hauteur d'une éminence allongée, recouverte d'une herbe raide, d'un vert pâle, et qu'entourait une double rangée de vieux acacias, éminence située un peu en avant par rapport au bois. Ils se trouvaient là sur les hauteurs d'une colline finissant, d'une manière abrupte, à un kilomètre environ de là, et qui ensuite descendait, par une succession de larges terrasses boisées, vers la route qui relie Ventador à Castellon el Alto.

D'instinct, François se rendit alors regarder, au-delà de la double rangée d'acacias dont elle en constituait le centre, l'éminence allongée - qui faisait bien dans les cinq, six mètres de hauteur - et qui devait être, en réalité, un tumulus celtique;

«... cet endroit, se disait François, regorge de vestiges celtiques, c'est étrange quand même que l'on n'ait pas entrepris de fouilles... ».

Or, à la base du tumulus, cachée par des buissons foisonnants, pleins d'ombre, il y avait une ouverture basse, au pour-tour empierré, comme l'entrée d'un tunnel, ou d'une galerie souterraine. Erwin Lehnert, qui l'y rejoignit, trouva alors par terre un mégot de gauloise, juste l'indication qu'il leur fallait.

«... ils sont passés par là, c'est sûr, et c'est par là qu'ils ont eu accès au parc de la clinique... », dit-il, en ajoutant «... ils ont dû emprunter cette galerie pour sortir de l'autre côté de la colline, maintenant... là où ils ont aussi dû laisser leur voiture... si on ne les attrape pas là, il faudra que nous revenions sur nos pas pour essayer de les rejoindre sur la route de Castellon el 92

Alto... mais là, ils auront déjà dans les deux heures d'avance sur nous, et ce sera râpé... car il faudra alors les poursuivre, à l'instinct, sur toutes les routes de l'Espagne... oui, ils peuvent aussi bien tenter de remonter sur Madrid, que de passer par Barcelone pour rentrer... ».

La galerie, où ils pouvaient marcher debout, et à deux l'un aux côtés de l'autre, descendait légèrement, les parois étayées par des poutres noircies et, de temps en temps, par des plaques de pierre, le sol ensablé et, assez curieusement, le tout se trouvant faiblement éclairé par des fourneaux verticaux -

certains comblés par des éboulis, par des racines enchevêtrées -

débouchant en surface : si, en passant sous le grand bois de chênes de la colline, elle aboutissait de l'autre côté de celle-ci, la galerie dans laquelle ils se trouvaient à présent engagés devait faire au moins un kilomètre de longueur. De facture visiblement très ancienne, son état de conservation était des plus étonnants; dans les temps, elle avait dû appartenir à un dispositif architectonique de fonction religieuse, car d'évidence ils se trouvaient sous une antique colline sacrée.

Or, comme ils étaient en train d'arriver, en courant, vers le milieu de la galerie, ils entendirent, étouffé, une sorte de grognement sauvage, tout en ressentant comme une odeur pestilentielle qui flottait dans l'air confiné. Une vingtaine de mètres plus loin, la galerie comportait une ouverture intérieure donnant sur une cavité d'assez importantes dimensions, et qu'un fourneau central éclairait d'un jour incertain. Ils s'y trouvèrent en présence de six amoncellements de terre, dont certains comme s'ils avaient été récemment remués, d'une trentaine de centimètres de hauteur, d'un mètre et demie de largeur et d'une longueur d'environ deux mètres, d'où filtrait une insoutenable puanteur de cadavres. Et, comme ils regardaient, interloqués, ce macabre spectacle qui s'offrait à eux, un immense doberman noir, le poil maculé de croûtes de terre rouge séchée, s'approcha d'eux en grognant, s'apprêtant à les attaquer, et que François abattit d'un coup de feu; il n'y avait rien d'autre à faire. «...

c'est le cimetière clandestin de quelqu'un de par ici, peut-être de la

clinique elle-même... on n'a pas le temps de s'en occuper, courons...
», s'exclama Erwin Lehnert.

Maintenant, la galerie descendait d'une manière de plus en plus accentuée, et ils virent bientôt, au bout, l'éclaircie qui annonçait qu'elle débouchait au jour.

Mais juste avant que la galerie ne prenne fin, ils tombèrent sur une septième tombe, celle-ci située sur le sol même de la galerie, du côté droit, et qui, d'après l'état de la terre en amoncellement qui la recouvrait, semblait toute récente, quelques gros cailloux rouges disposés irrégulièrement au-dessus. Ainsi que, fort étrangement, une veste d'homme en cuir, très usagée, une large déchirure dans le dos.

Ils sortirent donc, à flanc de colline, sur une petite terrasse recouverte d'herbes hautes, et qui finissait abruptement, pour que cinq mètres plus bas une autre terrasse apparaisse, qui s'étendait au loin, et en bas de laquelle devait nécessairement passer la route. Sous la frappe violente du soleil, l'air y vibrail, au loin.

Sur la terrasse en dessous d'eux, il y avait un assemblage circulaire, archaïque, de pierres taillées, dont certaines debout.

Et là, l'étonnante scène : ils s'y trouvaient à trois, ceux-là mêmes qu'ils poursuivaient François et Erwin Lehnert, les tortionnaires sanglants de Laurence; assis sur les pierres de l'archaïque autel, et se reposant en y fumant, devisant à voix basse entre eux.

Se jetant aussitôt à plat ventre, François et Erwin Lehnert ouvrirent le feu sans plus attendre, tirant chacun un chargeur entier. Quelques instants après, François dut achever le barbu d'une balle entre les yeux, qui gigotait encore la bouche pleine de sang. «... en voilà une bonne chose de faite », commenta, sobrement, Erwin Lehnert, en allant s'asseoir, lui aussi, sur une des pierres de l'autel archaïque, en retournant du pied un des meurtriers.

Et à François de lui répondre : «... nous nous trouvons sur la colline des sacrifices... en y comptant Laurence aussi, et les trois ordures que nous venons de descendre, il y a déjà, 94

avec les sept macchabées anonymes de la galerie, onze cadavres en exposition... oui, c'est bien cela, la Colline des Sacrifices... », et, ajouta-t-il, soudain, «...je m'excuse, je ne me sens pas bien du tout... ».

Et, s'éloignant, en courant, vers le bout de la terrasse, François se jeta, de tout son long, dans l'herbe, secoué par des sanglots irrépressibles, d'une terrible violence. «... morte, morte, morte... elle est morte», s'écria-t-il et, ensuite, en se cognant la tête contre la terre, se mettant à hurler, comme une bête. Ce devant quoi Erwin Lehnert n'y pouvait rien, si ce n'est lui laisser épuiser jusqu'à la lie son atroce chagrin. Mais comment épuiser ce qui, précisément, n'a pas de fond, qui donne par en dessous sur les noirs précipices du non-être, dont François éprouvait à ce moment- là l'emprise passagère, et le vertige.

Peu de temps après, ils descendirent sur la route, pour chercher la voiture des trois tueurs, une grosse Volvo noire, qu'ils incendièrent après l'avoir fouillé à fond, sans grand résultat.

Ils laissèrent donc les trois macchabées là où ils se trouvaient et comme ils s'y trouvaient, et refirent en sens inverse le chemin par où ils étaient venus, la galerie incluse, pour retrouver leur voiture, près de l'enclos de la clinique *Serenidad*, et s'en allèrent ensuite rejoindre d'urgence leur hôtel à Puerto de la Duquesa, où en prenant leurs affaires ils libérèrent les chambres; pour qu'aussitôt après, ils se mettent en route pour Malaga.

Pendant tout ce temps-là, ils n'avaient pas échangé dix mots entre eux, abîmés, chacun, dans le secret de sa détresse et de leur honte secrète, inavouable, meurtrière, et qui ne s'en ira peut-être jamais.

Avant qu'ils ne quittent Puerto de la Duquesa, ils durent quand même se rendre à *La Madrugada Verde* pour y trouver Pedro Zubrowski, auquel ils relatèrent brièvement la suite des événements, tout en lui demandant d'en faire communiquer l'essentiel, par un courrier spécial, et exclusivement de vive voix, à don Ceferino Cortez y Malagar, à Madrid; et lui demandant également qu'il rejoigne le Père Luis Saenz, à 95

Ventador, pour lui dire ce qui s'était passé, de manière à ce que celui-ci fasse le nécessaire pour que le corps de Laurence puisse être retrouvé à temps et, si possible, escamoté aux éventuelles diligences des autorités locales, lui laissant le soin, aussi, d'assurer à celle-ci une sépulture décente, digne d'elle, et pourvoir à tous les services religieux; pour que lui-même, le Père Luis Saenz, et les siens, ceux de la Communauté du , Sacré Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie ne cessent de prier désormais pour le repos de son âme, en attendant que, peut-être, une plus éclatante réparation ne fut officiellement -

officieusement - accordée à la mémoire inquiète de celle-ci, qui traînera avec elle tant d'inconsolation secrète de la part des uns et des autres; de qui l'on s'attendrait le moins, car le mystère de Laurence, de son existence sacrifiée, de sa quête occulte, de sa prédestination incompréhensible ne fera désormais que s'épaissir de plus en plus; un jour, qui sait, en parlera-t-on même de sa sainteté, des vertus abyssales de son parcours existentiel, de sa spirale montante spirituelle; son sacrifice de sang y apportant une soutenance dont plus tard on saura en mesurer l'importance, l'extrême valeur testimoniale, la terrible part amoureuse, dont le dernier mot restera inconnu.

D'autre part, c'était aussi une fort bonne chose que de mettre ainsi en relation Pedro Zubrowski et le Père Luis Saenz, leur rencontre faisant renforcer, considérablement, sur place, le tissu conjonctif de la conspiration en cours. *Minutis maculis*, «

à mailles serrées », était l'autre devise de la Communauté de Ventador.

Mais on ne s'en tirera quand même pas si facilement, « à si bon compte » : trop de choses, déjà, sont restées dans l'ombre, où elles risquent de pourrir elles-mêmes, et de tout faire pourrir aux alentours. Il faut revoir le problème dans son ensemble, dévoiler ce qui ne l'était pas, ou pas assez. Résolument, y porter le feu d'une conscience renouvelée, dégager avec force ce qui se trouve sous le couvert obscurantiste et totalitaire du non-dit, notre profonde part maudite, rempart de notre inconscience décisive.

96

Ainsi, sait-on de quoi il s'agit quand, à propos du sacrifice de Laurence, on invoque le « mystère de l'holocauste de midi » ?

On en parle, mais apparemment sans savoir de quoi, aveuglément. Ce qui n'est pas sans danger. Qu'est-ce que, en effet, l'« holocauste de midi », et quel est son abyssal secret, à quel détour tragique par la Grèce des « grands mystères » nous invite-t-il ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'on nous le dise ?

L'intelligence finale et entière du sacrifice sanglant de Laurence n'en dépend-elle, fatalement ?

Et au sujet des sept tombes anonymes, dissimulées dans un réduit à part de la galerie clandestine débouchant sur la Colline des Sacrifices : quel est bien le rôle qu'elles détiennent, ces tombes en dessous de la terre, inindentifiables, dans l'économie générale du récit en cours ? Quelle pourrait ainsi être la raison de leur présence en contre-point du meurtre final de Laurence, vu quelles sont prises en compte, par François d'Espart, quand, sur les lieux mêmes de l'action en marche, il relève les onze cadavres de la journée sur la Colline des Sacrifices ? Cette couronne de cadavres, n'est-elle pas, dans les ténèbres, la vraie couronne mortuaire de Laurence, «

Maîtresse de la Peur, Maîtresse de la Fin » comme l'eût appelée René Daumal?

Et, d'autre part, en parlant de la rencontre du Père Luis Saenz avec Pedro Zubrowski, rencontre devant se faire - et qui s'est faite - à travers François d'Espart, au sujet de certaines mesures à prendre suite à l'assassinat de Laurence, il est question — comme en passant - d'une « conspiration » qui en sortirait, de cette rencontre, puissamment renforcée. Or quelle est donc cette conspiration, quels sont ses buts de combat et d'infiltration, ses moyens et ses armes spécifiques, l'état de son implantation du moment, ses hiérarchies visibles et invisibles et, enfin, son importance propre dans le cadre de l'action où elle a fait — d'une manière apparemment accidentelle - sa venue au cours du récit, citée une seule fois seulement, mais à un endroit stratégiquement des plus insidieux, des plus provocateurs? Et que va-t-il se passer, ultérieurement, sur les arrières nocturnes de cette « conspiration », sollicitée - à ce

97

qu'il paraîtrait - pour qu'elle réunisse occultement, *minutis maculis*, « à mailles serrées », l'ensemble des fils directeurs profonds de ce récit? Pourquoi tout cela ne nous le dit-on pas?

Pourquoi? La continuation, pourtant, de ce récit, ne risque-telle pas de se faire, au-delà de sa propre fin, à travers cette «

conspiration » très exclusivement? Et n'est-ce pas là que se situe, peut-être, le nœud final de cette « conspiration » elle-même, dans ses dimensions opératives ultimes?

Et puis, et surtout : l'apparition de Laurence en « danseuse de Kali », que s'efforce-t-elle de cacher, tout en nous en fournissant tous les éléments de sa manifestation immédiate, à la fois si hautement sacrée et si interlope, laquelle, dans tous les cas va rester comme suspendue au- dessus de son propre récit? Qu'elle illumine de l'extérieur, mais dont elle-même, cette manifestation immédiate, ne

saurait en être d'aucune manière? Car elle participe d'une autre réalité, hors d'atteinte.

Mais, d'autre part, ne se pourrait-il pas bien que cette mystérieuse apparition de Laurence en « danseuse de Kali » fût

- n'est-ce pas - l'épicentre occulte de tout l'ensemble du récit, sa clef d'intelligence et d'appropriation, le mot sacré qui fait tourner le dispositif secret et ouvre l'accès à ce qui se tient pour à jamais interdit, mais pas pour celui qui détient, précisément, ce mot sacré lui-même, l'élu masqué du destin, inconnu de tous jusqu'au tout dernier instant?

Cependant, rien ne s'y trouve dit là-dessus, aucun sous-entendu n'est appelé à éclaircir, ne fut-ce que par la tangente, l'opacité intraitable qui entoure l'épisode de « Laurence en danseuse de Kali », épisode envisagé là, pourtant, d'une manière on ne saurait pas plus agissante, et dont la part de vie érotiquement sacrée, divinisante, s'y trouve pour ainsi dire livrée toute entière dans sa suprême identité spectrale, embrasée et embrasante, incendiaire : rien ne manque dans le récit, mais en même temps rien n'y transparaît des tréfonds qui en assurent secrètement la réalité immédiate, le dire en action. La

« danseuse de Kali » n'est autre que Laurence, c'est entendu.

Mais la question fondamentale reste en suspens, qui 98

est la suivante : comment, dans quelles conditions pour le moins inavouables Laurence est-elle la « danseuse de Kali »?

N'est-ce pas cela qu'il nous faut savoir, et que l'on ne sait pas, que le récit lui-même, tel quel, ne nous en livre pas le dernier mot? Et n'est-ce pas bien dommage?

Et il reste aussi l'incompréhensible rituel funèbre de la suspension du corps supplicié de Laurence porté au faîte d'un haut arbre feuillu,

où on l'avait attachée avec des lambeaux de ses propres vêtements déchirés; il y a là une instance tout à fait décisive du récit, sur laquelle rien n'est dit, le non-dit l'emportant encore une fois sur la révélation qui eût tout délié, car tout s'y trouve, en effet, lié, très étroitement relié au mystère de cette mise en scène rituelique dont toutes les raisons agissantes nous échappent. Le corps ensanglanté de Laurence morte attaché aux plus hautes branches d'un arbre en bordure du bois, voilà la figure déstabilisatrice autour de laquelle tout tourne, et qui nous empêche d'y participer en conscience.

99

IX

FRANÇOIS D'ESPART CONTINUE

SON NETTOYAGE PAR LE VIDE

Ce roman, on l'a compris, est comme la vie elle-même, des zones d'ombre y coexistent avec des zones d'une certaine clarté, celles-ci, d'ailleurs, le plus souvent, troublées par le fait de cette coexistence elle-même, bouillonnante, aventureuse, pleine de périls. Il faut s'y faire, c'est ainsi. Car c'est peut-être cette ambiguïté foncière du présent récit qui lui fournit sa propre épaisseur vitale, génétique, son fort compromettant engagement dans le sens d'un certain *combat final* des nôtres.

Mais reprenons le fil du récit. Libérées, donc, leurs chambres d'hôtel à Puerto de la Duquesa, François d'Espart et Erwin Lehnert reprirent le chemin, avec leur Mercedes noire de location, pour ne plus s'arrêter qu'à Malaga, toujours sous un soleil qui tapait à vous rendre fou. Quand on est en Espagne, on doit apprendre à vivre avec le soleil, et c'est un dur apprentissage.

L'état même de leur extrême fatigue contribuait beaucoup au fait que la tension mortelle qui les avait tenus mobilisés à outrance ces derniers jours commençait à décliner, laissant la place, en eux, à

une sorte d'hébétude, d'ivresse blanche, comme un étrange dédoublement de soi.

François, quant à lui, prétendait qu'il se trouvait complètement, et *très effectivement* plongé dans le noir, que depuis l'instant où il s'était retrouvé devant le corps supplicié de Laurence nue, étendue par terre à ses pieds, morte, tout autour de lui lui semblait comme *passé au noir*, depuis la blancheur aveuglante du jour qu'il voyait, lui, à présent, d'un certain noir sale, jusqu'aux murs des maisons et les visages des gens, tout lui semblait teint en noir, et tout était noir, aussi, en lui-100

même, le noircissement du monde autour de lui répondant au noircissement de son cœur, qui lui semblait, désormais, irrémédiable. Pour François, le règne et la domination finales du noir venaient de commencer, tout était passé au noir qui n'en finissait plus d'intensifier sa présence, son action, sa mainmise générale sur l'ensemble de la réalité visible de ce monde. Or c'est à Malaga que ce mal s'était vraiment déclaré en lui, avait accédé à son inquiétante réalité de chaque instant.

Aussi François affirma-t-il à Erwin Lehnert que, pour le moment, il voulait rester, seul, un bout de temps à Malaga, et lui demanda de monter sur Madrid, pour rendre la Mercedes, et qu'il rejoigne, ensuite, Paris, où il allait lui-même rentrer plus tard. Et qu'une fois à Paris, il se rende incessamment auprès de Tony Richmond, pour lui faire un compte rendu détaillé de la suite des événements. Qu'il tenait à ce que son adresse de Malaga reste inconnue de tous pendant toute la durée du séjour pénitentiel qu'il comptait y faire.

— ... bien sûr, oui, rien ne t'empêche de rester un mois à Malaga si tu veux ainsi... mais je voudrais moi pouvoir être certain que, seul, ici, à Malaga, tu ne seras tentés de faire je ne sais quelle sottise... je ne veux pas en dire plus, tu comprendras que je pense à un geste irrémédiable... osa s'avancer Erwin Lehnert.

— ... tu veux dire que je ne me fiche en l'air? Non, il n'en est pas du tout question, pour le moment tout au moins », lui répondit François, qui poursuivit, en le regardant droit dans les yeux, «... car sache-le, j'ai encore quelques comptes à régler, qui sont restés en suspens à Paris... et là, tu pourras aussi m'aider, si tu y tiens... et, ensuite, il me faudra honorer un engagement sur parole que j'ai pris à l'égard de quelqu'un qui m'est infiniment cher, la seule personne au monde qui m'intéresse encore en termes d'affection... d'affection profonde, vivante... ensuite, ce sera autre chose, je ne te garantis plus rien... ensuite, je reprends ma liberté, j'agirai comme je l'entends... envers moi-même, et envers tout... je suis désolé d'avoir à te dire ces choses, mais que veux-tu, je ne peux pas faire autrement... d'ailleurs, écoute-moi bien,

101

Erwin : le moment est sûrement venu où il me faudra t'avouer quelque chose qui me pèse lourdement sur la conscience... il m'est difficile, très difficile de le faire, puisqu'en m'y laissant aller il me faudra aussi que je reconnaisse de t'avoir quand même caché quelque chose d'important au cours de ces journées de folie que nous venons de vivre en commun depuis que nous nous trouvons en Espagne... alors voilà : la nuit où, à la villa *Margarita*, chez James Vesper Willoughby, à Puerto de la Duquesa, nous avons assisté ensemble à l'apparition surnaturelle de la « danseuse de Kali », j'avais fini par comprendre que celle-ci n'était autre que Laurence elle-même... mais trop tard je l'avais compris, alors que nous étions déjà rentrés à l'hôtel... il n'y avait donc plus rien à faire à ce moment-là... et le dernier doute qui eût pu m'en rester encore quant à l'identification de Laurence avec la mystérieuse «

danseuse de Kali » de la veille c'est trouvé dissipé quand, m'étant approché du corps dénudé de Laurence morte à mes pieds, j'avais aussitôt aperçu les traces de peinture bleue qu'elle gardait encore sur elle, dont elle n'avait sans doute pas encore eu le temps de s'en

débarrasser tout à fait... oui, à présent je le sais et te le dis, « la danseuse de Kali » n'était autre que Laurence...

- ... ah, que c'est étrange tout cela, bien étrange... », lui répondit alors Erwin Lehnert, visiblement fort troublé par les aveux de François, «... oui, que c'est bien étrange tout cela...

car figure-toi que moi aussi je m'en doutais de quelque chose à ce même sujet, et cela sur le coup même, car dès que je l'avais vu arriver, toute peinte en bleu, hiératique, géniale, bondissante comme une vraie déesse, un flash s'était produit en moi, qui avait cru alors la reconnaître, avec certitude... et cela, donc, bien avant toi, puisque, je le répète, moi c'est bien sur le coup même que j'avais cru la reconnaître, et non pas comme toi une fois rentré à l'hôtel... seulement, je n'avais pas voulu - je n'avais pas osé — t'en parler, craignant que, si je me trompais, je t'aurais infligé une trop amère, trop déchirante désillusion...

or à présent je me rends compte que j'avais eu tort... si nous nous en étions

102

réellement aperçus — réellement laissés convaincre par notre intuition du moment - au sujet de *X identification*, que c'est Laurence qui se cachait sous l'apparence sacrée de « la danseuse de Kali », nous aurions sans doute pu l'intercepter à temps, éviter tout ce qui s'est passé le lendemain, changer le cours final de ce qui en même temps - maintenant on le sait -

était sans doute déjà prévu d'avance... je ne me le pardonnerai jamais moi-même, et c'est pourquoi je ne songe même pas à te demander que tu me le pardonnes... moi qui n'hésite jamais sur rien, il a fallu que ce soit à ce moment-là précisément que j'hésite... que j'hésite pour que l'inconcevable malheur que l'on sait puisse s'y faire passage, creuser dans l'invisible le sillon de la mort qui ne demandait que cela... car la mort est toujours demanderesse... c'est

donc bien à ce moment-là qu'en réalité nous avons perdu la partie, et que Laurence a été perdue pour nous, qu'elle s'est perdue elle-même à jamais... alors tu vois, j'ai trouvé le courage à te le dire, tout cela, maintenant, et c'est sur ces aveux disqualifiants que l'on va se faire nos adieux... on se reverra donc bientôt à Paris, je l'espère... tu t'en es engagé envers moi... adieu mon capitaine, et que Dieu te garde ».

Resté donc seul à Malaga, François s'était, pendant les premiers jours, mis assez sérieusement à boire, mais il a vite laissé tomber, dégoûté par la vanité même de cette procédure dépourvue de tout sens autre que celui d'une utilisation faussement suicidaire de sa propre inutilité, ramenant toujours au même point de départ, recommencement sans cesse repris en compte d'un même non-recommencement. Les putes, la drogue? N'en parlons même pas. Il en ignorait vraiment jusqu'à l'existence même.

Mais il finit quand même par trouver ce qu'il lui fallait : il se rendait tôt le matin à la plage, et il y restait à s'exposer au soleil dément des journées blanches, aveuglantes de Malaga - qu'il voyait, pourtant, tout teinté en noir - jusque vers les six heures du soir, supportant avec une volonté d'au-delà - ou d'en deçà plutôt - de toute volonté, le supplice atroce, dévastateur, du soleil, la lente cuisson au noir du jour

103

après jour face aux travaux de cette lumière destituante sur lui et en lui, oubliant tout, jusqu'à la crétinisation finale, perdant la conscience de tout, se faisant sciemment dissoudre dans le terrible vitriol de son épreuve solaire, jusqu'à l'anéantissement achevé de soi-même. Mais n'est-ce pas ce qu'il y avait cherché

?

Pour qu'un jour, hébété, il prenne en clopinant l'avion de Paris, se sauvant ainsi du supplice volontaire du four créma-toire dans lequel

il avait vécu le temps de son séjour à Malaga, comme un fou, comme un aveugle, comme un martyr sans dieu ni mystique expiatoire, *comme un chien*.

Une fois lui-même de retour à Paris, où Erwin Lehnert s'y trouvait déjà depuis un mois, François fit le mort, se cachant de tout le monde, même de Tony Richmond. C'est qu'il avait déjà dressé ses plans : il voulait absolument le faire, aussi, pour en finir, le général Q+++ H+++. Les comptes pendants du meurtre de la rue Oswald Cruz et de ses suites, jusqu'à y inclus le supplice et l'assassinat de Laurence Mercier-Duvernois, « sa Laurence », en seraient ainsi entièrement apurés. Mais il savait que se faire le général Q+++ H+++ n'allait pas du tout être chose simple, au contraire.

Et comme il tenait vivement à son affaire, voulant à tout prix qu'elle réussisse, et totalement, il savait aussi qu'il lui fallait y mettre le prix : pas la moindre approximation aventureuse, et bien plus encore pas la moindre erreur, tout allait devoir se passer rigoureusement selon un dessein longuement réfléchi, mis au point jusque dans ses derniers détails. Une opération nickel, une « grande opération », une opération toute simple en même temps que suprêmement sophistiquée. Mais en même temps il était convaincu d'avance qu'il n'allait pas pouvoir ne pas réussir son coup, que « c'était écrit ».

Il s'y était trop investi, il y avait trop mis de lui-même, de cette partie de lui-même qui, secrètement blessée à mort, luttait désespérément pour pouvoir se donner une nouvelle sortie, une nouvelle chance de retour à la vie. Et le tout entretenu, sans cesse exacerbé par en dessous par le feu dévorant du désir de venger Laurence, de rendre justice au

souvenir intolérable de son corps piétiné et sali, de son âme rejetée dans les ténèbres de la défaite sans merci qui aura été la sienne à

elle, et la sienne à lui aussi, sans rachat ni retour. Une défaite honteuse, salissante, inutile, une défaite non prévue.

Une défaite arrivée à la suite d'une erreur de destin. Il s'agissait donc, pour François, d'un engagement total envers lui-même, et il n'ignorait pas ce que cela pouvait bien vouloir dire au juste. François comptait se racheter par la perfection même de sa vengeance, que pas un s'en tire.

Et si, de retour à Paris, François s'était abstenu de contacter Tony Richmond, malgré le très vif désir qu'il ressentait à le faire, c'était parce qu'il ne voulait mêler celui-ci à aucune manière à l'affaire de la liquidation prévue par lui du général Q+++ H+++, dont il était loin d'ignorer les risques, et notamment, aussi, ceux qu'il encourait de la part des services spéciaux

français

eux-mêmes;

qui

nourrissaient

très

certainement d'autres intentions à l'égard de celui-ci, et ne tenaient surtout pas à ce que l'incident diplomatique aigu de son assassinat politique à Paris vienne assombrir soudain, encore plus, l'état actuel des relations franco-syriennes déjà par trop endommagées à la suite d'une série de regrettables maladresses de part et autre.

Car, de source directe, François n'ignorait en effet pas que les services français avaient - provisoirement - réduit - voire suspendu — leurs pressions inavouables sur le général Q+++

H+++ , sans doute pour mieux organiser leur jeu, tout en le prévenant discrètement du fait que les services extérieurs israéliens se trouvaient en train d'essayer de monter une opération de neutralisation physique personnelle contre lui, à Paris même, estimant - à tort ou à raison - que c'était la ligne politique dure que celui-ci imposait à Damas — lui-même et les groupes politico-militaires dans son obéissance - qui constituait le principal obstacle à une éventuelle ouverture — voire

« rapprochement » — israélo-syrien capable de débloquer la situation au Liban et partant dans tout le Moyen Orient.

Or François y trouvait son avantage, dans cette situation de crise souterraine à la charge des services extérieurs israé 105

liens, parce qu'il comptait précisément mettre sur leur compte, s'il parvenait à réussir lui-même son propre coup contre le général Q+++ H+++ , le fait de l'attentat meurtrier contre celui-ci, déplacer sur les services israéliens les soupçons que les services français ne manqueraient pas autrement de porter sur lui, n'ignorant pas ses intentions ni sans doute pas la véritable teneur de l'action qu'il avait entrepris de mener en Espagne (et à laquelle, par l'intermédiaire d'Erwin Lehnert, agent de la SM, ils y avaient même participé, sans avoir eu à le reconnaître).

François était-il lui-même manipulé? Mais en se laissant consciemment manipuler, ne manipulait-il pas dialectiquement ses manipulateurs? Double question qu'il faudra bien reprendre un jour, ultérieurement, et approfondir, et qui ne manquera pas de nous déporter assez loin de nos bases de départ; mais on verra cela quand l'occasion se présentera, quand la situation en serait vraiment mûrie.

En attendant, il faut quand même gérer le présent, faire avancer le récit en cours. Disons qu'en dehors du cercle fort restreint des complicités immédiates de François, la nouvelle de la mort

ignominieuse de Laurence Mercier-Duvernois n'était à ce moment-là pas encore arrivée à Paris, et les choses étant ce qu'elles étaient devenues qu'elle — cette nouvelle - devra mettre, maintenant, des mois - des années même - pour y arriver, si tant est-il qu'elle y arrivera jamais.

En ayant donc commencé par fixer son attention exclusivement sur le général Q+++ H+++, François avait élevé une sorte de butoir devant sa propre existence. Ne voulant pas - ou ne pouvant pas, parce qu'on lui avait interdit de quitter Paris -

celui-ci vivait entouré, lui-même et ses proches, d'un certain nombre de mesures de sécurité draconiennes, ne laissant aucune part au hasard, à la plus petite faute de régie : le dispositif de protection mis en place par l'Ambassade, ou plutôt par ses propres services, n'avait en principe absolument pas de faille.

François, pourtant, s'acharna pour la trouver, cette faille, et une fois qu'il l'eût trouvée, il s'y engouffra aussitôt, sans 106

perdre une seule journée. Car, pour qu'il puisse s'en servir opérationnellement, celle-ci exigeait une somme de travail terrifiante, à lever dans des laps de temps qu'il faudrait considérer comme très courts, des événements imprévus pouvant à tout instant venir s'y mettre de travers, gêner ce qui avait déjà été fait (« chat échaudé craint l'eau froide »).

Cette faille s'entrouvrait dans le voisinage même de l'hôtel particulier que le général Q+++ H+++ habitait à Neuilly, et François n'avait pas manqué de l'intercepter, et il lui avait fallu une dizaine de jours pour qu'il puisse la mettre en situation d'être immédiatement utilisable par lui. C'est en effet son voisinage qui devait être, finalement, fatal au général Q+++

H+++.

Chaque matin un peu avant dix heures, une grosse Mercedes blindée sortait par le portail de l'hôtel particulier du général Q+++ H+++ à Neuilly - surveillé en permanence par plusieurs groupes de sécurité armés se relayant de deux heures en deux heures, jour et nuit - pour se diriger - avec, sur la banquette arrière, le général Q+++ H+++ , ses trois gardes du corps armés à ses côtés - et suivie de près par une autre voiture également remplie de gardes du corps en armes, vers l'ambassade de la Syrie, rue Vaneau à Paris.

Mais il se faisait aussi que, devant l'hôtel particulier occupé, à Neuilly, par le général Q+++ H+++, de l'autre côté de la rue, se tenait un établissement religieux de bonnes sœurs recluses, endroit isolé de tout, et on ne saurait pas plus tranquille, dont on ne pouvait surprendre jamais personne en vue, aucune religieuse n'apparaissant, à aucun moment, dans la cour ni dans les jardins aux allées ensoleillées, royales, mais toujours désertiques, et dont seules les sonneries des messes se succédant régulièrement jour et nuit marquaient la fuite du temps. C'était une forteresse du silence et de l'absence du monde que ce couvent, dont les secrets si bien gardés n'étaient pas sans créer un certain malaise dans le voisinage, une certaine peur implicite, irrationnelle, porteuse d'ombres. Ainsi le tranquille couvent de recluses n'était-il pas sans avoir donné naissance, autour de lui, à un certain

107

climat larvé de crainte, qui se perpétuait de lui-même, et qui n'en finissait pas d'entretenir aussi un certain trouble dans le quartier, qui lui était donc plutôt défavorable, et le manifestait même, parfois. Personne ne s'aventurait sur le trottoir en face du couvent, personne ne voulait avoir affaire avec les religieuses qui s'y trouvaient enclousées.

C'est bien derrière le mur d'enceinte de ce couvent, doublé, à l'intérieur, par des rosiers touffus, enchevêtrés, croulant sous les roses rouges, que le matin qu'il s'était choisi, François se trouvait

planqué, deux tubes de bazooka à ses côtés, dont il tira le premier projectile de plein fouet sur la voiture du général Q+++ H+++, comme celle-ci franchissait les portes de sortie de l'hôtel, et un deuxième projectile, quelques instants après, sur la voiture suiveuse qui déjà se pointait derrière la première.

Après l'explosion des deux voitures, se succédant à quelques instants d'intervalle, un brasier rouge et jaune s'était immédiatement levé dans les airs, embrasant le garage et jusqu'à la façade même de l'hôtel, dont les baies vitrées explosèrent, aussi, d'un seul coup. Et il eut alors dans la rue ensoleillée et vide un grand silence, qui semblait ne plus vouloir en finir.

Mais déjà François avait pris la fuite, à travers la cour intérieure et les jardins vides de derrière l'établissement, vers le boulevard Charles de Gaulle, où il eut vite fait de se perdre, avec sa propre voiture, dans la circulation intensifiée des voitures qui montait à cette heure sur Paris.

Certes, pour obtenir la liquidation finale du général Q+++

H+++, il lui avait fallu passer par un vrai carnage, mais « il faut ce qu'il faut », c'est tout.

Avec la liquidation du général Q+++ H+++, la liste funèbre tenue par François des responsables et des exécutants directs du double meurtre d'Alexia Champetier et de Laurence Mercier-Duvernois était donc close. Mais d'autres échéances tragiques l'attendaient à présent, dont il ne craignait pourtant pas du tout l'imminence, qu'il eût même voulu, lui, au contraire, pouvoir l'accélérer encore

108

plus. Car il avait hâte d'en finir, d'en finir avec tout et, surtout, avec lui-même. L'obsession suicidaire le tenait, en réalité, plus que jamais. Là était le véritable danger.

Une fois sorti de Neuilly, François s'empressa de faire passer un communiqué à l'AFP, émanant d'un soi-disant «

commando contre-stratégique » des « combattants Juifs de France », qui tout en assumant la responsabilité entière de l'attentat meurtrier contre le général Q+++ H+++, fournissait aussi des détails précis de l'action qui venait d'être entreprise, de manière à ce que ceux-ci lui assurent l'authenticité. Attentat que les « combattants Juifs de France » justifiaient par l'«

acharnement anti-israélien criminel et pathologique » du général Q+++ H+++, tout comme par l'ensemble des actions terroristes souterraines dont celui-ci aurait été le « responsable politique central » en relation avec des groupements néo-nazis d'Allemagne, de France et d'Espagne. Les « combattants Juifs de France » affirmaient que leur action allait continuer, qu'elle va étendre la ligne de ses objectifs en France et en Europe. On imagine sans peine le beau bordel que ce communiqué avait dû provoquer, jusqu'au sein même de la communauté juive de France, qui s'était saisi de l'occasion pour accuser les réseaux du Likoud d'avoir manipulé - voire de se cacher derrière - le commando des « combattants Juifs de France », qui « n'avait d'existence que circonstancielle » et qui, dans leur action, «

n'engageaient qu'eux-mêmes ». Momentanément tout au moins, François était couvert, mis hors de cause.

D'autre part, ce qui serait, me semble-t-il, chose tout à fait passionnante, c'est que l'on puisse s'offrir un compte rendu de terrain sur la manière dont François avait su pouvoir investir —

en y mettant, pour cela, moins de dix jours — l'établissement religieux faisant face, de l'autre côté de la rue, à l'hôtel particulier du général Q+++ H+++ à Neuilly, et cela jusqu'au point de finir par pouvoir en faire la base même de son action justicière, sur place,

contre l'ancien amant joué et manipulé de Laurence Mercier-Duvernois.

109

Mais il se fait qu'un certain interdit d'en parler barre encore tout approche de ce que François avait bien pu faire pour s'assurer, à l'intérieur même de l'établissement religieux de Neuilly, d'où il avait pu mener à son terme l'action par lui entreprise contre le général Q+++ H+++, les complicités qui ne lui avait pas fait défaut au moment décisif.

Car, sans l'implication personnelle de certains éléments de l'intérieur même de l'établissement religieux en question, François n'aurait en aucun cas pu réussir son coup. Mais il faut aussi relever le fait que la hiérarchie régulière de la communauté avait été tenue complètement hors du coup par le petit groupe de conjurées que François avait pu mobiliser clandestinement au service de son action spéciale.

Cependant, comme le droit nous est formellement refusé d'en parler, n'en parlons pas, mais que c'est dommage pour la continuité intime du présent récit.

J'aurais en effet infiniment aimé pouvoir m'arrêter ne fut-ce que très hâtivement sur l'épisode fabuleux de la nuit où François avait réussi à établir sa prise de contact clandestin avec la personne qui, depuis l'intérieur même du couvent, avait constitué, pour l'aider dans son entreprise, le petit groupe de soutien sur place qui lui avait fourni la chance inespérée, le jour venu, de pouvoir agir comme il l'avait fait. Une nuit où il avait été amené à jouer encore une fois le tout pour le tout, sollicitant son courage jusqu'à la démence, et où *cela a marché*. Mais passons.

Enfin, après deux semaines où il était allé prendre le calme, se libérer de l'étreinte mortelle de Paris, chez des amis de sa sœur à Monaco, François était de nouveau de retour chez lui, hameau

Boileau, et prêt à reprendre le collier, ne pouvant, de par sa nature même, rester sans agir.

Enrageant de ne pas avoir pu y retrouver Erwin Lehnert, envoyé par la SM en mission auprès de l'ambassade de France à Bucarest avant que François ne soit de retour de Malaga, il dut enfin pouvoir se considérer en état de reprendre contact avec Tony Richmond, n'ignorant en même temps pas tous les reproches qu'il encourait de la part de celui-ci pour 110

l'intolérable retard qu'il avait pris pour se décider à venir le retrouver. Encore qu'il y aurait eu à cela de puissantes raisons pour s'excuser, mais inavouables; car il ne pouvait quand même pas dire à Tony Richmond que s'il ne l'avait pas vu, pendant tous ces temps-là, c'était pour ne pas le compromettre dans l'action qu'il était alors en train d'organiser contre le général Q+++ H+++. Tony Richmond n'aurait très certainement beaucoup apprécié que François ait pu prendre des égards avec lui, l'« épargner », alors que lui-même ne demandait pas mieux que de s'y trouver engagé en première ligne, à ses côtés, ainsi d'ailleurs qu'il n'avait pas manqué de le faire, déjà, avant le départ de François pour l'Espagne.

Aussi quand François essaya finalement de le retrouver eut-il l'extrême déplaisir d'apprendre que Tony Richmond se trouvait à l'hôpital, où il s'efforçait de surmonter les suites d'une assez difficile intervention chirurgicale d'urgence, une occlusion intestinale avec des séquelles infectieuses; François s'empressa donc d'aller lui rendre visite à l'hôpital militaire du Val de Grâce, où il le trouva plutôt affaibli, avec une fort mauvaise mine, mais avec « un moral de fer », comme il le disait lui-même. Certes, Tony Richmond avait toujours été un dur. Mais là, *il s'était rendu*.

François se reconnut alors assez épouvanté au fond de lui-même, ayant compris, au Val de Grâce, que ce qui l'avait si incompréhensiblement tenu loin de Tony Richmond pendant tout le temps de leur étrange séparation, ce n'étaient pas les raisons

fallacieuses, extérieures, qu'il s'était données à lui-même pour s'en excuser, mais le sentiment autrement plus profond, autrement plus inquiétant aussi, de ce que Tony Richmond était en train de subir, alors, l'épreuve d'une maladie qui, pour aussi dangereuse qu'elle eût pu être de par elle-même, n'en était en réalité que la partie visible d'une mise en probation dont Tony Richmond n'était probablement pas conscient lui-même, et qui, elle - cette mise en probation -

comportait une part abyssale, un appel de mort et de démission de soi-même, d'auto-destitution venus de l'extérieur mais qu'il avait malgré lui mystérieusement

111

fait siens pendant tout le temps que l'épreuve en question allait devoir durer. Qu'il en avait été le complice inconscient.

Or, quand quelqu'un est en train de subir une pareille probation décisive, quand il est en train de prendre tragiquement un tournant obligé de son existence où tout va se trouver secrètement remis en jeu, il est de fait qu'il faille le laisser seul, le « laisser tranquille », qu'il est contre-indiqué de l'approcher, de le troubler sur le bord du gouffre où il se tient inconsciemment, comme un somnambule, en attendant que le sort final qui sera le sien se décide.

Car il y a là un grand mystère : cette dramatique épreuve ne vient jamais comme d'elle-même, elle est, à chaque fois, inconsciemment *appelée par celui qui doit la subir*, et qui la fait ainsi venir pour qu'elle se charge de résoudre — avec lui, à travers lui, contre lui, pour lui - un problème vital qui le dépasse, et dont il ne peut plus maîtriser la sollicitation à l'état de veille, « raisonnablement ».

Ce sont donc les ondes émises par Tony Richmond lui-même au plus dur de son épreuve qui avaient empêché François d'aller le chercher quand il ne le fallait pas, ses propres ondes négatives et d'interdiction, de mise en distance obligée, d'auto-isollement qui s'étaient utilisées à faire barrage devant le désir que François eût pu

avoir de retrouver Tony Richmond dès son retour d'Espagne. François ne savait pas si Tony Richmond était conscient, lui, de tout cela, mais il venait de se rendre compte que d'une manière quelconque celui-ci l'avait quand même compris, parce qu'il ne lui avait fait -

contrairement à ses craintes - pas le moindre reproche quant à son inexplicable défection à son égard.

Pourquoi Tony Richmond avait-il dû passer par cette secrète épreuve de sa vie, si atrocement sombre? Cela, François ne le savait pas non plus, ni ne désirait pas trop le savoir, si ce n'est à partir de l'instant où ce serait Tony Richmond qui en viendrait à le lui dire. Mais il n'en restait pas moins lui-même déchiré, profondément attristé par ce qu'il venait ainsi de comprendre au sujet de Tony Richmond, qui restait 112

son seul véritable ami en ce monde (avec, peut-être, aussi, Erwin Lehnert, mais avec Erwin Lehnert il s'agissait d'une relation tardivement établie, qui venait à peine de subir X

épreuve du feu).

François venait aussi de comprendre qu'il lui fallait faire attention, très attention avec Tony Richmond, qui n'en était encore — et cela, François le ressentait comme une *mise en demeure* — que partiellement revenu de ce qu'il lui avait fallu traverser ces derniers temps, et dans quelle intraitable, mortelle solitude dénuée de tout.

Et de par cela même François savait qu'à partir de ce qu'il venait ainsi de comprendre au sujet de Tony Richmond retenu dans sa paisible chambre du Val de Grâce, une nouvelle tâche lui était imposée : éclaircir le mystère de ce qui était arrivé à Tony Richmond, de ce qui s'était levé dans ses chemins avec assez d'insurmontable volonté de nuire pour qu'il lui ait fallu avoir recours à la thérapie abyssale de sa confrontation directe avec la mort, car qu'est-ce qu'avait bien été sa maladie, et, surtout, ce qui avait choisi de se

cacher derrière elle, si ce n'est une *confrontation dissimulée* avec la mort?

Ainsi faut-il que les choses soient claires : tout cela, François l'avait su sans le savoir, et agi en conséquence, inconsciemment. Comme d'habitude.

La chambre que Tony Richmond occupait au Val de Grâce était spacieuse, claire, plongée dans une étrange tranquillité, et toute pleine de fleurs.

— ... je sens que tu es en train d'admirer mes roses », dit-il à François, avec un sourire étrangement lumineux. Et ensuite :

«... tu vois, tout ça c'est Lise... tu te souviens de Lise, n'est-ce pas... elle était chez moi le matin de ton retour de la villa piégée de Laurence, à Marne-la-Vallée... figure-toi mon vieux qu'elle me parle souvent de toi, s'obstine à me demander de tes nouvelles...

Les préliminaires passés, Tony Richmond obligea François à lui raconter toute la suite des événements auxquels il avait dû faire face en Espagne, et ensuite à Paris lors de la liquidation du général Q+++ H+++ - en insistant beaucoup

113

sur cette dernière, qu'il avait tenue, lui, disait-il, pour une «

géniale opération d'antiterrorisme » - pour qu'ensuite, de son côté, il en vienne à lui confier que sous le nom en code de l'opération confidentielle « sombre miroir » — qui avait déjà été utilisée, à ce même sujet, par les services intéressés, avant le meurtre d'Alexia Champetier - un dossier actif était actuellement en traitement, à un niveau supérieur, tant à la ST

qu'à la DGSE. Et qu'en même temps, au cabinet particulier du premier ministre ainsi qu'à l'Elysée, on exigeait d'être tenus en

permanence au courant de la suite en instance de ce dossier, de la tenue à jour duquel se trouvait chargé, précisément, Tony Richmond lui-même.

U s'agissait, en fait, d'un « dossier glacé », auquel aucune suite opérationnelle n'était plus envisagée pour le moment, mais dont la mise à jour était maintenue en première priorité.

Tony Richmond était manifestement au courant de la double liquidation d'Eugène Lambrichs et du général Q+++ H+++, mais, tout en sachant qu'il s'agissait des opérations menées en solitaire par François - avec, il ne l'ignorait pas non plus, le soutien personnel d'Erwin Lehnert, tout au moins pour la première de ces deux opérations - il s'était contenté, quant à la mise à jour du dossier « sombre miroir » à lui confiée, de n'y enregistrer le tout qu'avec la formule de dégagement consacrée, selon laquelle « des recherches confidentielles étaient en cours pour l'identification des responsables directs de ces opérations clandestines de neutralisation physique ».

Tony Richmond s'était, par contre, montré fort inquiet -

après coup - de la tentative de « décrocher » que François avait entreprise, sur lui-même, à Malaga, et dont, à ce qu'il paraissait, il n'avait pas du tout su comprendre les « raisons secrètes » ni les procédures utilisées, sur place, par celui-ci pour arriver à ses fins d'auto-subversion personnelle, de « mise en ténèbres » (si tant est-il qu'il s'était agi, en fait, pour François, d'autre chose que d'une plongée psychopathologique en lui-même, d'une auto-thérapie de cicatrisation et d'oubli au niveau de l'inconscient, et même de la conscience -

114

à ce moment-là — déjà par trop sollicitée, de celui-ci, qui en avait trop vu, et qui « n'en pouvait plus »; et si tant est-il qu'il y avait eu « secret », ce qui reste quand même assez douteux, parce que tout s'était passé, alors, en plein jour, dans tous les sens du terme; et

que, de tout ce qui s'était alors passé à Malaga, il vaut mieux qu'à présent on ne s'en souvienne plus du tout, que tout soit recouvert par l'oubli, définitivement).

D'autre part, d'après les confidences faites à François, par Tony Richmond, au Val de Grâce, il serait également apparu que l'intervention américaine dans le cours dangereux qu'avait pris l'opération « sombre miroir » après la liquidation physique d'Alexia Champetier avait été de loin plus important qu'on ne l'avait cru au début, Laurence Mercier-Duvernois ainsi qu'Alexia Champetier ayant clandestinement entretenu des relations suivies avec les services spéciaux américains tant au niveau de l'ambassade des Etats-Unis à Paris qu'à celui des contacts directs pris, aux Etats-Unis mêmes, par Alexia Champetier lors des fréquents voyages qu'elle y faisait sous la couverture de ses soi-disant activités professionnelles « dans l'informatique

de

pointe

»;

et

cela

d'autant

plus

paradoxalement que c'est sur les instances des services français qu'Alexia Champetier se rendait aux États-Unis, où elle était tenue d'accomplir des missions importantes pour le compte de ceux-ci, et des missions qu'elle accomplissait réellement, et avec des résultats on ne saurait pas plus positifs. Le double jeu, elle en savaient long ces deux-là, « c'étaient des championnes

».

Quant à James Vesper Willoughby, Tony Richmond était tout à fait formel : celui-ci n'était pas non plus celui dont il se donnait l'air de l'être, qui n'était qu'une pose de couverture qu'il s'était donné beaucoup de peine à se créer de toutes pièces. Il s'agissait en réalité du résident du MI6 britannique, habilité à contrôler toute la zone névralgique Algésiras-Tanger-Gibraltar, et qui travaillait en étroite liaison avec les services espagnols et américains présents sur place. Alors qu'une vieille haine recuite, aussi inexplicable que tenace, opposait James Vesper Willoughby - richissime

115

héritier, pédale notoire, alcoolique et drogué — aux services français, qui, d'ailleurs, le lui rendaient bien. D'ailleurs, n'est-ce pas, c'était bien chez lui, dans sa propre maison, à la villa *Margarita*, qu'avait eu lieu l'incroyable exhibition de Laurence Mercier-Duvernois en « danseuse de Kali », ce qui, cette nuit-là, devait avoir eu une signification fort précise, mais non moins fortement cachée. Qu'il faudra aussi se décider à déchiffrer un jour. Oui, il le faudra bien.

- ... et, en plus, James Vesper Willoughby est aussi un grand ami de votre propre beau-frère, Howard Bedell-Jamieson... le mari de votre sœur Jenny... », devait préciser Tony Richmond, et, allait-il poursuivre, «... comme il avait sûrement dû entendre parler de vous chez les Bedell-Jamieson, il en savait beaucoup plus sur vous que vous n'en sachiez, vous, sur lui...

ce qui expliquerait peut-être son étrange sortie sur vous-même et sur votre sœur, ayant fait celui qui vous prenait pour un autre tout en vous en plaçant une allusion plutôt dramatique...

sans doute avait-il un but précis en s'y engageant, mais lequel... ce qui reste à savoir... encore que tout cela peut ne plus avoir désormais pas la moindre importance... ».

Ce fût aussi dans l'après-midi de sa longue première visite à Tony Richmond, au Val de Grâce, que François eut à apprendre que l'énigme de l'impressionnante quantité de valises assemblées, les unes sur les autres, au sous-sol de la villa de Laurence Mercier-Duvernois à Marne-la-Vallée avait été résolue, après l'investissement des lieux, par les inspecteurs de la ST en charge de l'affaire : il s'agissait de certaines archives de l'OAS, entreposées là par le père de Laurence, l'amiral Ludovic Mercier-Duvernois, qui, bien d'années auparavant, en tant que jeune capitaine de vaisseau, avait eu des fort importantes responsabilités dans l'organisation politico-militaire de combat contre le régime gaulliste de l'époque, dans les dernières années de la guerre d'Algérie finissante.

Tony Richmond se disait abasourdi par la quantité de personnalités politiques de premier plan qui, au vu du 116

feuillage de ces archives, s'étaient secrètement compromises avec l'OAS, depuis un futur - à ce moment-là - Président de la République et certains de ses futures ministres jusqu'aux éléments de pointe du régime gaulliste lui-même qui le trahissaient de l'intérieur, trahison qui allait depuis des complicités dissimulées jusqu'à la participation activiste directe. «... tout le Sénat», affirmait Tony Richmond, « toute la démocratie-chrétienne et toute la droite pro-américaine se tenaient, dans l'ombre, derrière Bastien Thierry et ses hommes de main... au Petit Clamait, seule la Divine Providence avait pu sauver encore le vieux Général... dont la solitude, en fait, avait toujours été terrifiante... quoi que l'on en ait dit, j'ai fini par croire - au vu, je le répète, de ces archives — que les Français n'avaient en réalité jamais suivi l'« homme des tempêtes », qu'il a toujours gouverné contre la majorité implicite des Français, qu'il a toujours dû imposer ses conceptions révolutionnaires d'une manière tragiquement forcée, sur le fil du rasoir... encore un somnambule de génie, un marginal inspiré... l'outil transcendantal d'une certaine France Secrète, dont le vrai pouvoir n'avait jamais été qu'un pouvoir occulte...

une longue tradition souterraine de l'histoire française, aussi enracinée que la tradition toujours présente là du parti de l'étranger... ».

Cependant, pour conclure leurs entretiens de la journée - car il commençait à se faire tard, on apportait son dîner - Tony Richmond avait entrepris de tenir une série de propos plutôt incompréhensibles - sur le moment - au sujet d'une éventuelle mise en piste - et, d'ailleurs, peut-être, d'échéance tout à fait rapprochée - d'une structure spéciale de renseignements politico-stratégiques de dimensions, de buts et d'ouverture «

européens grand-continentaux », avec des appuis « tout à fait supérieurs » - le Matignon ainsi que l'Elysée, coexistence oblige, en étant à part entière - et dont lui-même, Tony Richmond, devait en assurer les responsabilités formelles, intégrales et sans aucun contre-pouvoir déstabilisateur dans l'ombre. « J'en serai le seul patron,

117

n'ayant à rendre compte qu'au Président de la République, et encore tout à fait confidentiellement », devait-il préciser.

En fait, sans le dire explicitement, il était clair que Tony Richmond voyait, dans cette « structure spéciale de renseignements politico-stratégiques d'ouverture européenne grand-continentale » le couronnement — en quelque sorte - de sa carrière, et le « début d'une ère nouvelle » pour les engagements politiques européens grand-continentaux de la France, secrètement disposée, déjà, à « passer à l'offensive, suivant sa grande prédestination occulte ».

Bien entendu, Tony Richmond comptait totalement sur la participation effective de François à cette entreprise révolutionnaire nouvelle dont il semblait en assumer la responsabilité opérationnelle immédiate, et François, ne pouvant décemment pas faire autre chose, acceptant d'entrer sur le coup même dans son jeu. Ce qui étonnait quand

même quelque peu François, c'était l'ampleur tout à fait considérable des moyens matériels et politico-administratifs dont le projet avancé par Tony Richmond semblait disposer déjà : il devait y avoir à coup sûr anguille sous roche, ce n'était vraiment pas possible autrement. Et, de toutes les façons, il y avait là la preuve implicite qu'un nouveau tournant venait d'être pris, dans l'ombre, par la coexistence en train de passer ainsi à une phase inédite, insoupçonnée de son évolution en cours, évolution, désormais, des plus imprévisibles : tout devenait possible.

Ils étaient en outre convenus qu'ils allaient se voir, désormais, tous les deux ou trois jours, François ayant fini par trouver le chemin du Val de Grâce, et, ensuite, quand Tony Richmond en sera sorti de l'hôpital, qu'ils aillent même passer, ensemble, un mois près de Nice, où Tony Richmond disposait d'une propriété de sa famille; qu'ils passent, ensemble, le mois de convalescence de Tony Richmond.

Or, juste au moment de se quitter, François se souvint qu'il voulait demander quelque chose à Tony Richmond, quelque chose au sujet d'Erwin Lehnert. A savoir, qu'est-ce que celui-ci était allé faire à Bucarest. « Cette histoire me 118

paraît des plus tordues », avait-il ajouté. Ce à quoi Tony Richmond lui répondit que celui-ci s'y trouvait, d'après ce qu'il croyait savoir, sur une disposition personnelle de Jacques Chirac. « ... il est parti en quatrième vitesse, comme s'il avait le Diable à ses trousses... remarque, c'est peut-être bien le cas, j'ai ma petite idée là-dessus... quand je dis qu'il avait le Diable à ses trousses, je ne suis pas loin de la vérité, je brûle... je brûle même drôlement... car c'est bien de cela qu'il s'agit, en fin de compte... je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire, mais moi je m'entends... cette mission d'Erwin Lehnert, envoyé par la SM à Bucarest, cela sent le roussi... d'ailleurs, je crois qu'il y avait fait venir, il y a une dizaine de jours, trois de ses hommes, discrètement, en renfort... c'est une combine pas catholique du tout, je le sens... et je dirais même carrément

satanique... je n'insiste pas, je risque de donner l'impression que je débloque...

alors qu'en réalité... enfin, passons... ».

En quittant le Val de Grâce il faisait déjà presque nuit, et François se perdait en conjectures sur le sens qu'il fallait donner aux derniers propos de Tony Richmond, sur ce qu'il eût bien pu vouloir dire en parlant, au sujet de la mission secrète de Erwin Lehnert à Bucarest, d'une « combine carrément satanique ». Il avait une petite idée là-dessus lui aussi, mais il n'osait pas se la préciser. Car cela eût impliqué qu'il donnât trop dans le surnaturel, dans « les histoires de l'autre monde », ce qui lui répugnait assez pour qu'il refuse même d'y penser («

cela ne se fait pas »).

Il pensait à Tony Richmond avec beaucoup d'appréhension.

Ils avaient passé ensemble un long après-midi, ils avaient parlé de beaucoup de choses importantes, Tony Richmond lui avait révélé certains de ses projets les plus secrets et les plus chers, mais il n'y avait rien à faire, François se rendait compte qu'il n'avait pas pu retrouver, qu'il n'avait pas pu *reconnaître* le Tony Richmond dont il avait pris l'habitude le long des années : que celui-ci tout en étant apparemment le même, avait profondément changé, quelque chose s'étant modifié en lui, à l'intérieur le plus

119

caché de lui-même. Aussi François s'était-il résigné à comprendre que Tony Richmond se trouvait arrivé - était en train d'arriver - au terme d'une mystérieuse évolution de lui-même, laquelle, ayant eu un moment de crise aiguë - dont sa maladie elle-même n'avait été que la partie visible, *donnée à voir* - était à présent sur le point de se résorber, laissant la place à ce qu'il fallait bien considérer comme étant la nouvelle mue de celui-ci, sa « nouvelle identité confidentielle

». Qu'avait-il donc pu se passer avec Tony Richmond? C'est la question qui tourmentait François, et à laquelle, à son extrême désarroi, il ne trouvait pas de réponse, pour le moment; pas le moindre commencement de réponse. D'autre part, François était aussi à se demander si ce changement confidentiel d'identité que venait de subir Tony Richmond n'était pas, en plus, un signe occulte appartenant à la constellation de faits inexplicables, voilés, qui constituait l'enveloppe extérieure, la couche protectrice du mystère même qui se tenait dans l'axe tournoyant des deux meurtres - celui d'Alexia Champetier et celui de Laurence Mercier-Duvernois - qui n'en finissaient plus d'imposer leur présence, d'entretenir en continuité leur provocation sanglante, leur affirmation scellée ?

120

LE « GRAND SECRET FINAL » DE JENNY

Le soir où François avait tard quitté l'hôpital du Val de Grâce, où il s'était si longuement entretenu avec Tony Richmond, il eut l'envie d'aller dîner, seul, chez Lipp, sacrifier, à nouveau à une de ses vieilles habitudes. Chez Lipp, on lui donna une table au fond de la salle, le faisant se retrouver ainsi aux côtés d'un groupe de jeunes - trois garçons et une fille -

dont il se faisait qu'il en connaissait un, celui-là même qui se trouvait assis sur la banquette à ses côtés, Charles Champetier, un journaliste plus ou moins de droite, rédacteur en chef d'une prestigieuse revue culturelle et de combat politique, ou «

métapolitique », comme ils disent, eux.

Or, comme ils échangèrent quelques propos de circonstance pendant le dîner, François eut finalement la surprise de comprendre que Charles Champetier était la cousin germain d'Alexia Champetier, sur laquelle il eut ainsi l'occasion d'apprendre qu'elle avait eu d'obsédantes préoccupations mystiques et spirituelles, quelle avait même appartenu à un groupe de recherches occultistes

ayant son siège en Suisse, à Lausanne, les *Veilleurs du Matin*, et quelle faisait, depuis deux ans, des fréquentes retraites spirituelles dans un couvent bénédictin de Bretagne.

Ils en vinrent ainsi à convenir de se revoir bientôt, afin que Charles Champetier puisse faire voir à François une série de photos d'Alexia Champetier au milieu d'un groupe de participants à une de ses retraites bénédictines en Bretagne.

Charles Champetier lui semblait outré par la publicité inconsciente et obscène qui avait été déclenchée et entretenue, par les médias et les chacals orduriers qui les dirigent, autour de la mort dramatique de sa cousine, Alexia Champetier, et François crut même comprendre que celui-ci avait

121

dû être, chose certaine - qu'il en ait été lui-même conscient ou pas, peu importe - assez vivement amoureux de la disparue, obsédé comme il semblait par son souvenir, et cela malgré le fait qu'il fut marié, et père de famille.

Alexia Champetier avait en effet dû être une jeune femme assez exceptionnelle, d'un caractère peu commun, pourvue d'une grâce, d'un pouvoir de présence et de rayonnement personnel tout à fait inhabituel, et dont l'aura avait survécu à sa disparition de ce monde. François ne s'était pas attendu à ces retrouvailles d'ombre, et il en avait été profondément troublé, son ancienne blessures ravivée par l'émergence de la figure soudain proche, à nouveau, de celle qui l'avait lui-même tant poursuivi, tant empêché sa vie de continuer comme avant. Car, au fond de lui, François n'avait pas tellement pu séparer Alexia Champetier et Laurence Mercier-Duvernois, la mort de l'un en appelant sans cesse à la mort de l'autre, dans la même atrocité, dans un même mouvement d'auto-culpabilisation et de détresse lancinante.

Quoi qu'il fasse, d'ailleurs, à François il lui semblait, et ce soir-là peut-être plus particulièrement encore, qu'il n'arriverait plus jamais à s'en sortir des suites de ces deux meurtres, auxquels il s'était si étroitement trouvé mêlé, et qui avaient si fortement marqué sa vie, qui sait dans quelle étrange intention du destin.

Cependant, les meurtriers de la rue Oswaldo Cruz ainsi que ceux du parc de la clinique du Dr Adolfo Neuhaus, à Castellon el Alto, en Espagne - les commanditaires, ainsi que les exécutants - François les avait déjà fait payer de leurs vies. La tâche justicière qu'il s'était assignée était accomplie, il ne lui restait donc plus qu'à tenir l'engagement qu'il avait pris auprès de sa sœur Jenny, qu'il aille passer la voir avant de décider d'en finir avec lui-même — si tant est-il qu'il veuille réellement le faire - afin qu'elle puisse lui faire part de son « grand secret final », engagement qu'il n'était absolument pas question qu'il puisse envisager d'éluder.

Car, en vérité, François, la seule chose qui l'intéressait encore vraiment c'était de s'enfermer chez lui et de se tirer une 122

balle dans la bouche. Il en avait même trouvé une variante à ses plans le concernant lui-même en suicidaire : qu'il ne fasse pas cela, comme il avait commencé par le penser, chez lui, hameau Boileau, mais en allant se perdre, par une brumeuse journée d'octobre, quelque part au cœur de la forêt vosgienne.

Mais, pour le moment, il lui fallait aller voir Jenny. Autant se décider tout de suite; seulement, Jenny se trouvait encore, pour une dizaine de jours, chez une amie, à Biarritz. Pourquoi chaque mois d'août Jenny disparaissait-elle à Biarritz?

En fait, François n'avait donc plus tellement de choses à faire, et même, soudain, pas de choses à faire du tout. Il se tenait enfermé chez lui, en attendant que le temps passe.

Or, étrangement, l'image de Laurence s'était totalement effacée de sa conscience, lui était devenue non seulement impossible de la

revoir, intérieurement, telle qu'il l'avait connue, un certain après-midi de juillet dernier, rue Oswaldo Cruz, et même étendue morte à ses pieds, nue, nue encore, dans les jardins de la clinique du Dr Adolfo Neuhaus, à Castellon el Alto, mais il n'arrivait même plus à vraiment pouvoir penser à elle, une barrière métapsychique s'étant subrepticement édifiée

— auto-édifiée - en lui qui l'empêchait mystérieusement d'être en état de l'approcher, et il y voyait — et sans doute avec quelque raison - un signe indéchiffrable concernant l'évolution souterraine de ses sentiments à son égard; et bien plus même encore, un signe concernant, aussi, l'état de leurs relations amoureuses, dans l'invisible si ce n'est dans l'éternité même, dans l'« au-delà ».

Tout cela ne laissait rien paraître de positif, son inquiétude allait en s'intensifiant sans cesse, et cela d'une manière d'autant plus troublante qu'il ne parvenait absolument pas à y discerner la moindre signification, et les choses s'effritant en lui de plus en plus. Et l'étrange changement aussi, qu'il avait cru surprendre chez Tony Richmond, ne cessait de l'obséder, essayant d'intercepter la signification cachée, interdite, de celui-ci, et les relations qu'il pouvait entretenir avec son propre désarroi mortel.

123

Et, à présent, il lui était également venue l'obsession de ce qu'il croyait avoir découvert au sujet de ses trois principales rencontres avec Laurence, qu'il n'avait d'ailleurs vue que, en tout, quatre fois de sa vie, et pas une de plus : car c'est nue qu'il l'avait vue, la première fois, rue Oswaldo Cruz, et nue en tant que « danseuse de Kali »; et nue aussi, la dernière fois, quand ils l'avaient descendue, Erwin Lehnert et lui-même, de l'arbre où l'avaient attachée ses meurtriers, dans le parc de la clinique du Dr Adolfo Neuhaus, à Castellon el Alto. Laurence, donc, il ne l'avait vue que nue. Or n'est-ce pas là, aussi, un signe qu'il s'agit de déchiffrer, tant qu'il reste encore le temps de le faire?

Sur ce, il eut un coup de fil de sa sœur Jenny, qui lui annonçait son retour de Biarritz, et son désir d'avoir vite de ses nouvelles. Il lui proposa donc d'aller la voir le lendemain, chez elle, à onze heures du matin.

Non pas la paix, mais une sorte de tranquillité morose, anesthésiante, vint alors s'établir en lui, et tous les tourments de ces derniers jours s'en trouvèrent comme suspendus : l'heure de la fin était là. Une sorte de joie obscure lui en vint aussi.

François veilla à ne pas être en retard au rendez-vous avec sa sœur Jenny : à onze heures tapantes, il sonnait à la porte de l'appartement de celle-ci, qui vint lui ouvrir, un peu essoufflée, le visage très pâle, les pieds nus, dans une robe de chambre courte en soie blanche.

- ... oh, non, fit-elle,... qu'est-ce qui t'arrive mon pauvre frère... toi qui détestais tant tous ces gens qui se font bronzer, l'été, sur toutes les plages du continent, te voilà le visage noir comme un vrai nègre de comédie... aurais-tu changé de religion au sujet du bronzage, aurais-tu fait je ne sais quel pari imbécile avec toi-même... de te voir dans cet état, toutes mes certitudes vacillent... mais enfin, je suis heureuse de te voir... je commençais à m'ennuyer assez sérieusement de toi, je ne te le cache pas...

- ... il y a un peu de cela, en effet... j'ai passé le mois d'août sur une plage de Malaga, à me faire soigneusement -

124

et atrocement aussi, je l'avoue - bronzer par le soleil dément de l'endroit... mais ce n'était rien, une lubie passagère... un pari imbécile avec moi-même, comme tu viens de si bien le dire... et toi, ma sœur chérie, comment vas-tu... quelles bonnes nouvelles vas-tu me donner de toi-même... au fait, je te trouve ravissante, ce matin... absolument ravissante... il y a un merveilleux éclat sur ton visage, tu es rayonnante... est-ce ton mystérieux voyage à Biarritz qui,

encore... oui, il faudra qu'un jour tu me dises tout sur tes manigances à Biarritz, chaque mois d'août... cela en devient inquiétant...

—... oh, tout cela n'a rien à voir... mais je dois te dire que...

enfin, voilà... c'est que je viens de me séparer de Howard, mon mari... la procédure de divorce est bien avancée, c'est pratiquement fait...

—eh, dis-moi, Jenny... es-tu devenue folle, ou quoi... qu'est-ce que tu me chantes là, ça va pas la tête? Qu'est-ce que cela veut dire tout cela... divorcer, comment, pourquoi? S'est-il passé quelque chose de grave entre vous, ou bien ce n'est qu'un coup de folie de ta part... je te vois mal divorcer, toi...

impossible...

—... c'est que la vérité, ce que je viens de te dire... mais n'en parlons plus, c'est déjà chose faite...

— ... bien, mais laissons donc tout cela : si l'on se voit aujourd'hui, c'est pour une toute autre chose... tu vois que je tiens mon engagement envers toi, que je suis venu te voir, spécialement, avant d'aller me cacher quelque part pour me tirer une balle dans la gueule... je te l'ai déjà dit, ma décision est prise... cela ne sert vraiment à rien que d'essayer de s'y opposer, tu me connais assez pour le savoir... mes comptes sont faits, tous mes comptes...

— ... je suppose que tu ne peux quand même pas blaguer. ..

aussi laisse-moi te poser une seule question : pourquoi? Oui, pourquoi, pourquoi?

— ... pourquoi? Mais c'est très simple: j'avais trouvé l'«

amour absolu », la femme que j'avais cherchée toute ma vie...

elle est venue, elle s'appelait Laurence Mercier-Duvernois, la fille de l'amiral de l'OAS... elle est venue, et

125

puis elle est morte... on l'a tuée, en Espagne... et moi je n'ai pas pu - ou pas su - la sauver... alors, n'est-ce pas, je n'ai absolument plus rien à faire dans cette vie, ni en ce monde... tu dois me comprendre, je sais que tu me comprends...

- ... oui, je vois... je vois même très bien... c'est d'ailleurs, aussi, un peu ce à quoi je m'attendais... seulement, vois-tu, les choses peuvent se passer, en réalité, d'une manière infiniment différente de tout ce que tu penses... il y a des recoins occultes de la réalité qui parfois peuvent tout changer, il suffit d'un seul mot, de quelques pas en avant... d'une seule respiration, d'un déplacement inattendu de l'air...

- ... au contraire... pour moi, à présent, les choses sont on ne saurait pas plus claires... rien à y ajouter, rien à y retrancher...

- ... c'est là que tu te trompes mon chéri... mais laisse- moi le temps de t'en parler... je te parlerai avec une brutalité peut-être trop tranchante, mais je ne fais ainsi que répondre, en désespoir de cause, à la brutalité non moins tranchante de tes aveux de mort, de ton insoutenable aveu suicidaire... car il se fait que Laurence Mercier-Duvernois, ta chère disparue, je la connaissais moi aussi, figure-toi... et même que très bien je la connaissais... nous avons toutes les deux été ensemble en classe, à l'institution Sainte Jeanne de Chantal, à Neuilly, quand nous avions dix-sept ans... or tu ne t'en es assez mystérieusement jamais aperçu d'une chose qui pourtant crevait les yeux de tous ceux qui nous connaissaient, Laurence Mercier-Duvernois et moi, c'est que nous nous ressemblions d'une manière vraiment extraordinaire... on eût dit à tout instant deux sœurs jumelles... et ta dernière maîtresse, celle avec qui tu as rompu en mai dernier, Sylvie d'Aubressac, qu'avait-elle

d'étrangement particulier, celle-là aussi? C'est quelle aussi me ressemblait, et que d'elle aussi on aurait pu dire que nous étions des sœurs... or tout cela ne te fait-il pas penser à quelque chose de bien précis, encore que passablement dramatique, à quelque chose que tu te refuses depuis bien d'années de reconnaître, que depuis bien d'années tu tiens enfoui au tréfonds de toi-même... ne te

126

souviens-tu pas de ce qui s'était passé, il y a neuf ans, dans ce même appartement, un certain après-midi de juillet aussi... non, d'août... oui, bien sûr, d'août... non, tu ne veux pas t'en souvenir? Tu ne te souviens pas que nous y avons fait l'amour, tous les deux, comme des fous, comme des damnés, tout l'après-midi, jusque tard dans la soirée... si pendant toutes ces années d'abandon et d'absence en creux de toi-même, tu n'as rien pu faire de ta vie perdue, c'est parce qu'en réalité tu ne faisais rien d'autre que de me fuir, que de fuir notre amour caché, de fuir éperdument le souvenir de l'après-midi d'août où nous nous étions si follement aimés dans l'appartement de nos parents absents, ce jour-là, pour le mariage de notre tante Marianne, auquel nous avons refusé de nous rendre parce qu'elle épousait quelqu'un que nous haïssions secrètement, souviens-toi, oui, souviens-toi... aussi ne te reste-t-il que de reconnaître - réveille-toi, François, réveille-toi - que de reconnaître, dis-je, que c'est moi la femme que tu cherches depuis tant d'années, que toutes les autres tu ne les avais désirées - ou cru les désirer - que parce qu'elles te rappelaient celle que tu aimais vraiment, celle que tu aimais abyssalement, celle que tu n'en finissais en même temps pas de vouloir oublier, oublier, oublier, c'est-à-dire moi-même... alors, à quoi bon de vouloir se le cacher encore, je suis là devant toi, je te dis que je t'aime éperdument, de toutes les forces de mon être, depuis toujours et à jamais, jusqu'à la fin de tout et au-delà de tout... je te dis que c'est moi celle que tu cherchais, comprends-le... moi-même, et personne d'autre... le reste n'aura été que substitution et fantasmagorie... oui, fantasmagorie, quoi que tu aies pu en penser... car si c'est la perte de l'« amour absolu »

qui te fait vouloir mourir, sache que l'« amour absolu » non seulement tu ne l'as pas perdu, mais que tu viens à l'instant même de le retrouver... tu vois, c'est donc bien cela le « grand secret final » que je voulais te faire connaître, et maintenant je ne dirai plus rien... car c'est à toi de parler à présent... je viens, moi, d'anéantir la chape d'interdiction, de ténèbres et de profond oubli qui étouffait

127

ta vie, qui t'a pendant si longtemps empêché d'être, d'être toi-même pleinement... j'ai dissipé ton cauchemar fondamental, je t'ai rendu ta liberté d'avant l'éclipse mortelle qui s'était faite en toi le jour où tu avais inconsciemment choisi l'oubli, de *tout oublier*...

- ... d'un seul coup, le voile du temple vient de se déchirer, devant moi, de haut en bas... Jenny, Jenny, Jenny ma bien-aimée, comment ai-je pu, dans quelle longue démence ai-je vécu ces dernières années... dans quel impossible et honteux cauchemar ai-je passé ma vie... et comment allons-nous faire, maintenant, pour tout rattraper, pour sauver ce qui peut encore l'être... oui, comment allons-nous faire... il faudra y réfléchir, trouver la passe géniale, la passe salvatrice... comme dans la haute montagne...

-... mais toute grande aventure amoureuse, n'est-elle pas une vertigineuse expérience des précipices, une expérience hallucinée de la grande montagne... comment va-t-on faire, me demandes-tu... mais en faisant face à la seule réalité finale des choses, en nous aimant comme nous nous aimons, en passant outre toute considération étrangère au seul fait ardent et brûlant de notre amour qui vit et nous fera désormais vivre ensemble, unis - réunis - pour toujours... et quant à la face visible, sociale, des choses, on trouvera bien tous les subterfuges, tous les arrangements qu'il faudra... n'ayons surtout pas peur des mots : l'inceste, que les dynasties royales et impériales égyptiennes pratiquaient initiatiquement entre frère et sœur, nous allons donc le reprendre et adapter à notre cas, et finalement il se pourrait même qu'il en résultât de bien grandes

choses... des choses encore, pour le moment, tout à fait inconcevables... mais qui, inconcevables, ne le resteront pas toujours... plus maintenant, que nous nous sommes retrouvés mon chéri... certaines prophéties, d'ailleurs, certaines visions de haut vol n'ont d'ailleurs pas manqué de l'annoncer, de *prévoir* même... ainsi, notamment, Alexandre Saint-Yves d'Alveydre, le grand visionnaire d'une certaine France Secrète... d'une certaine France Secrète dont l'heure, maintenant, ne tardera plus de venir... grâce à nous deux

128

mon chéri, grâce au mystère abyssal de notre terrible amour interdit, qui, va néanmoins faire que s'entrouvrent les portes induites, les très étroites portes occultes de l'histoire de ce monde à sa fin...

— ... oui, ma Jenny... ne perdons plus un seul instant...

laisse-moi te prendre tout de suite, là même... il le faut, ah, comme il le faut... c'est ce qui rescellera notre ancien pacte d'amour fou, notre pacte nuptial du jour du mariage de notre tante Marianne, auquel nous ne nous étions pas rendus... ce qui fera aussi recommencer les choses là où elles avaient été interrompues... ne prenons même pas le temps de nous déshabiller, viens, étends-toi là, sur la moquette... et laisse-moi te faire l'amour, mon adorée chérie... à nouveau, à nouveau, tout comme cet après-midi, il y a neuf ans...

Dans le haut miroir aux teintes roses de l'élégant salon de l'appartement parisien de Jenny, on pourrait suivre la scène d'amour ensauvagé qui a lieu juste devant ce miroir quelque peu magique, sur la moquette bleu pâle, dans le désordre fascinant, spasmodique, de la bataille d'amour en cours; les longues caresses magnétiques, enfiévrées, comme maladroites; les insatiables baisers, à en perdre le souffle, et qui déchirent les lèvres, les font saigner; les étreintes brutales, aveugles, éperdues, écumantes, à rythme perdu; les morsures; et surtout les jambes haut levées de Jenny, d'une blancheur inouïe; ces gémissements feulés, ces halètement

d'agonie des deux corps tétanisés par le désir déchaîné, irrépressible; ces cris étouffés à grande peine, et qui ensuite vont se brusquement libérer; sauvagement peut-être, mais brièvement, comme des éclairs métalliques; et ces sanglots de la fin, comme venus de l'autre monde, assourdis par les cataractes du passage de la ligne du basculement en avant, halluciné, sous la vision extatique de l'«

autre monde », de l'« autre côté ».

Il y avait là comme la mise en œuvre d'un rituel veillant à l'émergence d'un monde absolument nouveau sous les espèces ardentes de la *Vita Novissima*, des commencements à la fois nuptiaux et totalement virginaux d'un *monde autre*.

129

Il y avait là comme le séisme générateur du renversement final des temps, l'immaculée conception de la prochaine ère paraclétique et impériale abyssalement en gestation, et dont l'heure à présent venait.

Etait-ce illusion, illusion seulement? Pendant que François et sa sœur Jenny s'aimaient sur la moquette du salon au miroir rose, il semblait qu'une étrange lumière dorée était venue s'installer au-dessus d'eux, remplissant la grande pièce d'une présence subtilement transcendantale, extatique, rafraîchissante comme un matin en haute montagne, tout près du ciel immense et limpide, en plein soleil. Cette lumière dorée en vint même à se matérialiser, pour prendre vaguement l'allure d'une sorte de nuage coronaire épousant de près les limites de l'endroit même de leurs ébats à leur paroxysme.

Sur ce, apparaît innocemment, sur le pas de la porte du salon, Angela, la jeune américaine fille au pair chez Jenny, soudain pétrifiée - une main sur la bouche - par le spectacle inattendu qui s'offrait à elle sur la moquette du salon, qui n'en croyait pas ses

yeux, et qui se retira, à reculons, silencieusement, une main sur la bouche toujours, du poste d'observation avancé auquel, sans le vouloir, elle s'était rendue; troublée à ne plus savoir ce qu'elle faisait - elle avait reconnu François, dont elle savait qu'il était le frère de Jenny - hagarde, le sang lui battant violemment aux tempes, le souffle court, elle se masturbait, les yeux fermés, appuyée contre la chambranle de la porte de la salle à manger, piégée par les champs magnétiques, par les trains d'ondes qu'émettaient intensivement ceux qui se trouvaient au travail dans la pièce d'à côté. Car il y a comme cela des canaux qui fonctionnent dans l'invisible, par où l'amour se communique, circulaire- ment, sans qu'on le sache.

Mais n'est-ce pas ces réseaux de circulation clandestine de l'amour qui constituent la substance même de son affirmation permanente, salvatrice, qui entretient le feu de la vie, qui fait que le non-être ne puisse jamais l'emporter tout à fait, ni l'obscurité du néant et de ses métastases occultes, malgré le fait que celles-ci n'en finissent plus de buissonner, de se répandre en permanence dans les

130

champs de la vie? Sans s'en rendre compte, Angela s'y était laissée prendre, elle s'était faite elle-même une instance de cette circulation amoureuse secrète qui tient le monde suspendu sur le néant, et elle en jouissait à part entière, débordée et, sur le moment, comblée jusqu'au cri, jusqu'à une exaltation qui l'étonna elle-même, et lui fit même peur, la laissant pantelante, désorientée, et comme vidée d'elle-même. On n'approche pas impunément l'amour, quand il émerge de ses propres profondeurs abyssales, comme c'était d'évidence le cas de la terrible étreinte de François et de sa sœur Jenny.

Cependant, aussi retournée quelle avait été par sa participation clandestine, honteuse, aux ébats de François et de Jenny, Angela ne manquera pas d'en parler, deux jours après, au jeune secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis à Paris avec lequel il lui arrivait de

sortir de temps en temps, et qui en voulait si obstinément à sa demi-virginité. Or, celui-ci, sans rien laisser transparaître sur le coup même, se trouva extraordinairement avide de détails — ainsi que des suites - de ce dont Angela venait de lui faire la confidence. Comme tout ce qui touchait à la vie privée de Howard Bedell-Jamieson, qui était le résident du MI6

britannique à Paris, ce qu'Angela lui avait dit sur l'épouse de celui-ci l'intéressait au plus haut degré, et il entendait désormais exploiter sa source au maximum. Car telle était, en définitive, la véritable identité de service de Howard Bedell-Jamieson, le mari de Jenny, dont elle était précisément en train de divorcer. Et la jeune Angela troublée jusqu'à en devenir malade, excitée jusqu'au délire en apprenant le secret des relations ardentes entre Jenny, sa patronne, et le propre frère de celle-ci.

131

XI

NUIT SANGLANTE À LA MARLIÈRE

Depuis quelques jours, Jenny tenait dur comme fer - et François, d'ailleurs, s'y ralliait lui aussi, tout de suite, de fort bon cœur - à ce que pour son vingt-cinquième anniversaire, ils réunissent avec eux, le samedi 2 et le dimanche 3 octobre

-Jenny était née un 1er octobre, en la fête de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus - certains de leurs plus proches amis, à la Marlière, sa propriété en Haute-Provence, à la Garde Sainte-Marie.

En cette occasion, ils allaient recevoir leurs amis tous les deux ensemble, sans que personne n'y voie le moindre mal, alors que, pour Jenny, ce serait, aussi, une première consécration - celle-ci ne fut-elle que symbolique, et cachée - de leur très secrète relation nouvelle. L'enthousiasme de Jenny pour ce projet devint vite assez ravageur, elle s'y engagea corps et âme; elle n'en avait que pour

cela, et elle partit aussitôt pour la Garde Sainte-Marie, où elle voulait mettre les choses en marche sans plus attendre, laissant à François, qui lui restait pour quelques jours de plus à Paris, le soin de transmettre les invitations, de contacter personnellement les invités dont ils avaient déjà fait leur choix avant le départ de Jenny.

La liste des invités prévus, de laquelle ils étaient convenus ensemble, était à peu près la suivante : Tony Richmond et Lise, ainsi qu'Erwin Lehnert - qui venait de rentrer de sa mystérieuse mission secrète à Bucarest — et qui allait venir avec la jeune russe qu'il avait ramené de là-bas, Tatiana Biély-Douguine; Diane Marescaux, leur cousine, qui habitait au-dessus de François, hameau Boileau, qui allait sans doute traîner avec elle son ami Maurin La Serre; le Dr Roberta Sandoz, un Suisse, la meilleure amie de Jenny; et

132

aussi un couple de jeunes architectes, Nicolas et Hélène Warnier, qui étaient leurs amis d'adolescence, et qui venaient de rentrer du Japon, où ils avaient construit l'Université Nouvelle de Sendaï; et ils comptaient également sur le Père Ferdinand Sallenave, le jeune curé traditionaliste de la Garde Sainte-Marie, ainsi que, peut-être, sur Claude Sautet, dont la propriété était voisine de la Marlière.

En même temps, François n'hésita pas à y convier, don Ceferino Cortez y Malagar et son amie Jennifer, qui commencèrent par s'excuser mais qui, quatre heures plus tard, devaient téléphoner pour dire qu'ils allaient en être. Et, en plus, il restait encore une grande chambre de disponible, pour parer à toute éventualité (ce qui tomba on ne saurait pas mieux, parce qu'au dernier moment François invita aussi le général Joseph Constantini, son propre chef de corps; ce qui allait finir par faire toute une histoire, comme on le verra, entre Jenny et François, Jenny y ayant surpris quelque chose qui ne lui convenait pas du tout, qui la mécontentait fortement).

Pour samedi soir, ils avaient prévus des encornets frais farcis, avec une sauce relevée à la diable, et une montagne de côtes d'agneau premières grillées au feu de bois, des sorbets de fruits rouges pour le dessert, et le tout au champagne; pour dimanche à midi, une immense paella, des melons au frais et, le soir, des poulets grillés au feu de bois; avec un vin blanc du pays, bien glacé. Jenny avait fait venir en renfort deux jeunes coquines du village, qu'elle connaissait fort bien, Eliette et Anne-Marie (cette dernière ayant rencontré, lors de ce week-end à la Marlière, celui qui allait être son mari, et auquel elle avait cédé, déjà, dans la nuit de samedi à dimanche).

On s'empressa donc de mettre une trentaine de bouteilles de champagne au frais, en les rangeant, les unes aux côtés des autres, dans la Marlière, rivière souterraine aux eaux glacées, ayant donné son nom à la propriété, dont elle traverse en biais, dans son lit de briques anciennes, la cave au-dessous de la maison, habitude ancestrale des lieux, se per-133

XI

NUIT SANGLANTE À LA MARLIÈRE

Depuis quelques jours, Jenny tenait dur comme fer - et François, d'ailleurs, s'y ralliait lui aussi, tout de suite, de fort bon cœur - à ce que pour son vingt-cinquième anniversaire, ils réunissent avec eux, le samedi 2 et le dimanche 3 octobre -Jenny était née un 1er octobre, en la fête de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus - certains de leurs plus proches amis, à la Marlière, sa propriété en Haute-Provence, à la Garde Sainte-Marie.

En cette occasion, ils allaient recevoir leurs amis tous les deux ensemble, sans que personne n'y voie le moindre mal, alors que, pour Jenny, ce serait, aussi, une première consécration -

celle-ci ne fut-elle que symbolique, et cachée - de leur très secrète relation nouvelle. L'enthousiasme de Jenny pour ce projet devint vite assez ravageur, elle s'y engagea corps et âme; elle n'en avait que

pour cela, et elle partit aussitôt pour la Garde Sainte-Marie, où elle voulait mettre les choses en marche sans plus attendre, laissant à François, qui lui restait pour quelques jours de plus à Paris, le soin de transmettre les invitations, de contacter personnellement les invités dont ils avaient déjà fait leur choix avant le départ de Jenny.

La liste des invités prévus, de laquelle ils étaient convenus ensemble, était à peu près la suivante : Tony Richmond et Lise, ainsi qu'Erwin Lehnert - qui venait de rentrer de sa mystérieuse mission secrète à Bucarest - et qui allait venir avec la jeune russe qu'il avait ramené de là-bas, Tatiana Biély-Douguine; Diane Marescaux, leur cousine, qui habitait au-dessus de François, hameau Boileau, qui allait sans doute traîner avec elle son ami Maurin La Serre; le Dr Roberta Sandoz, un Suisse, la meilleure amie de Jenny; et

132

aussi un couple de jeunes architectes, Nicolas et Hélène Warnier, qui étaient leurs amis d'adolescence, et qui venaient de rentrer du Japon, où ils avaient construit l'Université Nouvelle de Sendaï; et ils comptaient également sur le Père Ferdinand Sallenave, le jeune curé traditionaliste de la Garde Sainte-Marie, ainsi que, peut-être, sur Claude Sautet, dont la propriété était voisine de la Marlière.

En même temps, François n'hésita pas à y convier, don Ceferino Cortez y Malagar et son amie Jennifer, qui commencèrent par s'excuser mais qui, quatre heures plus tard, devaient téléphoner pour dire qu'ils allaient en être. Et, en plus, il restait encore une grande chambre de disponible, pour parer à toute éventualité (ce qui tomba on ne saurait pas mieux, parce qu'au dernier moment François invita aussi le général Joseph Constantin!, son propre chef de corps; ce qui allait finir par faire toute une histoire, comme on le verra, entre Jenny et François, Jenny y ayant surpris quelque chose qui ne lui convenait pas du tout, qui la mécontentait fortement).

Pour samedi soir, ils avaient prévus des encornets frais farcis, avec une sauce relevée à la diable, et une montagne de côtes d'agneau premières grillées au feu de bois, des sorbets de fruits rouges pour le dessert, et le tout au champagne; pour dimanche à midi, une immense paella, des melons au frais et, le soir, des poulets grillés au feu de bois ; avec un vin blanc du pays, bien glacé. Jenny avait fait venir en renfort deux jeunes coquines du village, qu'elle connaissait fort bien, Eliette et Anne-Marie (cette dernière ayant rencontré, lors de ce week-end à la Marlière, celui qui allait être son mari, et auquel elle avait cédé, déjà, dans la nuit de samedi à dimanche).

On s'empressa donc de mettre une trentaine de bouteilles de champagne au frais, en les rangeant, les unes aux côtés des autres, dans la Marlière, rivière souterraine aux eaux glacées, ayant donné son nom à la propriété, dont elle traverse en biais, dans son lit de briques anciennes, la cave au- dessous de la maison, habitude ancestrale des lieux, se perpétuant 133

de génération en génération et donnant toujours les mêmes impeccables résultats. Et c'est aussi ce que, le lendemain, on fera avec les bouteilles de blanc du pays prévue pour la paella et les poulets grillés du soir.

D'une manière quelque peu miraculeuse, ce samedi 2 octobre il avait fait une journée de plein été.

A la tombée du soir, des dizaines de torches basses de jardin illuminaient, d'un côté et de l'autre, la chaussée en terre battue qui mène depuis la route nationale jusqu'à l'entrée même de la Marlière, grande villa — ou manoir, plutôt - aux deux étages, d'allure romaine, à la façade peinte en un rouge léger, au toit plat, au portique d'entrée relevé de quatre colonnes blanches, et exhibant sur toute sa façade de hautes fenêtres aux volets en bois peints d'un bleu foncé.

Dans le vent assez fort qui venait de se lever, les feux vacillants des torches basses en double rangée donnait à l'ensemble une apparence puissamment onirique, magicienne, comme issue d'un vieux conte à la française, de cette « France Secrète » dont avait récemment parlé Jenny dans son grand discours de révélation amoureuse qu'elle avait fait à François, dans son salon parisien, quand ils s'étaient *retrouvés*.

Peu de temps après l'arrivée de François à la Marlière, le dialogue suivant eut lieu entre celui-ci et sa sœur Jenny :

- ... tu sais, Jenny... je voulais te le dire... j'ai invité aussi, au dernier moment, mon général...

- ... quoi, quel général?

- ... le général Joseph Constantini, mon actuel chef de corps...

- ... ton chef de corps? Comment cela? Et comment ton actuel chef de corps? N'as-tu pas quitté l'armée depuis des années? Depuis au moins quatre ans?

-... oui, en effet... mon chef de corps... mon actuel chef de corps...

- ... ah, je vois... je vois même assez bien... je crois que je commence à comprendre, à tout comprendre... alors tu...

-... oui, c'est ainsi... je vois en effet que tu commences à comprendre... à l'armée, c'est vrai, en réalité j'y suis toujours, 134

et ne l'ai même jamais quittée... en faisant semblant de partir, j'y suis en fait resté toujours dans ses rangs, travaillant pour ses services spéciaux, pour ses « services secrets »... chose que je ne devrais jamais admettre, et encore moins l'avouer... mais j'estime qu'avec toi je peux jouer enfin cartes sur table...

—... en effet, comme tu dis... cela expliquerait pas mal de choses, et finalement cela expliquerait même tout...

—... après-demain, quand ils seront tous partis, quand on aura un peu de temps, je t'expliquerai tout...

— ... oui, je crois qu'il est grand temps que tu me dises tout ce que tu ne m'avais pas dit... tu sais, cela commence à vraiment bien faire... un peu trop bien même...

—... que veux-tu ma chérie, c'est le métier qui le veut... il faudra que tu comprennes...

—... ah, non, je t'en prie, François, tu ne vas quand même pas me la faire, celle-là... le coup du «métier de seigneur », je ne le connais que trop... j'en ai soupé, moi, de tout cela... avec Howard mon mari, et toi qui viennes maintenant avec la même chanson...

non, c'est trop... je ne veux rien en entendre de plus dans le genre... il faut quand même que cela finisse un jour... car maintenant, comprends-le, je te veux tout à moi... je n'ai aucune envie de te partager avec quelque chose d'autre, ni avec l'armée, ni avec quoi que ce soit... après tant d'années de séparation, de silence et d'oubli, après tant d'années de ténèbres, je veux que nous puissions nous consacrer entièrement l'un à l'autre, je veux que l'amour, que notre amour puisse imposer ses droits régaliens... l'amour, oui, notre amour exclusivement...

— ... écoute Jenny ma chérie, je ne dirais pas que, dans un certain sens, tu n'aies pas raison... mais la situation, dans son arrière-identité abyssale, n'est en réalité pas du tout aussi simple que tu l'envisages... nous en reparlerons, si tu le veux, quand on aura le temps qu'il nous faudrait pour cela... oui, il nous faudra en parler, et en parler sur le fond... car déjà moi je sais que j'ai une destinée spéciale, qu'un destin à part m'a été imposé, et qu'il faudra que ce destin tu le partages avec moi... car notre amour, lui, une fois que nous nous sommes

retrouvés, n'existe qu'en vertu de la grande mission occulte qui lui a été impartie, mission pour laquelle nous avons été choisis, et toi et moi, prédestinés depuis toute éternité... enfin, demain tu connaîtras le général Joseph Constantin!... il arrivera peut-être avec un certain retard, mais tu auras tout loisir pour avoir accès, à travers lui - à travers sa simple présence-là - à une autre intelligence des choses, à des choses difficiles à dire... et qu'il n'est pas besoin de dire... tu verras... je te dis, et te supplie de me croire, il faut que tu me suives aveuglément... jusqu'au bout, et au-delà de tout... d'ailleurs, je suis persuadé que tout cela, tu le sais déjà parfaitement, de par toi-même... car il n'y a rien d'essentiel que ne saches pas d'avance... n'oublie pas que je sais qui tu es en réalité, même et surtout si de cela il ne nous faut pas en parler, jamais... oui, jamais... jamais...

Le lendemain, le général Joseph Constantin! arriva néanmoins le premier, en fin de matinée, en voiture, accompagné par son aide de camp, le capitaine Charles Roudinesco, et son chauffeur, Beranger d'Autun. Grand, et réellement bel homme, avec des cheveux à peine grisonnants, le général Joseph Constantin!, le visage mince, en lame de couteau, le nez en bec d'aigle, une bouche aux lèvres minces, pâles, des yeux gris, durs, gris d'acier, en imposait tout de suite, on sentait l'homme de pouvoir - et de pouvoirs — qui se donnait pourtant la peine de faire preuve en toutes circonstances d'une belle courtoisie, habillé avec une élégance civile de fort bel aloi, costume anthracite, chemise et cravate blanches, parlant d'une voix basse, presque chuchotée, sûr de lui-même et attentif à tout, éveillé à l'extrême, permettant rarement que l'on surprenne son regard, jouant de ses silences et se mouvant avec une lenteur, avec une force contenue laissant pressentir on ne sait quelles possibilités en suspens, une grande aptitude cachée à la reprise fulgurante, aux réactions imprévues, dangereuses. Parlant cinq langues parfaitement, dont le japonais, homme de culture approfondie, créationnelle, le général Joseph Constantin! était, de toute évidence,

lui aussi choisi par un destin à part, quelqu'un de *prédestiné*. Et l'on sentait

136

aussi, si Ton était vraiment doué, que son heure était imminente, qu'il sera bientôt appelé à donner la pleine mesure de ses possibilités, y inclus celles que l'on pourrait tenir pour cachées, invisibles, tenues dans l'attente de ce qui allait devoir venir.

L'aide de camp du général Joseph Constantini, le capitaine Charles Roudinesco, était un jeune homme parfaitement charmant, un rouquin aux yeux bleus, et son chauffeur, Beranger d'Autun — chauffeur garde du corps - un grand bellâtre, brun, qui lui, était en uniforme; silencieux comme une carpe et, d'évidence, toujours sur ses gardes, on sentait tout de suite que l'on avait à faire avec un vrai dur. Le capitaine Charles Roudinesco avait eu accès à une sorte de notoriété confidentielle lors d'une série de missions qu'il avait dû accomplir à l'intérieur des anciennes républiques musulmanes de l'ex Union Soviétique, où, à ce qu'il paraît, il avait réussi une assez prodigieuse série de coups d'astuce, d'audace folle et de décision imparable, qui n'avaient pas manqué de le faire distinguer par le Général Joseph Constantini.

Après avoir présenté ses hommages à Jenny, en tant que maîtresse de la maison, le général Joseph Constantini s'est fait enlever par François, qui l'amena faire une promenade dans les jardins de la Marlière, où les rosiers étaient en train d'expirer devant les assauts de la fin brumeuse et froide de l'automne, qui, malgré l'embellie inattendue de cette journée pas comme les autres, n'en finissaient plus d'annoncer l'imminence de l'hiver, la morte saison bien plus présente encore dans sa fausse absence passagère, si subversivement illusoire.

Or, comme ils sortaient des roseraies pour pénétrer dans le parc, ce fut le général Joseph Constantini qui prit la parole ; pris par ses

pensées, il marchait lentement, en regardant par terre; on entendait, au loin, les cloches de l'église de la Garde Sainte-Marie qui sonnaient midi, le soleil brillait; une grande paix semblait régner autour d'eux, et peut-être même, soudainement, en eux aussi.

- ... mon cher d'Espart, dit le général, j'ai le plaisir de vous annoncer votre nouvelle nomination... j'ai personnellement 137

veillé à ce que vous soyez élevé au grade de colonel, et cela vient d'être chose faite... il faut que vous y voyez le résultat de la manière malgré tout fort satisfaisante dont vous avez su mener, et surtout conclure l'opération confidentielle « sombre miroir », épisode particulièrement atroce, il faut le reconnaître, de notre combat permanent... d'un autre côté, je sais qu'à présent vous allez me demander la permission d'intégrer le nouveau projet de Tony Richmond, sa structure de renseignements politico-stratégique d'« ouverture grand- continentale », et non seulement je vous la donnerai, cette permission, mais je vous charge de vous y investir complètement. .. j'y vois le début, en quelque sorte, de la future grande agence de renseignements continentale de la Nouvelle Europe à venir, et ce n'est donc pas le moment pour nous de louper la participation directe de nos services à ce coup... Tony Richmond est un des nôtres, que je connais personnellement depuis pas mal de temps, vous vous souvenez que jeune lieutenant je l'avais eu sous mon commandement direct à la fin de la guerre d'Algérie... je nourris la plus extrême admiration pour l'homme, pour le combattant de pointe qu'il est resté, pour le responsable de haut niveau d'une de nos administrations actuellement les plus actives, qui n'a jamais hésité à prendre des risques exceptionnels, de jouer sur les limites ultimes de ses propres habilitations... à son niveau, je ne sais pas s'il y a, aujourd'hui, en France, deux ou trois hommes pouvant se mesurer réellement à lui... d'Espart, je vous le dis encore une fois, Tony Richmond est quelqu'un des nôtres à part entière, et je tiens à ce que vous le sachiez bien, parce que c'est ainsi que je le considère... c'est à la fois un point de vue personnel, et le point de vue, aussi, de ce que moi-même je représente à l'heure actuelle, de

par les hautes fonctions confidentielles que vous savez être les miennes... je compte d'ailleurs mettre à profit ce week-end à la Marlière que votre sœur nous offre si gentiment pour m'entretenir à fond avec Tony Richmond sur l'essentiel des problèmes de l'actualité qui nous colle aux basques, qui nous submerge même, et à laquelle on ne peut plus tellement réagir, tenus

138

comme nous nous trouvons par une situation de fin de règne, détestable et pourrie, malsaine et, pour tout dire, catastrophique pour la France et pour nos propres desseins, et surtout pour les plus confidentiels, les seuls qui comptent... mais vous savez parfaitement où nous en sommes arrivés, et j'espère que vous avez déjà tiré toutes les conclusions dramatiques, de rupture, qui s'imposent... ce n'est peut-être pas tout à fait le moment que l'on en parle, mais tenez-vous quand même prêt pour cela... car cela urge, terriblement...

Vers les sept heures du soir tout le monde était là, y inclus don Ceferino Cortez y Malagar avec sa Jennifer, celle-ci sagement vêtue d'un tailleur tabac en tweed fin, les cheveux relevés en chignon, « adorable ».

Mais ce fut Erwin Lehnert qui fit vraiment sensation, en présentant la jeune russe qu'il avait ramené de sa mystérieuse mission à Bucarest, Tatiana Biély-Dougine, mince brune au teint clair et aux yeux verts, parlant un français impeccable, très sûre d'elle-même, et qui répandait un charme indéfinissable, mais ardent, enveloppant, et finalement irrésistible.

Le couple de jeunes architectes, les Warnier, assez distants, mais libres, et fort distingués, se tenaient un peu à l'écart, devisant tranquillement avec le Père Ferdinand Sallenave, tout en s'expliquant, à trois, avec une bouteille de Gentiane, alors que le Dr Roberta Sandoz, la meilleure amie de Jenny, faisait déjà bande à

part avec la cousine Diane Marescaux qui, finalement, était venue sans son ami Maurin La Serre (lequel, disait-elle, «

boudait comme le fieffé crétin qu'il est »). Ce qui tenait réunis ensemble les Warnier et le Père Ferdinand Sallenave, c'était leur commune passion, qu'il venaient de se découvrir, pour le mystérieux passé romain de la Garde Sainte-Marie : le Père Ferdinand Sallenave prétendait savoir que le village de la Garde Sainte- Marie était assis, dans son ensemble sur des antiques habitats romains enterrés, et les Warnier soutenaient que la Marlière elle-même, construite sur des fondations romaines, cachait, dans ses jardins, à deux ou trois mètres en 139

dessous de la surface de la terre, une grande villa patricienne, avec toutes ses dépendances et peut-être même, aussi, une chapelle mithraïque attenante; des relevés électromagnétiques auxquels ils avaient déjà procédé sur place le laissait puissamment soupçonner et, quant à eux, « c'était déjà une certitude »; les Warnier brûlaient donc de passer au stade des fouilles, et ils savaient que Jenny n'était pas du tout opposée à leur projet, au contraire.

On avait aussi souvenir du fait que, dans les temps, la Marlière, rivière devenue à présent souterraine, avait alimenté, sur place, une piscine sacrée, « miraculeuse ». Depuis toujours on savait que le site de la Garde Sainte- Marie, et plus particulièrement l'espace propre du domaine de la Marlière, étaient chargés, et même super-chargés.

De toutes les façons, l'ambiance, ce soir-là, à la Marlière, était, d'entrée de jeu, lumineuse, dense, très dense, chaleureuse, tout le monde étant vraiment disposé à y mettre du sien pour que les choses aillent pour le mieux, pour que ce week-end à la Marlière soit une belle réussite, une vraie fête de l'intelligence inspirée et de l'affection, quelque chose dont on se souviendra par la suite avec beaucoup de plaisir, avec beaucoup de joie. Il faut dire que Jenny était aux anges, elle savait déjà qu'elle allait pouvoir soutenir, et

gagner le pari secret quelle s'était fait avec elle-même, que ce qu'elle aura voulu faire se fera selon son attente la meilleure.

Aussi me semble-t-il qu'il nous faille revenir, encore une fois, là-dessus : c'est que sans oser le dire — sans oser se le dire -

sous les apparences immédiates de ce week-end d'anniversaire à la Marlière, courait la volonté secrète de Jenny, qui s'efforçait ainsi de tenter un premier essai pour la « présentation » codée de sa relation cachée avec François, pour laquelle, en fait, elle quêtait une sorte d'approbation implicite, même si, en l'occurrence, celle-ci devait rester tout à fait inconsciente, de la part de ceux qui s'y seraient inscrits à la lui apporter, comme à leur insu, cette collaboration, cette « approbation conspirative » -

ou plutôt faussement conspirative, puisque seule Jenny se trouvait en état de le faire, de

140

« conspirer » - à son très inavouable dessein, dont elle avait assumé, seule, la mise en acte et l'exécution voilée, jusqu'au bout. Les conspirations des amours interdites ne valent-elles pas, tous comptes faits, les entreprises conspiratives qui visent à faire et à défaire l'histoire dans sa marche en avant, à forcer les changements du grand destin en action? Les démarches occultes de l'amour ne comportent-elles pas, toujours, une dimension abyssale, ouverte sur le secret et la nuit les plus profonds, sur la hardiesse, sur l'effronterie les plus folles ? Ceci pour essayer d'expliquer un tant soit peu la démarche qu'avait si confidentiellement entreprise Jenny, en y engageant aussi, malgré eux, l'ensemble de ses invités à son week-end d'anniversaire à la Marlière.

Ainsi un tissu conjonctif relationnel des plus spécifiques vint-il à se constituer, mystérieusement, comme de par lui-même, au sein du groupe des invités à la Marlière, et cela dès le premier soir. D'étranges agencements intérieurs devaient s'y déclarer aussitôt,

dont il faudra que par la suite on sache en reconnaître le sens caché. Il apparut donc très vite qu'un rapprochement singulièrement significatif était en train de s'établir entre Tony Richmond et don Ceferino Cortez y Malagar, entre le superflic français et le malfrat espagnol de haut niveau, rapprochement comprenant même Lise et Jennifer, leurs compagnes, lesquelles, malgré une différence d'âge certaine, semblaient s'acoquiner un peu plus d'heure en heure. Le général Joseph Constantini, lui, semblait s'être attaché à Jenny, qu'il ne quittait plus, et son aide de camp, le capitaine Charles Roudinesco, avait fini par réussir à s'intégrer au groupe à part déjà constitué par le Dr Roberta Sandoz et la cousine Diane Marescaux, cette dernière visiblement de plus en plus sensible à la présence active de celui-ci, qui s'y était lancé avec une sorte de désespoir résigné mais tenace d'enveloppement presque hypnotique de sa proie déjà plus qu'à moitié consentante, déjà pas mal alanguie par le champagne. Un certain vertige prenait ainsi possession de l'ensemble de ceux que Jenny avait réunis ce soir-là à la Marlière, un vertige qui suivait la spirale intime de sa propre loi, de laquelle pour

141

le moment il n'y avait rien à dire, parce que tout à fait insaisissable, rétive à toute forme d'explicitation mais qui n'en suivait pas moins son propre chemin, assurément tracé d'avance, *prédéterminé*. Plus tard on verra de quoi cette prédétermination était-elle porteuse, et dans les termes de quel dessein occulte, «

venu d'ailleurs ».

François, quant à lui, aurait bien aimé trouver l'occasion propice de se voir seul, quelque part, avec Erwin Lehnert, pour lui faire raconter les dessous ultimes de sa mission secrète à Bucarest, mais il n'y arrivait pas, sans cesse sollicité par le tourbillon en marche de la soirée qui suivait son chemin propre, imprévisible. Mais il put quand même avoir Erwin Lehnert seul, pour quelques instants, dans

l'embrasement d'une des profondes fenêtres du petit salon attenant à la bibliothèque, où ils décidèrent qu'ils allaient se voir le lendemain matin à neuf heures, discrètement, à l'intérieur du pavillon en ruine se trouvant au fond du jardin, dans un coin embroussaillé. Pour « tout débiller ».

- ... il n'empêche, tint-il néanmoins à dire à François, il n'empêche, au risque de te paraître que je débille à pleins tubes, il me faut quand même te dire, et tout de suite, quelque chose qui m'inquiète vraiment, tui me tient littéralement à la gorge... cela pourra te paraître fou, mais je n'y peux rien, c'est ainsi... *c'est ainsi*, et il faut donc que je t'en parle immédiatement... j'ai intuitivement le sentiment bien fort, le très vif pressentiment que, malgré cette atmosphère lumineuse de joie, d'entente, de chaleur et d'affection qui règne ici ce soir, un extrême danger nous guette tous, qui se fait de plus en plus pressant, un danger de mort et de massacre général... un terrible danger qui ne cesse de se préciser, qui nous vient dessus, du fond de la nuit, comme une immense vague noire... et qu'avec chaque instant qui passe, nous avons de moins en moins le temps d'agir, de faire face... tu ne dois pas l'ignorer, souvent les hommes d'action sont sujets à ce genre de pressentiments, et tous ceux qui ne sont pas capables d'en tenir compte, ils le payent à chaque fois de leur vie... tu ne me diras pas que je ne te l'ai pas dit, que je ne t'en ai pas averti; ils sont

142

là dehors, ils nous guettent... ils sont prêts à donner l'assaut, et leur but n'est autre que le massacre général... je vois du sang partout, éclaboussant les murs jusqu'en haut... tout ce sang je le vois, tout ce sang je le sens... mais on peut encore l'empêcher. ..

à condition que l'on sache le vouloir, qu'on les prenne de vitesse... que l'on se donne trois longueurs d'avance sur eux...

les « trois longueurs d'avance » de notre instruction spéciale de paras, souviens-t'en... oui, les «trois longueurs d'avance »... nos fameuses « trois longueurs d'avance »...

Or, après le départ du Père Ferdinand Sallenave, vers minuit, la soirée commençant à traîner un peu, quelqu'un proposa, sur un coup de tête, que l'on fasse tourner les tables, que l'on «

invoque les morts ». Ce qui, d'une manière assez inattendue, déclencha l'approbation générale. Un regain d'attention sembla monter soudain dans l'assistance, qui se précipita sur la nouvelle aventure proposée, pleine d'un entrain douteux, malsain; c'est qu'ils ne savaient pas ce qui les attendait.

Les deux architectes, les Warnier, apparemment indifférents au commerce des morts, se tenaient, à ce moment-là, l'un aux côtés de l'autre, à une petite table dans la bibliothèque, en train de feuilleter, avec beaucoup d'attention - et en s'éclairant avec des bougies — un exemplaire relativement rare du « Songe de Polyphile ».

Les autres passèrent alors, tous, dans le petit salon d'à côté, où l'on traîna vite une table ronde au milieu, et se rangeant, assis, en cercle, autour de celle-ci, qui allait être le principal outil de leur tentative nécromancienne. On ne parlait pas, quelqu'un rit nerveusement, mais un certain silence s'y établissait progressivement, un silence ayant quelque chose d'anormal, de surfait, de suspect.

Lise, qui avait pendant le dîner et après pas mal forcé sur le champagne était en train de sommeiller, étendue sur un canapé à l'autre bout du même salon avec, à ses côtés, Jennifer, qui se donnait des airs comme si elle voulait protéger son repos. Sans rien dire, Tony Richmond y jetait de temps à autre un regard pas tellement rassuré sur Lize dolente, tout

comme s'il commençait déjà à soupçonner que quelque chose n'allait pas. Les yeux fermés, celle-ci était très pâle respirait avec difficulté, agitée de temps en temps par de petites secousses assez inquiétantes. Seule sa lourde chevelure rousse, répandue sur l'oreiller, ressemblait à une flamme vive, attirait et fascinait les regards.

On abaissa les lumières, on constitua le cercle d'appel en se tournant les uns les autres les mains posées sur la table, et le Dr Robert Sandoz se mit à faire les invocations de rigueur, avec une voix étonnement claire, sûr d'elle-même, *convaincante*.

Pendant un certain temps, il ne se passa rien du tout, encore qu'une certaine nervosité de mauvais aloi n'avait pas manqué de se manifester au sein du groupe ainsi attablé avec l'invisible qui, malgré tout, était là. Et qui s'apprêtait à agir, et de quelle manière inattendue, épouvantable.

Puis, lentement, une certaine fraîcheur parut venir s'y installer, furtivement, dans la pièce, fraîcheur qui, à un moment donné, bascula, d'un seul coup, dans le froid le plus glacial. Au même moment, des coups d'une grande violence se firent entendre à la porte d'entrée, des coups frappés avec une telle force qu'ils semblaient vouloir ébranler toute la maison.

Surpris, les participants à la séance de nécromancie n'eurent même pas le temps de manifester leur peur, que Lise, se dressant sur son séant, poussa un terrible cri de détresse, d'épouvante abrupte, de folie, pour qu'ensuite elle se laisse retomber sur le dos, et se mette à parler, très fort, avec une voix qui n'était pas du tout la sienne, une voix au paroxysme de l'excitation, de l'effroi, d'une passion déchaînée, incontrôlable, qui vous glaçait le sang :

- ... Jenny, tu es là, dans ta maison, je le sais, et tu n'es pas seule... c'est moi Laurence qui te parle, ton ancienne amie...

souviens-toi Jenny, nous étions en classe à sainte Jeanne de Chantal, à Neuilly... et maintenant je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne sais pas du tout où je me trouve... je suis dans un épouvantable endroit désertique, où il n'y a que des ombres inconnues qui passent de temps en temps, sans un mot, sans un regard... et où est-elle Alexia, je crois quelle

144

aussi je l'ai perdue... j'ai perdu Alexia, et j'ai tout perdu... je me suis perdue moi-même, et je ne sais plus rien de rien... par contre, je sais que toi, Jenny, et que tous ceux qui sont à présent avec toi, chez toi, dans ta maison, à la Marlière, oui je le sais, sont... se trouvent, vous vous trouvez tous en grand danger de mort... il y a là, dehors, cachés dans les jardins d'ombre de la Marlière, quatre... non, six hommes en armes, qui attendent le moment prévu pour vous tuer, tous... oui, tous... de vous massacrer tous, jusqu'au dernier... il s'agit de ceux-là mêmes -

du même groupe - qui avaient tué Alexia, et moi-même aussi en Espagne... je le sais, je le sais... fais attention Jenny, fais attention tant qu'il est encore temps... ah, puissiez-vous ne jamais vous retrouver là où je me trouve moi-même en cet instant... puissiez-vous ne jamais connaître, vous aussi, cette inconcevable horreur noire qui règne ici... mais je ne sais pas où je suis, tout est si noir... et toi François, adieu... adieu, adieu François... et sache que moi aussi je t'ai aimé comme toi tu m'as aimée...

Le temps d'un éclair, François se souvint alors de la vision

— ou du rêve éveillé - qu'il avait eue, quand, au deuxième sous-sol de la villa de Laurence à Marne-la-Vallée, il était en train de s'effondrer sous les coups de ses tortionnaires aux ordres d'Eugène Lambrichs, vision dans laquelle il avait retrouvé, précisément, la maison de sa sœur Jenny dans la Haute-Provence, à la Marlière, et où la disparition de Laurence lui avait été notifiée, qui s'effaçait alors

au loin, « comme un poudrolement blanc dans le grand soleil de midi » . Or les «

adieux » que Laurence venait de lui adresser, il y avait à peine quelques instants, depuis l'« autre monde », n'étaient-ils pas la *réalité précise* à laquelle sa vision du sous-sol de la villa de Marne-la-Vallée n'avait fait que le préparer, en lui en annonçant la fatalité inexorable, encore qu'à ce moment-là cette fatalité se trouvait recouverte comme d'un voile noir, tout à fait incompréhensible pour lui?

Cependant, Lise se débattait convulsivement, essayant de s'arracher à Jennifer et à Tony Richmond qui tentaient, mais en vain, de la maîtriser, arquant ce corps, tétanisé, à se 145

rompre, ouvrant largement ses cuisses et ensuite les refermant pour les rouvrir à nouveau, au dernier degré de l'obscénité; se mettant la poitrine à nu, tournant violemment sa tête de gauche à droite et de droite à gauche, criant, criant, criant, l'écume aux lèvres, battant de ses bras comme si elle se noyait, et puis à nouveau criant, très fort, criant à s'arracher les poumons. Pour que, brusquement, à un moment donné, tout cesse, quelle ouvre les yeux, et se mette sur son séant : « ... que se passe-t-il, j'ai peut-être encore déconné... je viens sans doute de faire une de mes crises de possession médiumnique... je vous demande pardon à tous, et à vous aussi, Tony, je vous demande pardon...

je suis infiniment désolée... ah, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis fatiguée, personne ne peut le savoir... je suis vraiment morte de fatigue, morte, morte, morte... et pourtant je sais qu'il me sera impossible de dormir... encore une fois, je vous demande pardon, et vous prie de croire que j'en suis désolée, infiniment désolée du spectacle que je suppose que je viens de vous infliger... »

Mais elle accepta néanmoins de rejoindre sa chambre au premier étage, soutenue par Tony Richmond et par Jennifer, cette dernière le visage couvert de larmes. Ils traversèrent donc, avec lenteur, le groupe des invités qui, silencieusement, se fendait sur leur passage, profondément troublés. Et alors qu'ils étaient en train de monter l'escalier, Tony Richmond s'arrêta à mi-chemin et, se tournant vers ceux qui attendaient en bas, dans le salon, s'exclama d'une voix incertaine, voilée : « ... je regrette vivement de ne pas vous avoir prévenu que Lise se trouve depuis quelque temps sujette à de puissantes crises de possession médiumnique... quelle tombe en transe, qu'elle se fait l'intermédiaire entre l'« autre monde » et nous autres...

qu'elle s'est récemment encore lancée très loin à l'intérieur interdit de l'« autre monde », d'où elle n'était revenue qu'avec les pires difficultés... et ce soir même, ce fut en effet une crise particulièrement grave, ouverte en direct sur l'« au-delà » et particulièrement dangereuse pour elle-même... particulièrement pénible, aussi, pour tous ceux qui

146

s y trouvèrent présents, et de par cela même forcés à être témoins de ses affres, de son supplice et de ses égarements...

encore une fois, je vous demande pardon à tous, en son nom et au mien... mais elle va essayer maintenant de dormir un peu, et il n'en restera pas trace de toute cette horreur que nous venons de connaître, tous, d'une manière si inattendue... désolé, je suis vraiment désolé... »

Il faut reconnaître que les coups violemment frappés contre la porte d'entrée et, ensuite, la sortie convulsionnaire et écumante de Lise, ses cris si affolants, avaient réussi à provoquer un certain froid dans l'ambiance, un certain malaise; que les invités de cette soirée à la Marlière, sans vraiment vouloir le reconnaître ni donner l'impression

qu'ils s'en faisaient trop, s'en ressentait quand même assez visiblement de ces épreuves qui venaient de leurs êtres infligées depuis, mettons, F« autre monde ». L'atmosphère, en effet, s'était assombrie, avait *subi un changement*.

Aussi, après un ou deux cognacs pris debout, tout le monde monta se coucher, seules tardant à se retirer les deux jeunes filles du service, Eliette et Anne-Marie, cette dernière silencieusement guettée - et attrapée, pour tout dire - par le chauffeur du Général Joseph Constantini, le spectral Beranger d'Autun, qui n'en fit qu'une bouchée (tout en s'y prenant, d'ailleurs, lui-même les pieds, parce qu'ainsi que nous l'avons dit, il finira par l'épouser, son Anne-Marie; mais ceci est, me semble-t-il, une autre histoire).

Cependant, Erwin Lehnert avait profité de l'occasion du départ un peu précipité des autres pour attirer François devant le feu en train de s'éteindre de la grande cheminée, au salon soudain déserté, pour le relancer au sujet de ses obsédantes alertes, de ses funestes « pressentiments » quant au danger que cette nuit-là ils encouraient tous, du danger de mort secrètement suspendu au-dessus de leurs têtes, et devant lequel, selon lui, il fallait réagir très incessamment, et de la manière la plus violente. Il faut reconnaître que François n'avait jamais eu l'occasion de surprendre Erwin Lehnert dans un tel état d'agitation hagarde, voisine de l'affolement.

147

- ... tu as vu, enchaîna donc Erwin Lehnert à l'intention de François, ce que vient de nous dire, par la bouche de Lise, cette jeune femme supposée être l'ombre de Laurence... maintenant, il n'y a plus le moindre doute... ils sont là dehors, à nous guetter...

j'y tiens donc dur comme fer : si on ne fait rien, on va tous se faire massacrer...

- ... mais Erwin, qui, « ils »? Qui peuvent-ils bien être «

ceux qui nous attendent dehors, qui s'apprêtent à passer à l'attaque, à nous massacrer tous »? Tu ne le sais que trop bien que c'est nous-mêmes qui en avons fini avec eux, qui les avons déquillés

jusqu'au

dernier...

que

c'est

une

histoire

définitivement close... que pas un seul n'est resté en vie...

-... c'est bien ce que tu penses, toi? Eh bien, sache que tu te trompes, que tu te trompes tragiquement... moi, les mecs que l'on avait déquillé à Castellon el Alto, figure-toi que je les connaissais... c'étaient des gendarmes appartenant à une formation spéciale, à demi-clandestine, qui n'agissait que sous les ordres d'Eugène Lambrichs... il n'est même pas certain que celui-ci aurait vraiment quitté la gendarmerie, peut-être agissait-il sur ordre quand il avait constitué son groupe spécial de sécurité et de protection soi-disant à son seul compte, soi-disant une organisation privée... les mecs que nous avons déquillés à Castellon el Alto, dans le site mégalithique, je les connaissais, te dis-je... des gendarmes maquillés en loubards, en voyous, en drogués, pour donner le change... il doit y avoir, à l'heure qu'il est, toute une termitière déviante chez les gendarmes, les restes au moins des groupes ayant agi sous le contrôle clandestin d'Eugène Lambrichs... et maintenant, crois-moi, ils sont là dehors, et ils nous guettent, ainsi que je n'ai pas cessé de te le dire depuis le commencement de la soirée... heureusement que j'ai là-haut, dans ma chambre, dans les bagages que nous n'avons même

pas eu le temps de défaire, du matériel que j'ai apporté, pour toi — un cadeau entre camarades - de Bucarest...

deux casques de vision nocturne à infrarouges, et deux mini-mitraillettes russes, des armes réellement extraordinaires... ils savent y faire, les Russes, les armes de pointe, ça les connaît... je monte donc

148

les chercher, et ensuite on va sortir ensemble... nous allons inspecter les alentours de la maison, les jardins, le parc... tout vérifier... il faut que nous les surprenions nous, plutôt que ce soient eux qui nous surprennent... attends-moi là, je reviens dans quelques instants... tu verras, on n'en fera qu'une bouchée...

souviens-toi de notre mot d'ordre, que *pas un ne s'en tire*... on va tous se les faire, c'est chose sûre...

Dehors, la nuit se montrait profonde, tranquille et très froide.

Avec leurs casques de vision nocturne à infrarouges, ils voyaient tout devant eux comme plongé dans une sorte de jour spectral, unitaire, tout s'y détachait avec une grande netteté.

Au bout d'une dizaine de minutes, ils en surprirent deux, armés de carabines à répétition; les autres étaient postés en arc de cercle, avec des carabines aussi, comme pour couvrir entièrement la dépression qui marquait les limites des jardins attenants à la maison; ils se tenaient immobiles, ignorant qu'on les avait interceptés et qu'on les voyait comme en plein jour; ils attendaient le moment d'agir; ils étaient, en effet, six, ainsi que l'avait dit, par la bouche de Lise, l'« ombre de Laurence ».

Ils attendaient pour agir, mais ce furent encore, comme d'habitude, François et Erwin Lehnert qui agirent les premiers : s'étant

silencieusement chois chacun trois des assaillants, ils les abattirent tous, par des courtes rafales, tout de suite, sans plus attendre.

Le dernier de la rangée, qui trouva le temps de faire feu par deux fois et de tenter de s'enfuir, fut cueilli au vol par une brève rafale de François.

Les rafales brisèrent, pour quelques instants, la grande quiétude de la nuit, et puis le silence se reconstitua, comme s'il n'y avait rien eu, comme si le brusque et violent bruit des tirs n'avait été qu'un rêve de la nuit; quelques chiens, au loin, aboyèrent.

La contre-opération menée ainsi par François et par Erwin Lehnert bénéficia néanmoins d'une circonstance spéciale, qui tourna la situation à leur avantage : François sachant 149

qu'il y avait un souterrain secret qui menait depuis les cuisines de la maison jusqu'au delà des jardins, débouchant dans le parc, ils avaient emprunté ce souterrain pour sortir dans la nuit, à la recherche des tueurs de l'ombre à l'affût, de la présence desquels sur les lieux les avait prévenus depuis l'« autre monde », par l'esprit plus ou moins survivant de Laurence, qui avait ainsi manifesté le soutien surnaturel dont ils disposaient en l'occurrence : il leur avait fallu y croire, que faire d'autre. Et c'est parce qu'ils y avaient cru qu'ils l'emportèrent, cette fois-ci encore, la troisième fois.

Peu de temps après la fusillade, les fenêtres de l'arrière de la maison commencèrent à s'éclairer l'une après l'autre, et on vit même quelqu'un qui avançait lentement, plié en deux, en direction des jardins, essayant de pénétrer l'obscurité, mais ne parvenant sûrement pas à distinguer quoi que ce soit; François crut reconnaître le capitaine Charles Roudinesco.

Erwin Lehnert, lui, se rendit à la maison, pour tranquilliser les autres, en prétendant que « ce n'était vraiment rien », qu'un peu beurré, François « avait voulu essayer au fond des jardins une mitraille

dont il venait de lui faire cadeau », insistant en même temps pour que tout le monde aille se recoucher.

Pendant ce temps, François était aller chercher des couvertures pour envelopper les six cadavres, mobilisant par la même occasion le général Joseph Constantini et son aide de camp pour qu'ensemble, à eux quatre, ils les transportent, avec la camionnette de la maison, pour les balancer sans plus d'histoires dans les gouffres du Trou aux Maleuses, à trente kilomètres de là, où personne ne viendra les chercher, ni ne les trouvera sans doute jamais.

- ... c'est quand même à ne pas y croire », disait François, à l'aube, en s'adressant à Erwin Lehnert, assis au bord des gouffres du Trou aux Maleuses, «... c'est quand même à ne pas y croire, la chance que nous venons d'avoir, que nous avons toujours eue dans cette affaire... trois fois déjà on s'est trouvé confrontés à eux, et par trois fois on les a déquillés comme à l'exercice, apparemment sans le moindre

150

problème... ce n'était pourtant pas des tantes ni des empotés...

alors je me demande s'il n'y a pas là un truc qui marche par en dessous, quelque chose de caché, que l'on ne vous aide, secrètement, depuis l'invisible, puisque nous nous battons, si l'on veut, pour la cause de l'invisible...

— ... rien de caché qu'il y a, rien de trafiqué avec l'invisible, lui

répondit

Erwin

Lehnert...

c'est

tout

simplement

l'enseignement spécial des paras français... se donner toujours trois longueurs d'avance sur l'ennemi... tu l'as peut-être oublié, mais c'est bien toi-même, mon capitaine, qui nous l'avait mis de force dans la tête... prendre toujours l'ennemi de vitesse, s'interdire le moindre répit, attaquer bien avant le moment où on aurait normalement dû le faire... voilà le secret de notre chance folle, de notre soi-disant invincibilité... c'est notre *instruction spéciale*...

—... tu as peut-être raison, mais il n'empêche... il m'en reste quand même une sorte de doute que nous soyons protégés...

soutenus par des puissances venues d'ailleurs...

— ... et même si c'était vrai ce que tu dis là, et même si c'était vrai... il ne faut surtout pas y penser, jamais..., lui répondit Erwin Lehnert, en jetant sa cigarette dans le gouffre béant à ses pieds.

A quelques pas de là, le général Joseph Constantin! et le capitaine Charles Roudinesco s'entretenaient à voix basse. Il faisait très froid, mais cela allait sans doute s'arranger, à nouveau, vers midi, quand le soleil va sûrement se montrer.

Dimanche, très tôt le matin, une décision commune fût prise, par Tony Richmond et le général Joseph Constantin! — qui, à eux deux, représentaient le sommet politico-militaire de l'actuelle administration française - pour que l'on en finisse une fois pour toutes avec cette mouvance clandestine agissant dans les milieux des ex-gendarmes dévoyée par feu Eugène Lambrichs, ou par d'autres encore, peut-être même plus haut situés que celui-ci. Mais encore fallait-il voir ce qui se cachait au juste derrière cette organisation, s'il n'y avait pas des arrière-coulisses à découvrir et à détruire, des

amères coulisses politiques ou *autres* y plus difficilement définissables et plus difficilement saisissables.

A ce propos, le général Joseph Constantini avait tenu à citer les propos d'un haut responsable de la Gendarmerie Nationale qui, dans *Le Monde* en date du 30 août dernier, avait déclaré : *A chaque fois que nous avons connu des dérives^ elles émanaient d'officiers qui échappaient à leur hiérarchie.*

Malgré le manque de sommeil de ceux qui avaient été directement impliqués dans la fusillade de la nuit et dans les travaux de nettoyage qui en firent la suite, tous les invités de la Marlière se retrouvèrent dimanche matin à l'église de la Garde Sainte-Marie pour la messe dite par le Père Ferdinand Sallenave, prédicateur fougueux et déjà réputé. On commençait à venir de loin pour écouter, le dimanche matin, les exhortations du Père Ferdinand Sallenave à l'église de l'Assomption de la Vierge, à la Garde Sainte-Marie.

Responsable, aussi, d'une « Confraternité du x Saint- Esprit

», qui lui avait valu l'hostilité butée de son Evêque, vieillard analphabète, jaloux et mesquin, le Père Ferdinand Sallenave menait ainsi un puissant travail de reconstitution paraclétique et mariale d'une foi catholique nouvelle, ou en voie de renouvellement profond, travail périlleux s'il en fut, dont les résultats, pourtant, commençaient à se faire sentir à travers le rayonnement - volontairement assourdi - de sa confraternité qui, outre la France, étendait déjà son influence en catalogne et dans les Baléares, dans la région du Milan et jusqu'au Canada.

Si le grain ne meurt, fût la parole évangélique à partir de laquelle le Père Ferdinand Sallenave développa son sermon de ce dimanche-là, non sans, peut-être, l'intention d'un à propos caché, car il y avait

en vérité peu de choses qu'il ignorait, les canaux de la foi étant parfois ouverts aux secrets les mieux gardés.

On déjeuna relativement tard, ce jour-là, à la Marlière, un peu après les quatorze heures, et la grande paella royale emportera tous les suffrages, d'une richesse débordante et d'une incomparable élévation du mariage des goûts appelés à 152

s'y confondre tout en exprimant chacun vivement le secret de sa qualité propre, qui s'en trouvait ainsi exaltée, portée au-delà d'elle-même dans un merveilleux *autre chose*, à la hauteur d'une expérience inoubliable, tel que Jenny l'avait voulu.

Ainsi va-t-on se rabattre, ensuite, sur une longue sieste, pendant laquelle, cependant, quelques-uns, rassemblés dans le grand salon d'en bas en une réunion informelle comprenant le général Joseph Constantin! et son aide de camp le capitaine Charles Roudinesco, Tony Richmond, le Père Ferdinand Sallenave, don Ceferino Cortez y Malagar, François d'Espart et Erwin Lehnert, posaient ensemble les bases d'une mouvance conspirative qui, quelques mois plus tard, devait aboutir au renversement total de la politique française dans le visible et dans l'invisible, à l'avènement d'une nouvelle destinée grand-continentale eurasiatique et planétaire de la France, de la «

France Nouvelle » qui dévoilait, du coup, l'identité dogmatique de la perpétuation souterraine, suprahistorique, d'une certaine «

France Secrète ».

En arrivant à ce point de notre récit, on doit comprendre que celui-ci est fatalement appelé à *tomber en avant* : en effet, loin de s'arrêter là, il devra continuer, trouver à présent sa véritable ampleur, qui, dépassant le niveau de l'aventure personnelle d'un certain nombre de personnages prédestinés, rejoint l'horizon suprême de l'histoire mondiale en action, s'objectivant jusqu'à s'identifier avec la marche de celle-ci, dont il deviendrait alors comme un dédoublement en termes de conscience et même de la conscience de la conscience

que certains, se tenant dans l'ombre, pourraient même en avoir, si eux-mêmes en étaient arrivés au stade où ils ne seraient plus que des instances transparentes de celle-ci, des concepts activement subjugués par le rayonnement occulte du « concept absolu » à travers lequel, à chaque fois, l'histoire se reconnaît elle-même et devient conscience, en attendant quelle devienne « supraconscience active » de la « grande histoire », de la « grande histoire »

entrevue par Nietzsche.

Le présent récit n'aura donc été, dans l'intégralité de son cours, rien d'autre que ce par quoi l'histoire au moment 153

paroxystique de son renouvellement final se donne une arrière-base existentielle, vécue, sa nativité même, son immaculée conception projetée dans la rencontre, le heurt frontal, le sacrifice de sang et l'assomption amoureuse de ces quelques-uns qui avaient été appelés à la constituer, l'histoire en marche, à en inventer les origines à jamais secrètes, sauf pour les lecteurs inspirés du présent récit, qui, eux, en savent tout.

Aussi peut-on dire que, dans un certain sens, c'est rue Oswaldo Cruz qu'il faut savoir chercher les véritables origines de la plus Grande Europe à venir, rue Oswaldo Cruz à Paris, sur le cadavre d'une jeune femme violée, suppliciée et finalement massacrée, ainsi qu'en Espagne, dans le site mégalithique de Castellon el Alto où Laurence avait été elle aussi sacrifiée, livrée au mystère de l'« holocauste de midi ».

Ce sont, aussi, les noces incestueuses de François d'Espart et de sa sœur Jenny qui, au tournant décisif d'une histoire du monde en train d'arriver à sa fin honteuse, au dernier degré de la déréluction et de l'oubli abyssal de tout, ont su rallumer l'être ontologique de la remontée de l'être, retrouver l'« ancien chemin aryen, qui s'était perdu », faire que s'entrouvrent à nouveau les portes occultes du passage vers le Grand Nord, vers les terres transcendantes du

Règne Antérieur où se tiennent les pouvoirs de la souvenance salvatrice, de notre plus archaïque mémoire vive.

Arrivé le premier, le général Joseph Constantin! quitta, aussi, lundi matin, la Marlière le premier, suivi de près par Tony Richmond et don Ceferino Cortez y Malagar; les autres ne partirent que dans l'après-midi, comme s'ils ne pouvaient pas s'arracher trop brusquement à la magie insidieuse des lieux qu'enflammait la promesse d'un automne splendide.

De leur côté, Jenny et François décidèrent de rester, seuls, à la Marlière une dizaine de jours encore. Mais ils ne sortaient pas de la maison, ils y restaient enfermés jour et nuit, entièrement asservis aux exigences redoutables de leur amour éperdu et de plus en plus brûlant, dévastateur. Ils « étaient en loge ».

154

— ... à quoi songes-tu quand tu restes ainsi plongé dans tes rêves, absent, préoccupé, le regard lointain... lui demanda Jenny, le soir du troisième jour, qui commençait à s'inquiéter des humeurs mélancoliques de François, alors qu'alanguie par l'amour elle restait étendue dans ses bras, devant la grande cheminée du salon où brûlait un feu de sarments de vigne et de pommes de pin.

— ... je songe à l'atroce insatiabilité de la Providence... qu'il a fallu une pile de 19 cadavres sanglants pour que, dans le cours visible des choses, les portes secrètes de notre amour final viennent à s'entrouvrir... les chemins du grand amour sont-ils toujours marqués par ces amoncellements mongoliques de têtes sanglantes? Pour que quelque chose de nouveau se déclare, pour qu'une instance de vie absolument nouvelle apparaisse, il faut toujours commencer par payer le prix du sacrifice de sang... il y a me semble-t-il toujours quelqu'un à veiller dans l'ombre à ce que les choses se passent ainsi, un maître inconnu du cérémonial de la liturgie du renouveau par le sang versé, le sang écumant du sacrifice fondationnel... il

n'est donc pas impossible que notre culpabilité inavouée, que notre mélancolie proviennent de la conscience que nous portons souterrainement en nous quant aux origines sacrificielles, sanglantes, de notre amour... c'est grâce au double meurtre sanglant d'Alexia et de Laurence que nous-mêmes nous avons pu nous rapprocher à nouveau, que nous voyons enfin clair dans les gouffres cachés de nos âmes déchirées par la longue séparation qui leur avait été imposée... et *imposée à dessein*, peut-être...

— ... ce sont là des étranges pensées d'homme, des pensées païennes, qu'aucune femme n'accepterait de comprendre, et bien moins encore de suivre », lui répondit Jenny assez contrariée par ses propos, et elle continua : «... l'amour n'est jamais le produit d'un échange... l'amour, notre amour lui-même, est un don, le don absolument gratuit, inespéré, inconcevable, qui nous est fait par le Mystère de l'Amour, par l' *Incendium Amoris*... on est alors appelés à participer à ce mystère, on nous a choisi pour cela... par notre amour, nous

155

devons rendre grâce, indéfiniment, au Mystère de l'Amour...

dans notre vie même et au-delà, dans l'éternité...

Bien plus tard dans la nuit. François dort, d'un sommeil troublé, le visage tourné vers la fenêtre, la moitié du corps sur toute sa longueur coupée net par la lumière intense de la lune, d'un étrange violet sidéral.

Jenny se lève doucement et quitte le lit, toute nue, pour se rendre dans la salle de bains, où elle s'arrête, debout, devant le grand miroir qui prend tout le mur; elle se caresse avec insistance les cheveux défaits dans le dos, les pointes durcies de seins, très peu le sexe, plutôt allégoriquement. Mais en s'arrêtant longuement sur l'anus, ce qui n'est pas sans avoir une signification mystagogique certaine.

Ensuite, en se rapprochant du miroir à le toucher de son visage, elle commença à dire, à voix basse, une invocation, au rythme accéléré, dans une langue tout à fait inconnue - une langue initiatique, une « langue de sorcière » — en levant haut ses bras au-dessus de sa tête, tout en ondulant, avec lenteur, du ventre, d'une manière extrêmement lascive, hypnotique.

Le miroir alors s'assombrit, en prenant vers l'intérieur une teinte d'un vert foncé, et un long filet de sang se mettant à suinter à sa surface, qui s'écoulait de haut en bas en faisant une boucle à droite, qui s'étalait en une tache ronde, où le courant du sang semblait tourner sur lui-même, de gauche à droite, de plus en plus vite, « comme un soleil ». Jenny alors s'agenouilla, pour rester longuement prostrée, immobile, que de brusques secousses parcouraient de temps en temps. Peut-être entendait-on même, alors, comme un sourd battement lointain de tambours, des échappées de flammes bleuâtres et blanches déchirant l'air extatiquement chargé de la salle de bains ainsi sanctrisée par les travaux nocturnes de Jenny, toute-puissante; qui retrouvait ainsi son identité occulte, que même François ignorait; car il ignorait beaucoup de choses, François.

156

XII

SUR LE HAUT MUR DES RÉSERVOIRS D'EAU DE PASSY,

L'APPARITION PRÉMONITOIRE DE LA TÊTE

DU SEIGNEUR DES ENFERS

« Au premier souffle de vent qui

le déploya dans toute son étendue, on

vit un immense étendard éclairé

comme en plein soleil par les ruines
de l'incendie. Il portait au centre un
cœur percé de deux glaives : l'écus-
son des comtes de Monteleone.

Autour de l'écusson courait sa devise

: *Agere, non loqui.* »

Paul Féval, *Les Compagnons du Silence*

Entre temps, par une volonté de fer, et avec une science phénoménale des manières et des dissimulations, des obscurs secrets conspirationnels du métier et des mystères le plus souvent fort dangereux des dessous de l'administration politique du régime en place, Tony Richmond avait quand même réussi à mettre sur les rails son projet de la « structure spéciale de renseignements politico-stratégiques aux objectifs européens grand-continentaux » de laquelle il avait parlé à François d'Espart lors de la visite que celui-ci lui avait faite alors qu'il se trouvait hospitalisé au Val de Grâce : la *Direction Évaluation Stratégie*[^] ou DES. Laquelle, dépendante du Matignon, se rattachait aussi, par la force même des choses, à la place Beauveau et entretenait des relations suivies et somme toute fort étroites, aussi, avec les services politico- militaires du général Joseph Constantin!.

157

Rue Lauriston, dans le XVIe, les services de la DES

occupaient les deux derniers étages d'un grand immeuble en pierre, entrée qui en imposait, cour intérieure cachée, façon petit parc, avec rangées de hauts sapins, bassin mythologique, pelouses et gravier et, aussi, sur deux niveaux, des caves réservées, fort utiles à

certaines emplois confidentiels. Les autres occupants de l'immeuble étaient des cadres supérieurs, des négociants assis, on voyait souvent des bonnes promenant en landau des beaux enfants blonds, souriants, l'image même du bonheur, de l'insouciance, intéressante dissimulation pour les activités nocturnes de la DES. En effet, on avait bien fait les choses.

Or la DES, dans la donne particulière qui était la sienne, « très en retrait », marchait déjà « à pleins tubes », François d'Espart faisant office d'adjoint opérationnel de Tony Richmond qui, lui, en était le grand patron, dirigeant serré, très serré, une quinzaine d'inspecteurs qu'il avait eu toutes les peines du monde à exproprier à leurs services d'origine (ST, RG, etc.), ainsi qu'un lieutenant-colonel et un capitaine - tous deux des aviateurs, va savoir pourquoi - en provenance des services du général Joseph Constantini.

Derrière sa devise *agere, non loqui*, la DES se présentait comme une machine hautement sophistiquée de traitement politico-stratégique du renseignement opérationnel, agissant au double niveau national et européen grand-continentale, une machine de guerre supérieure, promise à une carrière tout à fait décisive si elle parvenait à se mettre vraiment en ligne de bataille tout en évitant les écueils fatals et les embûches dramatiques, confectionnées sur mesure, qui n'allaient pas manquer de se lever bien vite dans ses chemins. Car, dans la « communauté du renseignement » français, la « centrale » de Tony Richmond se trouvait déjà entourée d'une triple enceinte d'inimitiés farouches, de jalousies à l'affût, inconsolables.

Mais qu'importe : en réalité, les véritables desseins stratégiques de la DES, tels que les concevait, secrètement Tony Richmond, étaient tous autres que ceux que l'on avouait, que 158

On mettait en avant administrativement, et de ces « desseins stratégiques » occultes, seuls François d'Espart et le général Joseph Constantin! étaient admis à en pénétrer la tenue subversive par

rapport au régime en place. Car pour Tony Richmond et ses proches, c'était, à terme - ou, comme ils disaient eux-mêmes, « en dernière analyse » - très précisément le renversement et la liquidation de ce régime que visaient les buts ultimes, cachés, de la DES, piège de mort agissant subversivement de l'intérieur même de celui-ci.

Les choses, pourtant, suivaient leur propre chemin. Et avec chaque jour qui passait, la France approchait encore plus du précipice final, vers lequel, malgré les efforts surhumains de Tony Richmond et de certains de ses amis, la poussaient implacablement ses ennemis masqués, de l'intérieur et de l'extérieur, qui sentaient déjà que la fin se faisait proche, que l'heure de la curée venait, de la grande curée sanglante qu'ils attendaient tous, et qui les faisait tous baver, trépigner, mis en appétit, affolés, hagards, malades d'impatience, ignorant la belle surprise qui les attendait en fin de course, que quelques-uns s'utilisaient à leur préparer dans l'ombre, *ayant tout compris, sachant tout*.

Plusieurs jours de suite, on eut une pluie lourde, noire, fuligineuse, qui fichait le cafard noir, suicidaire, rappelant les murs grisâtres, les longs murs grisâtres des cimetières de certaines banlieues prolétaires parisiennes; et puis le soleil revint, le grand soleil blanc et jaune des automnes tardifs, contrastant d'une manière subtile, fascinante, avec la fraîcheur prononcée du fond de l'air.

Depuis quelques jours François d'Espart sentait que quelque chose se préparait quelque part, qu'il sera bientôt à nouveau interpellé par le destin, par un changement inattendu intervenant brusquement dans sa vie. Et son attente déjà se teintait d'une certaine angoisse, et déjà il commençait à ressentir un certain goût métallique dans la bouche, qu'il ne connaissait que trop bien, le goût même du danger imminent.

Jusqu'au jour où, vers midi, il reçut un coup de fil, plutôt étrange, de l'Ambassade d'Espagne à Paris. Un certain Luis 159

Sanchez Soria, à ce qu'il semblait un des responsables des services culturels et de presse, lui faisant savoir qu'il avait un message personnel urgent à lui transmettre, « de la part d'un ami commun » de Madrid, d'où il venait de rentrer; et qu'il priait donc François de passer à l'Ambassade, le plus vite possible, pour le rencontrer, de manière à ce qu'il puisse lui faire part, personnellement, de ce message. Aussi prirent-ils rendez-vous pour le lendemain matin. Or l'« ami commun » en question n'étant que « don Javier Astrana Marin », autrement dit, en fait, don Ceferino Cortez y Malagar lui-même, François d'Espart savait d'avance que *cela promettait*. Il avait tout de suite compris que *tout cela* allait recommencer sans plus attendre, même s'il n'avait pas la moindre idée de ce que ce sera cette fois-ci encore.

Une entrée en matière innocente, et ensuite, brusquement, le coup masse, *el màs que cuenta*.

En effet, le lendemain, Luis Sanchez Soria, lui apparut comme étant un beau jeune homme aux cheveux longs, élégant et replié sur lui-même, cultivant la froideur, la retenue diplomatique - et ce malgré le type prononcé du gigolo efféminé des Ramblas de Barcelone, qu'il avait - se montrant surtout pressé d'en finir avec la commission dont il se trouvait chargé. Cependant, François sut vite reconnaître le professionnel des services, se donnant le genre que l'on s'attendait devoir être le sien, *el chulito de distincion*.

Ainsi, « don Javier Astrana Marin » faisait-il savoir à François d'Espart qu'une jeune religieuse espagnole, la Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit, appartenant à la *Comuni- dad del Sagrado Corazon de Jésus y del Inmaculado Corazon de Maria* du Père Luis Saénz, de Ventador, devant se trouver discrètement présente à Paris, désirait profiter de l'occasion pour le rencontrer; qu'elle avait quelque chose à lui faire tenir en mains propres de la part du Père Luis Saénz, ainsi qu'un certain nombre de choses à lui faire savoir d'urgence; la Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit le priait donc de passer, trois jours plus tard, à la Maison de

Retraites « Notre-Dame de Fatima », à Boulogne, où elle allait se trouver, et où elle l'attendra à quatre heures de l'après-midi; 160

elle insistait pour que son passage à Paris, ainsi que sa rencontre prévue avec François soient considérés comme relevant du secret le plus intraitable.

De son côté, François savait parfaitement tout le sérieux qu'il fallait accorder à une démarche de ce genre venant de la part de quelqu'un qui se trouvait envoyé en mission par don Ceferino Cortez y Malagar. Aussi veilla-t-il avec la plus extrême attention à la mise en piste de cet étrange rendez-vous. En même temps, il brûlait de faire la connaissance de cette jeune « Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit » que don Ceferino Cortez y Malagar lui expédiait si mystérieusement à sa rencontre; ainsi, la super-embrouille tordue la sentait-il qui s'amenait vicieusement en douce, mais que faire. Exaltation frustrée ou, d'avance, frustration exaltée? Comment arriver à le savoir? Mais déjà il en pressentait quelque chose de semblable, avec une sorte de délectation morose qui ne laissait pas de le dégoûter, qui lui semblait tout à fait suspecte (et qui, suspecte, l'était, et peut-être même bien plus encore).

Dans trois jours, quand il lui fallut aller à ce rendez-vous, il s'était remis à pleuvoir. La flotte, en tombant, déchaînée, tissait comme une lourde toile épaisse qui noyait tout, plongeant tout dans une troublante lumière hypnotique, translucide, qui semblait avoir quelque chose de dangereux, de captivant, qui prenait et retenait tout à sa disposition, de force. Déjà que l'adresse du rendez-vous de François à Boulogne était fort difficile à trouver, avec cette pluie cela prenait de plus en plus l'allure d'une gageure impossible, une sorte de cauchemar à demi-éveillé, d'errance somnambulique guidée depuis les caves en ruine de l'invisible.

Ayant laissé sa voiture le long de la Seine, quai des Manœuvres, François, se conformant aux instructions du bellâtre de l'Ambassade, dut pénétrer, pour commencer, dans la vaste cour vide

d'un entrepôt désaffecté, pour parcourir ensuite une enfilade de cours arrière, de jardins ensauvagés, dont l'envoûtement confectionné par les hauts branchages enchevêtrés réduisait la pluie tout en intensifiant encore plus 161

l'obscurcissement du jour déjà affaibli. En franchissant, pour finir, un long enclos de grosses pierres, il déboucha sur une belle étendue gazonnée laissant apparaître, au fond, une sorte d'hôtel particulier, tout blanc, toutes fenêtres allumées en plein jour.

C'était là. Il se trouvait devant la Maison de Retraites « Notre-Dame de Fatima » où la mystérieuse envoyée de don Ceferino y Malagar, la « Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit » lui avait donné rendez-vous, et il y arrivait pile à quatre heures, comme de convenu.

Maison de Retraites, et non pas Maison de Retraite, comme François avait cru le comprendre au début : une maison destinée à recevoir des retraites spirituelles dirigées par des prêtres, par des religieux en renom, des retraites de prière et de méditation, de retour sur soi-même, et non point un établissement où des retraités eussent été censé trouver un asile de fin de vie. Maison de Retraites Notre- Dame de Fatima s'appelait donc, au juste, cet endroit si étonnement bien caché, qui n'était pas sans quelques mystères, sans quelques dissimulations, sans quelques affectations spirituelles, peut-être déviationnistes, et en tout cas presque sûrement non sans certains périls graves dans l'ombre. Etait-ce pour cela que l'on tenait — symboliquement, si ce n'est préventivement - toutes les lumières allumées en permanence, de jour et de nuit?

Au premier abord, il n'y avait pas âme qui vive. François commençait déjà à s'inquiéter quelque peu, n'ayant pu rencontrer personne jusqu'au deuxième étage. Pourtant, les lumières étaient, toutes, vivement allumées, ce qui faisait penser aussi à une sorte de réception spectrale en plein jour. Terribles, ces noces de la lumière et du vide. Et le profond silence, qui réverbérait de ses propres espaces intérieurs à nu. Cependant, en haut de l'escalier, au

troisième étage, une grande jeune femme debout semblait l'attendre, et il comprit aussitôt qu'il s'agissait bien de la Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit. Vêtue d'un fort élégant tailleur en En noir, elle semblait proche de la trentaine; aux longs cheveux bruns, silencieuse, d'une éblouissante beauté sévère, hautaine, qu'elle

162

paraissait contrôler de l'intérieur, créant ainsi une sorte de malaise, pour ne pas dire d'effroi ; un effroi subtil, qui, au lieu de s'imposer vers l'extérieur semblait s'efforcer sans cesse de se dérober. Seule une modeste croix d'argent au revers de la veste de son tailleur disait son état de religieuse, qui invita tout de suite François à la suivre dans une petite pièce située juste en face de l'escalier. Une pièce donnant presque sur le ciel à cause de deux très hautes fenêtres et, à part cela, qui ne comprenait qu'une table et deux chaises et, sur le mur, un grand crucifix rouge en bois; ainsi que, assez étrangement, un vaste miroir aux eaux troublées, au lourd cadre en bois doré. Sur la table, une mince et haute bouteille de jerez et deux verres, ainsi qu'une soucoupe avec des olives vertes en saumure. Il émanait d'elle un assez puissant parfum, indéfinissable, que François dut immédiatement appeler le *parfum de la sainteté*, et c'est peut-être même bien de cela qu'il s'agissait, en fait. Parfum de roses et de lis, d'encens, de cire vierge, d'air réchauffé par les flammes des cierges, par la respiration secrète des prières. Lors de cette première rencontre, Angélique eut, indiscutablement, d'entrée même du jeu, l'avantage, un avantage évident, que François perçut aussitôt comme une grâce, comme la preuve d'un pacte occulte, venant de bien plus loin que du fait même de leur présente rencontre, peut-être même d'au-delà de leurs vies présentes.

Elle parlait en chuchotant, d'une voix voilée, grave, profonde, basse, une voix conspirative, faite pour l'ombre et le secret, avec de larges plages de silence entre ses affirmations, parfois même entre les mots; vivement impressionné, François commençait à se sentir trembler en l'écoutant, ce dont il n'en revenait pas. Trembler?

— ... et puis voilà ce que j'avais à vous dire : comme on a récemment procédé à des changements, à des travaux de rénovation de l'étage, de notre maison mère de Ventador, où Laurence Mercier-Duvernois avait séjourné peu de temps avant de se faire assassiner, on a découvert au-dessous du grand tiroir d'en bas d'une vieille armoire massive, bicentenaire, une liasse de papiers contenue dans un carton noir,

163

liasse qui, à la lecture, s'était montrée comme étant le « journal secret » de celle-ci... je dois vous avouer que j'ai été moi-même amenée à en prendre connaissance, entièrement... oui, entièrement... aussi le Père Luis Saénz et moi-même avons pensé qu'il fallait que l'on vous en confie la garde... je crois qu'en le lisant, vous en serez terriblement bouleversé... que vous n'en sortirez pas tout à fait indemne de cette lecture... à qui d'autre qu'à vous-même aurait-on pu songer d'en confier la garde, notre brève aventure avec Laurence et tout ce que par la suite vous avez été amené à essayer de faire pour elle et, après sa mort, votre implacable décision d'en libérer la mémoire en liquidant, un par un, les responsables de son supplice final, fait en effet de vous l'héritier naturel de cet épouvantable document... mais vous verrez de par vous-même... il va s'ouvrir à nouveau, je le sais, comme un long sillage sanglant en relation avec le combat occulte et le supplice de Laurence, et ce journal secret en sera, de ce long sillage sanglant, le point de départ, l'origine providentielle... ce « journal secret » c'est en fait un puits de sang qui déborde, écumant, inépuisable... parce qu'il y a là la preuve indiscutable que votre point de vue général sur les événements ayant abouti à la liquidation de Laurence dans les conditions atroces que vous savez, était totalement erroné, *aberrant*... vous vous étiez, en effet, trompé sur tout, vous aviez tout faux... pas un seul instant les choses n'avaient pas été telles que vous le croyez, tout au moins quant à leurs raisons cachées... mais, comme je viens de le dire, maintenant vous verrez de par vous-même et, je l'espère, vous ne manquerez pas de procéder en conséquence... de tirer en continuité

toutes les conclusions qui s'imposent... oui, je sais parfaitement que vous n'allez pas pouvoir ne pas réagir aussitôt, *remonter tout de suite à l'attaque*, et je vous avouerai que je compte — que nous comptons — fermement sur votre réaction, car nous n'ignorons pas qu'à travers la DES vous disposez actuellement de moyens autrement plus considérables, et c'est bien là-dessus que nous avons conçu nos propres desseins d'action commune avec vous-même et ce qui se trouve à présent derrière vous... nous connaissons 164

les sentiments profonds de Tony Richmond, ainsi que ceux du général Joseph Constantin!... don Ceferino Cortez y Malagar nous a fait la grande confiance de tout nous dire là-dessus...

chose qu'il n'aura pas à regretter, non, loin de là... au contraire...

en nous rapprochant, il a eu un rôle essentiellement providentiel, j'en suis très intimement convaincue. .. un rôle providentiel, oui... d'ailleurs, notre propre rencontre, cet après-midi, c'est dans une perspective immédiate providentielle qu'il faut la situer... j'aimerais que vous le compreniez, que vous y songiez vous-même comme à une chose vraiment décisive, prévue d'En haut... telle est du moins ma conviction la plus profonde... et je n'hésite pas à vous en faire part très ouvertement, comme vous le voyez... et là, nous en venons au deuxième volet de la raison urgente pour laquelle j'ai tenu à vous rencontrer... voyez : ainsi que je viens de vous le dire déjà, je suis persuadé du fait qu'en prenant connaissance du « journal secret » de Laurence Mercier-Duvemois, vous serez immédiatement tenté de réagir, de corriger les erreurs d'appréciation qui avaient été les vôtres et, aussi, celles de vos camarades, au sujet de cette sombre, lugubriissime affaire, et cela jusqu'à ce que vous en veniez à sa vraie fin... or c'est bien là que nos intérêts se rencontrent... parce que si la fin que vous aviez cru devoir y apporter n'était pas la bonne, et que si vous vous décidez de revenir en arrière pour faire ce que vous auriez dû faire et que vous n'aviez pas su faire la première fois, lors

de votre première tentative de règlement justicier de cette affaire, nous allons pouvoir - nous allons devoir

- travailler ensemble... la donne est changée, les objectifs aussi...

lisez donc, de votre côté, le «journal secret» de Laurence Mercier-Duvernois, réfléchissez là-dessus... mais, je vous en supplie, n'agissez pas - ne réagissez pas - tout de suite...

attendez, pour le faire, que nous nous revoyions... je serai de retour à Paris dans une quinzaine de jours, et nous allons pouvoir alors confronter nos décisions, nos plans d'action... ce n'est pas la peine que je vous en dise plus pour le moment, vous comprendrez tout en prenant connaissance de ce journal post-mortem, en vous trouvant ainsi admis à faire vôtre aussi 165

le terrible secret opérationnel qu'il contient, qu'il vient en quelque sorte nous apporter à nous autres pour nous montrer le chemin qu'il nous faut emprunter pour arriver là où il me semble que nous sommes attendus, vers où la Divine Providence tient à nous y mener... enfin, il me paraît que je vous dois aussi quelques explications sur moi-même, sur ce que je suis et sur ce que je suis censée devoir faire... ainsi que vous ne le savez peut-être pas, l'Eglise, tout en constituant un bloc de pierre inexpugnable - tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, contre laquelle les Portes de l'Enfer ne prévaudront pas - comporte plusieurs hiérarchies intérieures, plusieurs hiérarchies parallèles, occultes, adaptées au combat incessant quelle mène dans le siècle, contre le siècle... j'appartiens moi-même à une de ces hiérarchies parallèles, occultes, chargés de combattre le Mal à l'œuvre, le Mal à l'intérieur même du Mal, là où le Mal se manifeste de la manière la plus intolérablement totale... mais nous parlerons plus tard de tout cela, lors de notre prochaine rencontre... en attendant, je voudrais que nous maintenions le contact par l'intermédiaire d'un de mes éléments activistes d'élite, Clémence Lemonier, une jeune mère de famille - elle a quatre enfants — mariée à un officier de marine...

Clémence elle s'occupe d'une œuvre sociale et de la presse de cette œuvre, *La Nouvelle famille catholique*... je vais vous donner ces coordonnées personnelles... voyez-la, très discrètement, établissez ensemble les modalités permanentes de contact qui vous arrangeront le mieux, je l'ai déjà prévenue du fait que vous allez la contacter incessamment. .. je vous supplie de faire très attention, nous menons ces temps derniers un combat qui avec chaque jour devient plus directement dangereux... nous en sommes sans doute déjà à risquer notre vie à tout instant, à chaque pas en avant que nous sommes amenés à faire... et maintenant faisons un sort à cette bouteille de jerez, je l'ai amené de mes terres, c'est un très grand vin, un vin réellement royal... et rassurez-vous, à travers les confidences exhaustives que nous a faites don Ceferino Cortez y Malagar, je crois tout savoir sur vous... vous en saurez bientôt autant sur moi si, comme je le pense, il

166

nous faudra faire un bon bout de chemin ensemble... nous constituons, nous autres, une grande organisation supranationale souterraine, de plus en plus suractivée, consciente de l'importance de son combat et de l'ensemble de ses missions secrètes, et je sais que nous pouvons beaucoup vous aider dans l'action que vous menez vous-même, à l'heure actuelle, aux côtés d'hommes de grande exception comme le divisionnaire Tony Richmond, comme le général Joseph Constantini, dans le cadre de votre DES et même, parfois, à titre tout à fait personnel. .. ne vous fiez donc pas aux apparences, j'ai beau avoir l'air d'une assez jeune femme - d'une jeune aristocrate espagnole, je n'ai pas peur des mots - je me considère moi-même comme une vieille femme, comme une très vieille femme même, revenue de tout, mais décidée à mener jusqu'au bout le combat sans merci dans lequel je me suis engagée contre les puissances de ténèbres actuellement à l'œuvre en ce monde...

enfin, voici donc l'essentiel de ce qu'il me semble qu'il me fallait que je vous dise aujourd'hui... et, encore une fois : faites très attention à la lecture du « journal secret » de Laurence Mercier-Duvernois, vous risquez de vous en retrouver extraordinairement mal à l'aise...

Elle raccompagna ensuite François jusqu'en bas, au rez-de-chaussée, dans le grand salon illuminé à *giorno*, où il eut le temps d'apercevoir, en passant, un groupe de quatre religieuses, vêtues d'un uniforme noir et blanc, qui se tenaient serrées ensemble, au pied d'un étroit escalier en colimaçon, le regardant silencieusement, les paupières baissées, leurs yeux luisant comme des escarboucles à blanc dans leurs visages voilés d'ombre. Ce fut alors que, soudain, François eut peur, une peur irrationnelle, mystique, sortie qui sait de quels recoins oubliés de son inconscient, mais assez intense pour qu'il en aie le souffle coupé, l'ancienne peur du sacré qui se dissimule derrière ses propres ombres, peur des regards voilés des quatre religieuses qui avaient tenu à assister à son départ de la Maison de Retraites Spirituelles. Pourquoi? Pourquoi avaient-elles tenu à le faire? Oui, *pourquoi* ?

167

Dehors, la pluie semblait s'être quelque peu apaisée; mais il faisait déjà sombre, et François s'empressait de rejoindre sa voiture, quai des Manœuvres, serrant fortement contre lui, comme un enfant mort, le dossier à la couverture noire du «

journal secret » de Laurence.

Il paraissait démesurément long le chemin du retour jusqu'à la voiture, la traversée à rebours, boueuse, l'un après l'autre, des jardins aux feuilles dégoulinantes de pluie froide, plongés dans le noir, alors que certaines présences suspectes se laissaient furtivement approcher, d'une manière presque ectoplasmique, si ce n'est même, en quelque sorte, obscène. Car, d'une manière ou d'une autre, *il y avait du monde*. Non, le cauchemar du retour au

bord de la Seine n'était pas du tout innocent. François n'était même pas sûr, déjà, d'être tout à fait conscient, il lui semblait marcher comme dans un rêve, avancer dans un long tunnel obscur; il se voyait en train de traverser des lieux qu'il avait peut-être connus, jadis, dans une autre vie, et dont à présent il ne se souvenait que très vaguement, en proie à une grande tristesse, la poitrine secouée de sanglots, de spasmes (d'une manière ou autre, il fallait bien qu'il encaisse, de plein fouet, le choc en retour de son étrange entretien avec Angélique du Saint-Esprit, ce qui n'avait pas été une mince épreuve). Aussi, à plusieurs reprises même, il lui apparut qu'Angélique du Saint-Esprit marchait, silencieuse, à ses côtés, une sorte de flamme blanche au-dessus de sa tête, il croyait entendre les feuilles mortes qui sonnaient sous ses pas. Il avait la fièvre, il tremblait à nouveau.

Qu'était-il en train de se passer avec lui?

Arrivé, finalement, à la maison, François mangea debout une tranche de pâté et but quelques verres de bordeaux — Jenny était descendue pour trois jours à la Marlière, il était seul à la maison -

et se mit ensuite, sans plus attendre, à lire le document que venait de lui communiquer Angélique du Saint-Esprit, le « journal secret » de Laurence Mercier- Duvernois.

A quatre heures du matin il avait tout lu, et même relu certains passages en prenant des notes. Il en était complète 168

ment abasourdi, il sentait qu'il était sur le point de perdre le contrôle de soi-même, *trop c'est trop*. C'est ce qu'il se répétait à lui-même, sans pouvoir s'arrêter, d'une manière obsessionnelle, paranoïaque, *non, non, trop c'est trop*.

Livré post-mortem, le «journal secret» de Laurence Mercier-Duvernois était aussi une sorte de testament, et les remous, les influences magnétiques nocives mises enjeu par celui-ci, dérangeant jusqu'à l'ordre même des astres, étaient aussi dévastateurs que la

violation de la chambre funéraire ultime, cachée, de la pyramide du Pharaon Maudit.

Impuissant, désespéré, François d'Espart essayait de résumer, de mettre en ordre ce qu'il venait d'apprendre, et le résultat était catastrophique. Il avait pris des notes, qu'il détruisit aussitôt après les avoir relues, à la fin (et toujours son lancinant *non, non, trop c'est trop*, mais il fallait se rendre à l'évidence terrifiante du désastre, la seule chose qu'il pouvait faire pour le moment).

Ces notes, établissaient, hâtivement, à peu près ceci, et les conclusions qu'elles portaient apparaissaient d'une évidence sidérante, ne laissant pas le moindre doute :

1) Ce n'est absolument par le général Q+++ H+++ qui avait manigancé la liquidation de Laurence Mercier-Duvernois. Ils étaient amants, ils s'aimaient passionnément, elle était en train de trahir les services spéciaux français pour lui, à qui elle avait tout dévoilé de ses activités sur ordre : c'était lui qui avait exigé d'elle de continuer à faire semblant d'informer, sur lui, les services spéciaux français; que, ainsi retournée, elle intoxiquait en continuité.

2) Cependant, le grand travail de Laurence Mercier-Duvernois était, en réalité, un tout autre travail : ayant réussi à pénétrer, s'étant fait utiliser comme call-girl occasionnelle pour leurs activités très spéciales, une « organisation contre-initiatique » de haut niveau, ultrasecrète, qui poursuivait clandestinement de fort dangereuses activités amoureuses de groupe, d'ensembles sous contrôle, et bien plus encore, qui procédait à des sacrifices humains,

169

lirturgiquement, à des séries de mutilations et d'horrible supplices infligés rituellement à ceux qui allaient devoir mourir, elle s'y était par la suite faite admettre à participer à part entière à l'ensemble des activités clandestines de celle-ci, dont elle rendait compte, secrètement, au général Q+++ H+++, et à lui seul, exclusivement.

En fait, une « Nouvelle Religion » était ainsi secrètement en train de naître, une religion souterraine, une

« religion des ténèbres abyssales, des ténèbres originelles », était en train d'investir, et de s'assurer des soubassements occultes d'une société française en perdition, ou plutôt d'une certaine grande bourgeoisie française, ainsi que d'une certaine classe intellectuelle, pourries jusqu'aux moelles, déjà vouées, immanquablement, au néant, à l'auto-destitution à terme. Or le général Q+++ H+++, lui, entendait suivre cela de très près, et en permanence, à des fins sans doute d'utilisations ultérieures, dont il ignorait lui-même, sûrement, les orientations à venir, les orientations qu'il allait imposer, un jour, à l'exploitation de ces renseignements de niveau social supérieur. Ses propres activités de renseignement politico-stratégique en France et dans toute l'Europe de l'Ouest exigeait de lui cette prise sous surveillance d'une organisation secrète promise très certainement à des destinées ultérieurement décisives.

1) Or, à partir d'un certain moment, Laurence Mercier-Duvernois avait commencé à craindre sérieusement pour sa vie.

Elle avait de plus en plus l'impression que les « responsables inconnus » du groupement contre-initiatique criminel dont elle avait réussi à pénétrer les rouages opérationnels, et qui l'utilisaient lors de leurs séances amoureuses de limite, doutaient déjà de sa loyauté. En effet, Laurence était déjà condamnée, vouée à disparaître. On avait vite fini par voir clair dans son jeu, il y avait eu sans doute de sa part des inattentions fatales.

2) Ainsi François en vint-il à comprendre ce qui avait dû se passer en réalité : les « responsables inconnus » de la société secrète contre-initiatique pénétrée par Laurence Mercier-Duvernois avaient intercepté, sur la marche, le

groupe d'action spéciale d'Eugène Lambrichs, travaillant pour les services secrets politico-militaires français, et négocié, avec Eugène Lambrichs, la liquidation de Laurence Mercier-Duvernois, auquel ils avaient demandé à dire à ses hommes de terrain qu'ils agissaient clandestinement pour le compte du général Q+++ H+++, et qu'ils étaient payés par celui-ci. En réalité, les ordres d'action et l'argent provenaient, par l'intermédiaire d'Eugène Lambrichs, de la société secrète contre-initiatique ayant pris la décision d'éliminer celle-ci, convaincue de trahison à son égard.

1) Ce n'était donc pas un ennemi que François d'Espart avait lui-même abattu en la personne du général Q+++ H+++, mais le seul appui, le seul allié que Laurence avait à ses côtés lors de sa bataille désespérée contre ceux qui venaient de la condamner à mort.

En l'occurrence, François s'était laissé manipuler comme un sombre crétin, amené à faire lui-même liquider l'équipe de tueurs utilisés par Eugène Lambrichs pour le meurtre de Laurence et, une fois ce meurtre accompli, remanipuler, un cran au-dessus, pour qu'il élimine lui-même, personnellement, le général Q+++ H+++, que l'on avait réussi à lui faire prendre pour le commanditaire dans l'ombre du meurtre de Laurence.

On comprend que, François d'Espart, les révélations contenues dans ce « journal secret » de Laurence Mercier-Duvernois l'avaient cueilli comme un coup de barre de fer sur la gorge.

A la fin, se rendant compte qu'il ne pouvait plus tenir debout, il se traîna jusqu'à son lit, où il s'étendit sur le dos, les yeux grands ouverts dans le noir.

S'endormit-il, alors? Peut-être. Le fait est-il qu'à un moment donné, il se réveilla - ou il crut se réveiller - dans le noir comme s'il s'était trouvé enfermé dans un caveau profondément enfoui sous terre, sans plus aucune issue; en proie à une insoutenable épouvante,

maîtrisant avec difficulté le hurlement inhumain, bestial, qu'il sentait monter

171

depuis les profondeurs crispées de son être, prisonnier d'un piège noir mille fois plus terrifiant que la mort; et déjà il commençait à ne plus pouvoir respirer normalement, se débattant, affolé, dans son étroit réduit de ténèbres.

Or, comme au tout dernier moment il lui vint l'inspiration de prier, de faire appel à son ancien protecteur l'Archange Saint-Michel, dont il implora le secours d'urgence, il se fit brusquement une grande lumière autour de lui, et il se retrouva, à demi-éveillé, étendu dans son lit, comme si rien il n'y avait eu. Lentement, jusqu'à atteindre une sorte d'incandescence d'une blancheur immaculée, comme celle d'un miroir incendié à blanc, et qui ensuite se mit à décroître. Une fraîcheur paradisiaque lui remplissait la poitrine, une joie extatique le soulevait. Il venait de vivre un mystérieux « passage entre deux mondes », et François était alors réveillé pour de bon; il était cinq heures du matin, il entendait les oiseaux chanter, comme affolés, sous ses fenêtres, perdus dans les branchages feuillus du square du général Duseigneur.

Fort secoué par la vision qu'il venait d'avoir eue - la vision des ténèbres vaincues par la lumière - François commença donc sa journée bien tôt.

Avant midi, il avait déjà pu faire part à Tony Richmond et au général Joseph Constantin! des révélations contenues dans le «

journal secret » de Laurence Mercier-Duvernois, et entamé les discussions sur les conséquences immédiates de ces révélations, ainsi que sur le changement de stratégie que celles-ci exigeaient de leur part; *conséquences immédiates* au sujet desquelles il fallait aviser sur le coup même. Car, loin d'être close, l'affaire Laurence Mercier-Duvernois ne faisait pour ainsi dire qu'à peine commencer.

Et l'urgence d'une réorientation d'ensemble de l'affaire Laurence Mercier-Duvernois leur apparaissant d'autant plus évidente qu'ils venaient d'apprendre le suicide plus que douteux -

le soi-disant « accident mortel par overdose » de Clémence Lemonier, dans un petit hôtel de passe de Suresnes, où à ce qu'il semblait elle aurait passé la nuit avec un

172

inconnu, qui s'était éclipsé très tôt le matin. D'après une version plus précise, elle y serait arrivée, tard dans la nuit, avec trois hommes, deux d'entre eux ayant vidé les lieux peu de temps après, et le troisième y ayant passé la nuit avec elle, pour la quitter, furtivement, à l'aube. D'évidence, tout cela sentait le maquillage de la situation, le coup monté pour qu'il aie vraiment l'air d'un coup monté et serve ainsi de signal, de mise en garde à l'adresse des intéressés, c'est-à-dire François d'Espart et son groupe d'action politico-stratégique secrète.

De toutes les façons, l'« organisation » - c'est ainsi que François d'Espart, Tony Richmond et le général Joseph Constantin! appellent déjà, entre eux, la société secrète contre-initiatique de haute subversion criminelle dont ils venaient de découvrir l'existence et les agissements à travers le document aux révélations *post-mortem* de Laurence Mercier-Duvernois, l'« organisation » - avait pris une avance, avec le nouveau meurtre de Clémence Lemonier, d'au moins dix longueurs sur la DES. Ce qui prouvait l'extraordinaire pertinence de leurs renseignements opérationnels et de leurs dispositifs de riposte immédiate. D'autre part, rien que le fait — inconcevable, à vrai dire - qu'ils aient pu agir si longtemps, et sur un espace d'activités sociales si étendu, sans que, du côté de la DES, l'on n'en ait jamais rien su, vraiment rien su, absolument rien su ni même soupçonner de leurs activités, suffit à prouver l'importance de leur organisation et l'efficacité de leur implantation active. Il devenait donc d'autant plus impérieux, pour ceux de la DES, qu'ils arrivent à

réagir, et finalement prendre le dessus, coûte que coûte, à anéantir ce chancre noir agissant souterrainement à la base même de la société française actuelle, et avec le soutien, les appuis confidentiels de qui sait quelles hautes personnalités politiques du régime en place : c'était la conclusion finale à laquelle étaient arrivés, vers midi, Tony Richmond, François d'Espart et le général Joseph Constantin!, l'état-major opérationnel de la DES.

Une conviction avec laquelle il leur fallait à présent compter une manière totale, d'une manière tragique. Une

173

nouvelle forme de combat politique était ainsi apparue à l'extrême gauche du spectre ardent auquel ils étaient tenus de faire face, un nouvel objectif de combat pour la DES : le nihilisme antisocial d'extrême limite, l'engagement satanique en tant qu'action conspirative immédiatement politico-sociale. Un immense pas en avant vers l'abîme final de la super-catastrophe préparée fiévreusement, fanatiquement par certains, qu'ils s'agissait d'identifier et de mettre hors d'état de nuire. Ce qui n'allait pas être du tout chose simple. « Sale, très sale affaire ». Pour la première fois, François doutait de son étoile, se sentait disqualifié. « Et la Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit, lui était-il arrivé, à elle aussi, quelque chose, se demandait François, à la sortie de la conférence au sommet de la DES. Cela, comment le savoir? Qu'il retourne lui-même voir, à la Maison de Retraites « Notre-Dame de Fatima », à Boulogne, fallait-il l'envisager? Ne valait-il pas mieux que, pour le moment, tout contact soit rompu avec le groupe de Ventador, avec l'Espagne? »

Aussi ceux de la DES en vinrent-ils bien vite à se mettre d'accord sur un point tout à fait essentiel : le meurtre de Clémence Lemonier était un *signe fort* que l'ennemi adressait ouvertement à l'organisation catholique confidentielle dont celle-ci faisait partie, une souillure concertée, une manœuvre de sidération injurieuse

destinées à nous faire tous déstabiliser moralement. Qu'une catholique fervente comme Clémence Lemonier, mère de famille nombreuse, épouse parfaite, ayant les responsabilités politico-sociales qui étaient les siennes dans le groupe de la *Nouvelle Famille Catholique*, ait pu trouver la mort ignominieuse dans les conditions ignominieuses qu'on lui avait inventées à dessein à la suite d'une mise en scène sale, outrageante, ignoble, cela constituait avant tout un avertissement décisif, un premier acte de « guerre totale » : 1 ennemi nous signifiait par cela qu'il savait déjà que Clémence Lemonier avait été choisie pour maintenir un contact permanent entre la société catholique à laquelle d'évidence elle appartenait elle-même, et le 174

groupe

de

sécurité

politico-stratégique

représenté,

en

l'occurrence, par François d'Espart. L'ennemi savait même, déjà, que François d'Espart n'ignorait plus qu'elles avaient été les véritables raisons de l'assassinat, en Espagne, de Laurence Mercier-Duvernois, ni la manière dont il avait été lui-même manipulé par la suite, *jusqu'à présent*.

Les masques étaient tombés. Sans doute s'apprêtait-on maintenant à basculer dans une confrontation finale, et cela dans une situation d'infériorité singulièrement scabreuse pour le camp de François d'Espart et de la DEA, qui ignoraient tout de l'ennemi auquel ils étaient invités à se mesurer d'une manière si décisive, *tout à fait finale*.

Car, si, à travers l'ignominieuse liquidation de Clémence Lemonier, l'ennemi venait d'administrer la preuve qu'il détenait des renseignements approfondis, immédiatement opérationnels sur les activités de François d'Espart et celles de ses amis de la *Comunidad del Sagrado Corazon de Jesús y del Corazon Inmaculado de Maria*, de Ventador, Espagne, ainsi que sur celles de la DES parisienne, François et les siens ignoraient, en effet, tout, absolument tout de ceux à qui ils étaient mobilisés pour faire face. Et non seulement ils ne savaient rien de ceux-ci, mais ils ne disposaient pas de la moindre piste pouvant les y conduire.

Aucune possibilité de les approcher, de reprendre contact, de contre-attaquer. Ils ne faisaient que nager aveuglément dans le noir évidé. C'était vraiment une situation de cauchemar. Et ce qui plus est, une situation, aussi, d'extrême urgence.

Le même jour, une deuxième séance de travail au sommet réunissait, rue Lauriston dernier étage, les responsables de la DBS, de 22 heures jusque tard dans la nuit. A la fin de cette séance nocturne aussi crispée que tumultueuse, où régnait une tension inhabituelle au sein du groupe, François voulut rentrer seul, à pieds, pour se rafraichir, respirer l'air de la nuit, se détendre. Il avait mal à la tête, les yeux lui brulaient à cause sans doute de la redoutable tabagie dans laquelle il venait de se trouver si longuement plonge. Il avait son P38 à la ceinture, ils s'étaient tous enfouraillés, comme chaque fois qu'ils devaient 175

traverser une « zone d'alerte maximale ». A dix mètres derrière lui, les deux jeunes inspecteurs, ses gardes du corps, glissaient silencieusement, comme des ombres vagues, chacun d'un côté de la rue. La lune pleine illuminait puissamment les rues, presque comme en plein jour, il y avait une sorte de magie dans l'air tiédi de l'automne tardif. Des mystérieux effluves arrivaient, par dessus les maisons, le long des rues vides, depuis le Bois de Boulogne, une puissante odeur de terre mouillée, de forêt s'ouvrant à la nuit, de feuilles mortes. Les fenêtres grandes ouvertes, au deuxième étage,

une jeune femme chantait seule dans le noir, au milieu du grand silence lourd d'une attente secrète. Car il était certain que quelque chose devait arriver, incessamment. Oui, tout à fait certain.

En descendant la rue Lauriston, vers une heure du matin complètement désertique, François, qui allait devoir prendre la rue Copernic pour rejoindre la place Victor Hugo et le domicile actuel de Jenny, se répétait intérieurement la conclusion à laquelle, au bout de trois heures de discussions ardues, l'état-major de la DES était arrivé, faute peut-être d'autre chose : qu'il fallait que François prenne, le lendemain matin, le premier avion pour Madrid, pour y rencontrer don Ceferino Cortez y Malagar, voir si celui-ci ne pouvait lui faire rencontrer d'urgence la Mère Supérieure Angélique du Saint-Esprit; et si cela s'avérait impossible, qu'il descende tout de suite vers le Sud, pour y rejoindre, dans le même but, le Père Luis Saénz au siège de sa mystérieuse *Comunidad del Sagrado Corazon de Jesús y del Inmaculado Corazon de Maria*, dans les montagnes au-dessus du Puerto de la Duquesa, au village de Ventador.

Il fallait en effet qu'à tout prix Angélique du Saint-Esprit dise à François tout ce qu'elle n'avait pas cru nécessaire de lui confier, lors de leur première rencontre conspirative de Boulogne, au sujet de la société secrète contre-initiatique, d'orientation satanique déclarée et, ce qui plus est, vérifiée, que l'on devait tenir pour directement responsable de l'assassinat de Laurence Mercier-Duvernois en Espagne et, ensuite, de la liquidation ignominieuse de Clémence Lemonier

176

à Surennes, dans cet infâme hôtel de passe où on l'avait traîné de force.

« Le fait qu'ils n'en finissent plus de s'attaquer aux femmes, avait observé Tony Richmond dans la soirée, est extrêmement révélateur : c'est une projection inconsciente de leur haine fondamentale à

l'égard de la personne divine de Marie, la projection du combat fondamental de l'Apocalypse entre la Bête et la Femme « couronnée d'étoiles », qui n'est autre que la Reine des Cieux ». Et, dira-t-il, aussi, par la suite, «... ceux- là, on les reconnaîtra donc toujours à leur détestation criminelle de la femme, qu'ils ne s'employent qu'à outrager, à souiller, à meurtrir et à piétiner, en laquelle ils s'attaquent indéfiniment à la figure de Marie hors d'atteinte... ».

François avait parfaitement saisi le fait qu'Angélique du Saint-Esprit savait tout au sujet de l'ennemi ontologique tapi dans l'ombre profonde du non-être, et quelle n'attendait que l'occasion propice pour tout lui révéler, à lui-même et, à travers lui, à la DES, dont elle comptait sans aucun doute faire la tête de bétail de la contre-offensive totale qu'elle rêvait d'entreprendre contre ceux de la Puissance des Ténèbres : ce qu'il fallait donc qu'il fasse, la seule chose à tenter, c'était en effet parvenir à renouer le contact opérationnel avec elle, qu'avait été interrompu par l'assassinat maquillé de son agent de liaison sur Paris, Clémence Lemonier.

A mesure qu'il y réfléchissait, une extraordinaire exaltation spirituelle s'emparait de François, qui était en train de comprendre les véritables dimensions transcendantes du combat dans lequel il se trouvait déjà engagé, qui était en quelque sorte le combat même de l'Apocalypse, le combat des « Deux Etendards » des exercices secrets de saint Ignace de Loyola. En même temps, une brusque inspiration avait amené en lui l'idée, non encore clairement saisie, que ce à quoi il faudrait que l'on s'attende désormais, c'était à l'incarnation secrète du Paraclet, du Saint-Esprit, et il mettait inconsciemment cette idée en relation avec l'apparition impromptue, dans sa propre vie, d'Angélique du Saint-Esprit : une lumière en résultait, comme émanant en lui d'un

soleil intérieur, qu'il n'avait pas trop le courage de regarder en face. Une *lumière sophianique*, d'une douceur en même temps que d'une

violence inouïes. Et comme il aurait aimé pouvoir s'attarder là-dessus, insister dans la contemplation furtive de cette étrange lumière! Mais, pour le moment, d'autres préoccupations prenaient le dessus, l'obligeaient à y faire face.

Car, alors qu'il quittait la rue Lauriston pour s'engager dans la rue Copernic, François se rendit compte du fait que quelque chose n'allait pas. Mais là alors pas du tout. Il y avait comme un tremblement de terre permanent, le trottoir était de plus en plus secoué sous ses pieds; une étrange luminescence blanchâtre, comme de l'étain poli, se levait au-dessus du Réservoir d'Eau de Passy, dont les hauts murs longeaient la rue Copernic. L'eau du Réservoir semblait bouillir sur place, s'agiter de plus en plus violemment, des vagues écumeuses, des paquets d'eau débordaient du bassin supérieur, inondant la rue, pendant qu'un lugubre bruit se faisait entendre, en provenance comme de formidables éboulements se produisant à l'intérieur du bassin et sous la terre, comme des grandes eaux montantes, irrésistibles, des profondeurs inconnues, des masses d'eau aveugles qui s'apprêtaient à tout emporter sur leur passage.

En même temps, le mur du Réservoir longeant la rue Copernic prenait une teinte rougeâtre, comme s'il était en train de devenir incandescent, en brûlant de l'intérieur.

Des flocons noirs tourbillonnaient dans l'air, comme des feuilles mortes, comme du papier brûlé, qui parfois se compactaient pareils à des essaims de brève durée, pareils à des haillons mouillés, collants, nauséabonds, montant de partout, portés par un petit vent brûlant, des plus suspects, qui tenaient d'empêcher que l'on respire.

Mais c'étaient les transformations du Mur du Réservoir mystérieusement porté à l'incandescence qui retenait le plus l'attention de François, qui le préoccupaient d'autant plus qu'il semblait qu'une sorte de tourbillon s'efforçait de se déclarer au

milieu du mur, emportant dans sa course circulaire des briques, des pierres éclatées, marquant ainsi

178

comme un espace prévu pour qu'il reçoive quelque chose en son sein, pour qu'il y fasse apparaître qui sait quel signe de haute épouvante, de contre-annonciation noire. Le mur était effectivement en travail, il allait y naître cela même qui était le secret de toute cette manifestation convulsionnaire, infernale. Et cela vint. Il y eut alors comme une terrible explosion, comme si tout un pan du mur venait de s'effondrer en ses propres profondeurs occultes, et François, qui longea à ce moment-là le trottoir de gauche de la rue Copernic en descendant vers la place Victor Hugo, vit alors apparaître, de l'autre côté de la rue, sur le haut mur du Réservoir de Passy, l'immense image, épouvantable, hallucinée, d'un visage qui s'y inscrivait en ombres d'un noir intense, mais comme grouillant sous sa surface. Cela semblait vraiment se corser, dépasser brusquement la réalité immédiate des choses. Comment François aurait-il pu ignorer à qui il avait à faire

: ce visage livide au front démesurément haut, les paupières baissées ne laissant filtrer que deux barres étroites, d'une intense lumière blanche, fulgurante, mortelle; les minces lèvres violâtres, ébauchant un sourire d'une cruauté terrifiante, intolérable, chuchotant des menaces assourdies, des propositions infiniment sacrilèges dans une langue inconnue, et le nez en bec d'aigle, d'une noblesse certaine, mais d'une sombre sauvagerie, inhumaine, bestiale; ce visage dont émanait un formidable rayonnement noir, et dont le regard vitreux le foudroyait comme s'il voulait l'anéantir sur place, ne pouvait être que celui du Seigneur des Ténèbres.

Appréciait-il à sa plus juste valeur l'extravagant, le fort dangereux honneur qui lui était ainsi fait, en saisissait-il tout le sens?

Cependant, à part un léger malaise, et une sorte de dégoût physique, une nausée, un écœurement, François ne ressentait rien du tout devant le spectacle sidérant de cette apparition issue des tréfonds de l'Enfer, pas la moindre peur, rien; rien, rien du tout. Il ne s'en sentait pas du tout concerné, et il cessa même de regarder ce qui se présentait ainsi à lui. Comme si de rien n'était.

179

Ce terrifiant face-à-face marquait, pourtant, et avec quelle soudaine violence inouïe, une rupture abyssale dans la temporalité intérieure de ce monde.

Il allait vraiment y avoir du grabuge.

Rompu, brisé de fatigue, François n'allait pourtant pas pouvoir fermer les yeux de la nuit.

Seul dans l'appartement vide, toutes ses pensées se rassem-blaient, obsessionnellement, autour du souvenir réactivé de Laurence Mercier-Duvernois, dont il ne cessait de retrouver en lui l'atroce symbole de son corps dénudé, suspendu, sanglant, dans les arbres des jardins de la clinique du Dr Adolfo Neuhaus, à Castellon el Alto, le symbole même de sa défaite sans rachat ni pardon, de sa *défaite dans l'éternité*.

Or dans le fait qu'il lui fallait se rendre là-bas encore une fois, retrouver une deuxième fois les lieux prédestinés de ce qui s'était passé, alors, d'irrévocable, de définitivement arrêté, lui semblait néanmoins contenir quelque chose comme un suprême secret qu'il n'arrivait pas à élucider, à en saisir réellement le sens ni le message qui lui était — il le savait parfaitement — ainsi envoyé, occultement, depuis l'invisible, et cela en relation, directement, avec la rencontre qu'il venait de faire en la personne indéchiffrable d'Angélique du Saint-Esprit. Car c'est bien celle-ci qui, en fait, était en train de l'attirer, encore une fois, sur les lieux de la tragédie antérieure. Il y avait là, lui semblait-il, une sorte de mystère résurrectionnel dont il

pressentait l'aveuglante lumière à venir, d'une façon ou d'une autre. Il commençait aussi à comprendre pourquoi l'avait-on choisi, pour quelle *mission ultime*, pourquoi l'avait-on choisi, lui, et ce que l'on attendait de lui à présent. Et ce fut alors que François d'Espart eut à se souvenir, à travers une soudaine émergence du tréfonds de l'oubli en lui, l'image littéraire qui lui avait fait inconsciemment prendre l'apparition spectrale du visage propre du Mystère d'iniquité pour quelque chose de déjà vu car, celui-ci, s'il ne l'avait pas, à proprement parler, déjà vu, jamais, l'image de l'ensemble de l'apparition ne lui était pourtant pas inconnue, le passage lui étant revenu dans la mémoire de l'extraordinaire roman d'André Biély, *Saint*

180

Pétersbourg, où la figure infernale d'« un chinois » - sans doute V.I. Lénine — était prophétiquement apparue au personnage principal du roman comme une mystérieuse

excroissance du mur de la chambre dans laquelle il se cachait conspirativement.

Il est vrai, maintenant tout cela lui revenait, que la figure si atrocement prémonitoire du « chinois » apparaissant sur le mur dans le roman d'André Biély l'avait obsédé pendant des années.

Or le fait à présent que la même figure infernale venait de lui apparaître à lui aussi, sur le mur des Réservoirs d'Eau de Passy, lui semblait contenir le même message menaçant que dans la lointaine nuit de Saint Pétersbourg : qu'un changement de l'histoire, montant depuis ses profondeurs ultimes, se préparait secrètement, et que l'heure de la manifestation de ce changement était à présent de plus en plus imminente. Or, en fait, cela correspondait parfaitement avec l'idée qu'il s'en faisait lui-même de la situation actuelle, tous les récents événements concourant à le signifier presque ouvertement. Jusqu'à son départ même, ce matin, pour Madrid, qui semblait

vouloir le lui notifier, le lui *confirmer*, car il savait pourquoi il y allait, ce qu'il y trouvera et ce à quoi tout cela allait inexorablement devoir le mener par la suite.

Aussi se disait-il que dès son retour de Madrid il allait lui falloir faire une note de service confidentielle, à l'intention du groupe de commandement central de la *Direction Evaluation Stratégie*, dans laquelle il attirera l'attention sur la possibilité d'une tentative de changement révolutionnaire immédiat, de nature subversive, en France. Car il était à présent absolument certain que les événements allaient suivre, qu'il fallait, comme on dit, s'attendre déjà au pire. Que le pire était là. Et qu'il *n'y avait peut-être déjà plus rien à faire*.

Mais, en même temps, quelque chose d'autre le faisait croire que son voyage en Espagne allait tellement changer la donne actuelle de la situation, que toutes ces prémonitions, aussi certaines qu'elles fussent sur le moment, en seraient balayées, d'un seul coup, pour faire de la place à d'autres 181

déterminations en force, à d'autres urgences, tout à fait inconcevables à l'heure présente. Que le fait de se rendre, ce matin-là, en Espagne, signifiait qu'il allait au devant d'un *renouveau absolu*. Que toute sa vie il n'avait fait que cheminer vers ce renouveau absolu.

Cependant, l'incroyable outrage, interlope et scabreux, qui venait de lui être signifié par l'apparition du Visage des Abîmes sur le mur des Réservoirs d'Eau de Passy, François refusait de l'accepter comme tel, le considérant comme nul et non advenu, qui n'avait obtenu de sa part qu'une indifférence dédaigneuse et glacée, un sombre dégoût infini. Mais, en même temps, cette provocation infernale avait fait, brusquement, naître en lui, comme par réaction, la vision limpide, fulgurante, comme suspendue dans l'air, d'une jeune femme souriante, qui ne lui était pas inconnue et dont il savait aussi qu'elle n'était pas de ce monde, non, pas tout à fait de ce monde, quelque'un

qui ressemblait à Angélique du Saint-Esprit, et dont la présence là, juste devant lui, le plongeait dans un extraordinaire état de félicité extrême, paradisiaque, et c'est précisément le signe qu'il attendait pour qu'il puisse vraiment assumer le combat qu'il savait déjà être désormais le sien, le combat pour le *Retour des Temps*.

182

TABLE DES MATIÈRES

Un certain jour de juillet, Pacte de chair avec violences . .	9
Une jeune femme tuée à la place d'une autre?	20
Laurence disparaît en Espagne	28
Le piège du deuxième sous-sol de la villa de Marne-la-Vallée	38
Comment deux jeunes femmes de la haute jouaient avec la mort	47
Le serment secret que François fit à sa sœur Jenny ...	58
« Le tango à Kali ».....	76
Laurence, ou l'holocauste de midi.....	86
François d'Espart continue son nettoyage par le vide	100
Le « grand secret final » de Jenny	121
Nuit sanglante à la Marlière.....	132
Sur le haut mur des réservoirs d'eau de Passy, l'apparition prémonitoire de la tête du Seigneur des Enfers	157
Achevé d'imprimer en mai 2001	

sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery 58500 Clamecy

Dépôt légal : mai 2001

Numéro d'impression : 105068

Imprimé en France

Document Outline

- [LE VISAGE DES ABÎMES](#)